57E ANNÉE FÉVRIER 1950

★

REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : L'Allemagne et les Soviets
EDMOND JALOUX : Léon-Paul Fargue
LÉON-PAUL FARGUE : Louise Labé
MARCEL ACHARD : La Demoiselle de petite Vertu (II)
GÉNÉRAL DE COURSON : De Saint-Cloud à Sedan
JEAN DELAY : L'Électricité cérébrale
MAURICE DRUON : Les secondes Noces (fin)
ED. GISCARD D'ESTAING : Une Hérésie économique
TRUMAN CAPOTE : Un Arbre dans la Nuit
PAUL GUTH : Henri Bernstein
JEAN ALLARY : Les Archives secrètes de la Wilhelmstrasse
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres
Le Mois à Paris

★

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
Robert d'HARCOURT	L'Allemagne et les Soviets	3
Edmond JALOUX	Léon-Paul Fargue	18
Léon-Paul FARGUE	Louise Labé	22
Marcel ACHARD	La Demoiselle de petite Vertu (II)	28
Général de COURSON	De Saint-Cloud à Sedan	45
Jean DELAY	L'Électricité cérébrale	65
Maurice DRUON	Les secondes Noces (fin)	74
Ed. GISCARD d'ESTAING	Une Hérésie économique	109
Truman CAPOTE	Un Arbre dans la Nuit	117
Paul GUTH	Henri Bernstein	128
Jean ALLARY	Les Archives secrètes de la Wilhelmstrasse	136
Thierry MAULNIER	Le Théâtre	144
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres	149
	Le Mois à Paris	161
	Chronique bibliographique	168

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LA QUERELLE DE LA RADIO

par **Georges DUHAMEL**

de l'Académie Française

UN HOMME PERDU
par Jacques PERRET

LETTRES INÉDITES
de Romain ROLLAND

LA STREPTOMYCINE
par le Professeur Lucien DE GENNES

MES GLORIEUX FRÈRES
par Howard FAST

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France :	Un an (12 num.)	Fr. 1.300 »	Étranger :	Un an (12 num.)	Fr. 1.650 »
—	Six mois (6 num.)	.. 650 »	—	Six mois (6 num.)	.. 825 »

En cas de paiement en monnaie étrangère :

U.S.A.	$	6. -	Egypte	Piastres.	175. -
Suisse	F.S.	25 »	Angleterre	£.	1.16. -
Belgique	F.B.	270 »	Hollande	Florins.	19. -
Portugal	Escudos.	155. -	Italie	Lires.	3.200. -

payables par chèque adressé à la REVUE DE PARIS

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de vingt francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1950

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 FÉVRIER

Président PAUL REYNAUD

LA FRANCE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

•

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française

LE PEUPLE AMÉRICAIN

•

ÉMILE BOLLAERT

GUERRE ET PAIX EN INDOCHINE

LE NUMÉRO : 40 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
Tél. : DANTON 97-40

MERCIER FRÈRES
MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT
DÉCORATION

MEUBLES DE LUXE
ET UTILITAIRES

100, Fg SAINT-ANTOINE
PARIS
(XIIe)

EXPOSITION PERMANENTE DE
MEUBLES ANCIENS ET MODERNES
Devis sur demande

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE D'ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
ou **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF *(16 zones)*.

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21-47

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

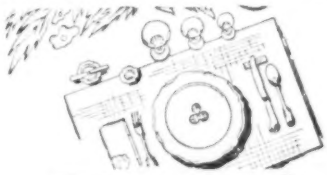
Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE

(Permettant de réunir six numéros)

325 francs (FRANCO DE PORT)



ORFEVRERIE

Christofle

12, RUE ROYALE. 12 PARIS

METAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF

COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Fermez! PELIOR vaclore

LE RUBAN MÉTALLIQUE

qui rend portes et fenêtres

hermétiques

PARIS-14e • DAN 80-26

40, r. Hippolyte-Maindron

Le BACCALAURÉAT se prépare au

COURS SORBON

5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01

Cours de vacances du 19 août au 5 octobre

EXTERNAT DEMI-PENSION INTERNAT

DENTOL

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

BLANCHIT LES DENTS

Parfume agréablement l'Haleine

Pour les Amateurs de Livres

ÉDOUARD LOEWY

LIBRAIRE-EXPERT

184, Bd Haussmann - PARIS-8e

ÉDITIONS ORIGINALES ET TEXTES RARES

ANCIENS, ROMANTIQUES ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS : XVIIIe AU XXe SIÈCLE

Catalogue périodique sur demande

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL

37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e

DOCUMENTATION HISTORIQUE

MÉMOIRES

Catalogue périodique "LE CURIEUX" *sur demande*

(n° 227 consacré à la Révolution Française en distribution)

P. JAMMES

Libraire

3, rue Gozlin, 3

PARIS-VIe

DANT. : 47-71

achète et vend tous livres d'occasion, d'érudition : littérature, histoire, lin, guistique, musicologie, bibliographie, ex-libris, etc. CATALOGUE franco sur demande

LIBRAIRIE DU PONT-NEUF

(RIVE GAUCHE)

57, Quai des Grands-Augustins, PARIS-VIe

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

Catalogues périodiques sur demande

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES

CURIEUX

Le premier

GRAND HEBDOMADAIRE DE SUISSE FRANÇAISE

Abonnement de 6 mois pour la France :

765 francs français

S'adresser à :

O. ZELUCK

"La Presse française et étrangère"

11, rue Royale

PARIS - 8e

L'ALLEMAGNE ET LES SOVIETS

Au premier rang peut-être des raisons qui nous permettent légitimement aujourd'hui d'espérer une détente dans nos rapports avec l'Allemagne, il convient de mettre l'importance, régulièrement grandissante depuis la guerre, du conflit qui oppose les Soviets aux démocraties occidentales. Les dimensions de ce conflit ont eu pour conséquence de reléguer momentanément dans l'ombre d'une relative indifférence aux yeux de beaucoup d'Allemands les frictions fort réelles qui séparent leur pays du nôtre.

Les griefs à notre égard iront s'estompant ; les amertumes et les rancunes fonderont dans la mesure où se dessinera plus impérieusement pour l'Allemand la nécessité d'entrer dans le front commun de l'Occident contre l'Est. Le débat France-Allemagne devient une très petite chose dans un monde dominé par le débat entre l'Est et l'Ouest. Vue dans la perspective mondiale, la querelle franco-allemande prend les proportions d'une querelle de clochers.

***

C'est le point que souligne, avec toute l'insistance qu'il mérite, l'un de nos correspondants d'outre-Rhin. Le pessimisme général avec lequel il envisage les relations franco-allemandes prête ici à son témoignage une crédibilité particulière. Après avoir énuméré les obstacles psychologiques autant que politiques qui se dressent sur le chemin de la réconciliation franco-allemande et nous avoir gentiment, mais avec quelque

scepticisme, félicité sur l' « idéalisme obstiné » avec lequel nous poursuivons un rapprochement jugé par lui-même assez hypothétique dans les conjonctures actuelles et avec la mentalité présente de son peuple, notre correspondant, qui est un ingénieur chimiste distingué du pays de Hesse, écrit : « *Après tout ce que je viens de vous dire, permettez-moi d'ajouter ceci qui, dans une certaine mesure, apporte une correction aux considérations pessimistes que je vous ai soumises. Le fait dominant du climat actuel du monde, je veux dire l'antagonisme entre l'Est et l'Ouest, retire énormément de son importance au différend France-Allemagne. Il lui enlève de son poids, de son acuité. Il le dévalorise. Il y a là un moment psychologique de première grandeur et dont l'effet ne peut manquer de se faire sentir dans un sens favorable à vos efforts qui sont aussi les miens...* »

***

Quelles sont les composantes essentielles du vaste complexe d'hostilité du peuple allemand, pris dans son ensemble, à l'égard de l'occupant de l'Est ? L'énumération ici risque d'être longue. Il y a d'abord les raisons territoriales. Il y a la carte de l'Allemagne à l'Est, plaie vive pour presque tous les Allemands. Il y a Breslau devenu Wroklaw (et n'ayant chance de le demeurer que par la grâce soviétique et parce que l'actuel possesseur polonais est adossé à la force russe). Il y a Königsberg devenu Kaliningrad. Pour l'Allemand d'aujourd'hui, chaque regard sur l'atlas scolaire que son enfant emporte le matin dans son cartable en allant à l'école et qu'il étudie le soir dans le cercle de la lampe familiale équivaut à une blessure.

Les blessures de fierté nationale ne sont pas les seules. L'Allemand ne souffre pas seulement dans son patriotisme, il souffre dans sa chair, et au sens le plus littéral du mot. Les 12 millions d'Allemands expulsés des provinces de l'Est, arrachés au coin de terre qui les a abrités et nourris depuis des générations, jetés du jour au lendemain sur les routes de l'exil avec, sur les épaules, le simple baluchon qui représente toute leur fortune, sont les naturels apôtres de la haine antislave. Ces 12 millions d'êtres, hier fixés, ayant leur place au soleil et aujourd'hui convertis en nomades, ne trouvant à s'insérer qu'au prix d'humiliations et de difficultés sans nombre dans des populations dont ils prennent le pain, hôtes plus souvent subis qu'accueillis, savent bien à qui ils doivent s'en prendre de l'effondrement de leur vie. Leur malheur *immédiat*, ils savent que c'est au Tchèque et au Polonais qu'ils le doivent. Le malheur *premier* et réel, ils savent aussi bien à qui ils doivent l'attribuer, et que le vrai maître est le maître de l'Est, de l'immense hinterland de l'Est. Ils savent que le propriétaire nouveau de leur champ ne le garde qu'appuyé sur ce maître-là, et que leur seule chance de le récupérer un jour passe par la guerre et la défaite russe. Toute géographie psychologique de l'Alle-

magne actuelle est faussée dans laquelle n'est pas tenu compte de ce fait essentiel : une masse flottante de 12 millions d'aigris dont le seul espoir, l'espoir vital, est l'explosion du conflit que cherchent à éloigner les conférences des diplomates.

***

Si nous cherchons quelles sont les raisons du complexe antisoviétique que nous devons tenir, nous l'avons dit, pour un des aspects profonds de la mentalité de l'Allemand d'aujoud'hui, nous devrons marquer, en dehors des raisons territoriales (la mutilation de son pays à l'Est), en dehors des raisons démographiques (cette masse douloureuse des expulsés de l'Est et la profonde modification de structure interne du pays qui en est la résultante), le comportement des Russes au moment de l'invasion du territoire allemand, l'explosion de bestialité qui marqua leur entrée. Sauvagerie prévue, attendue par l'Allemand dans la peur et le tremblement du châtiment que l'on connaît avoir mérité (aucun Allemand au courant du féroce comportement de ses propres troupes sur le sol russe ne pouvait se faire d'illusion sur son propre sort dans le cas où le dieu de la guerre renverserait les rôles), mais qui dépassa les prévisions. Le viol, notamment, prit des proportions que le plus sombre chroniqueur de l'humanité n'eût pas tenues pour possibles. Dans des villages, dans des villes entières, la totalité de la population féminine fut violée sans aucune distinction d'âge, depuis la fillette de sept ans jusqu'à l'aïeule octogénaire. Il y eut des couvents, des communautés qu'un triste hasard plaçait sur la voie de passage du fléau où pas une religieuse ne devait être épargnée.

Scènes atroces qui devaient derrière elles laisser une signature ineffaçable sous la forme de l'enfant, fruit douloureux de ces étreintes de cauchemar, sous la forme aussi de la contamination vénérienne dont les victimes submergèrent les services d'hôpitaux. Ce « déferlement de la steppe », ce « raz de marée de boue asiatique », présenté naguère aux Allemands par le Dr Goebbels comme un salubre épouvantail qui les animerait au combat, voilà que l'Allemagne en éprouvait la réalité. Les leit-motive de la propagande hitlérienne recevaient leur justification. Un mufle sauvage de bête crispé par le désir, éclairé par des reflets d'incendie au milieu d'un paysage d'apocalypse : c'est la vision du soldat russe qui s'est pour toujours gravée dans le souvenir de beaucoup d'Allemands, prenant sa place dans les chambres les plus secrètes de l'inconscient. Les semences profondément enfouies sont celles qui grandissent le plus sûrement. Celles de la haine et de la peur ne font pas exception.

Avec le temps, certes, les scènes d'horreur s'estompaient. Une certaine discipline s'établissait parmi les troupes russes. Mais la peur, comme certains cauchemars, ne s'éloignait pas franchement. Elle survivait

à l'invasion. Il a fallu longtemps après les premières semaines de terreur pour que la femme allemande se risquât à sortir seule après la chute du jour dans les « parages » du Russe. Certaines faunes rendent les chemins peu sûrs la nuit.

***

L'impression dominante que l'occupation soviétique donne à l'Allemand de la zone orientale est celle de la chape de plomb. L'évangile de la joie du travail, les péremptoires affirmations de liberté qui emplissent les affiches, les banderoles, les panneaux de la propagande soviétique ne parviennent à dissiper ni cette lourdeur triste de l'atmosphère, ni le sentiment de la contrainte. L'air a pris une densité en même temps qu'une opacité nouvelles.

Il nous semble que cette raréfaction de l'air respirable, cette sensation d'étouffement sous une dalle, se reflètent bien dans une lettre que nous trouvons dans une revue de jeunes éditée en Westphalie. Un jeune Allemand de la zone orientale écrit, à travers le rideau de fer, à l'un de ses amis de l'Ouest, et il essaye de lui faire saisir les différences d'atmosphère. Il commence par s'excuser de ne pouvoir établir de parallèle entre « les deux Allemagnes ». Il lui manque des points de comparaison, le destin l'ayant condamné à vivre toujours « du même côté du rideau ». Son tableau sera unilatéral, mais peut-être y a-t-il là, en même temps qu'un inconvénient, un avantage. Son optique, pense-t-il, échappera au risque d'être « altérée par l'influence occidentale ». Il verra « avec de purs yeux de l'Est ».

Il commence sa description par un tableau des programmes qui s'étalent sur tous les murs, répondant à la formule soviétique de la propagande conçue comme une obsession visuelle. Sur ces murs, que trouve le passant ? Des slogans d'optimisme et en même temps des comprimés de dynamisme. Il apprend que le monde a changé de visage, que maintenant « tout est fait par le peuple et pour le peuple », qu'aujourd'hui hommes et femmes travaillent « dans des entreprises qui leur appartiennent en propre, qui sont leur bien, alors que ces mêmes entreprises étaient hier détenues par l'exploiteur capitaliste », que la production est « suractivée », que « la reconstruction progresse », que monte en flèche la courbe allemande.

A ces communiqués optimistes répond, dans une certaine mesure, l'image matérielle de la rue. Le tramway roule bondé. Le trottoir, le bureau, le grand magasin sont encombrés d'une foule visiblement mal nourrie, il est vrai, et minablement vêtue, mais grouillante. Ce grouillement toutefois demeure triste, et cette animation reste morne. Ce peuple, auquel tous les jours la radio, le journal, les murs répètent qu'il est souverain, ne connaît plus la joie qu'il connaissait aux jours où il était « l'esclave ». Notre témoin est frappé « du désert des visages, de l'absence

de lumière des yeux, de l'expression triste et contractée, de cette lourdeur, de cette oppression qui recouvre les hommes comme d'un manteau ».

Au cours de sa lettre, ce sont toujours les mêmes mots qui reviennent avec une significative monotonie (il semble que la pesante uniformité de l'atmosphère ait gagné son vocabulaire), les mots *leer*, *dumpf*, *starr*, *öde* qui disent le vide, le désert, l'étouffement. Dans ce tableau peint par un Allemand, nous retrouvons l'accent spécifique du paysage soviétique : le moutonnement morne. Tous les Allemands qui passent des zones occidentales dans la zone russe sont frappés du même phénomène qui a la régularité d'un phénomène météorologique : l'obscurcissement de l'atmosphère. L'instantanéité du changement les fait penser à ces plaines de l'été, tout à l'heure éclatantes, où le passage du nuage éteint brusquement la lumière.

Notre témoin cherche les raisons de cette pesanteur spécifique de l'atmosphère. Il pense les trouver d'abord dans une mécanisation de l'homme qui a tué en lui la spontanéité, le jaillissement (ce qu'il appelle *das Ursprüngliche*), qui ne laisse dans la créature aucune place à la réaction individuelle, à la « surprise », ensuite dans une intensification de l'effort et du rendement dont le dernier résultat est une « bestialisation » de l'être (ce travail « sanctifié » finit par être un travail « dégradé »), enfin dans la « rigueur de dogme d'un matérialisme qui, en substituant la dynamo à l'autel, en enfermant l'homme en lui-même, en tuant la possibilité de l'évasion, tue en même temps la lumière. Le monde est vidé de son âme, est vidé de Dieu ».

Tout cela n'est guère pour nous une surprise. Seule, la rapidité de la contagion pourrait peut-être nous causer quelque étonnement. D'ailleurs, ce qui nous intéresse ici, c'est beaucoup moins le fait que l'optique, beaucoup moins ce qu'*est* le Russe que la manière dont le *voit* et le juge l'Allemand.

Nous venons d'écrire : l'Allemand, et nous croyons justifiée cette généralisation. Nous ne voyons guère, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, échappant à l'unanimité d'aversion à l'égard du régime soviétique (en dehors, bien entendu, des professionnels et des militants obéissant aveuglément aux directives de MM. Pieck, Grotewohl et Ulbricht) que d'assez minces effectifs du prolétariat des grandes villes et un secteur plus étroit encore, mais d'une toute spéciale virulence, il est vrai, d'intellectuels et d'idéologues fanatiques.

***

Dans la lettre que nous avons résumée plus haut, la longue litanie des plaintes s'achevait sur un appel. Dans sa « détresse » (le mot *Not* était écrit en toutes lettres), l'auteur se tournait vers son « frère de l'Ouest », vers son « frère libre », et il le suppliait de l'aider, de lui tendre la main,

moins matériellement que spirituellement. L'Ouest était un « hinterland de lumière » qui n'avait pas le droit de garder pour lui ses richesses. Toute parole venant de là-bas était une aumône. La solidarité morale de l'Allemand occidental avec son frère déshérité était la meilleure manière de la soutenir sur la route, de lui permettre de continuer à vivre.

Nous allons retrouver la même note dans le message d'un second témoin. Celui-ci est un membre de l'enseignement féminin écrivant de par delà le rideau de fer à un professeur d'Université de l'Allemagne du Sud, à l'obligeance duquel nous devons la communication du document. Il nous semble qu'ici nous n'avons plus le droit de résumer, que nous avons le devoir de livrer au lecteur français un témoignage décisif, au caractère poignant duquel ajoute la simplicité tout unie de l'accent :

Quand je lis vos lettres, j'ai l'impression d'un appel venu d'un autre monde. Elles sont une consolation et un merveilleux secours pour nous autres gens de l'Est qui nous sentons aujourd'hui plus perdus et trahis que jamais. Je ne voudrais pas que dans ces mots vous voyiez un reproche à l'adresse de l'Occident. Ici, à l'Est, où l'opinion publique est régie par une dictature plus draconienne que celle des nazis, il ne nous est pas possible de nous faire une opinion sur les nécessités politiques qui peut-être contraignent l'Ouest à suivre sa route sans nous et en nous oubliant. C'est là un fait douloureux que nous devons accepter comme les autres, comme toutes les autres amertumes. Votre voyage de l'an dernier dans notre zone vous a permis de voir bien des choses. Depuis, les choses n'ont fait qu'empirer. La peur, le terrorisme, l'angoisse des consciences, la prolétarisation croissante, la saleté. Les hommes sont toujours plus las, plus sombres, plus découragés et, hélas ! plus méchants... On dit que le malheur purifie. L'expérience m'enseigne le contraire. Je me surprends souvent à penser : « Si à ces malheureux êtres aigris par la misère, exténués, éteints, on pouvait seulement donner un peu de joie ! » C'est émouvant de voir combien une pauvre petite joie matérielle bien humble et qu'on n'espérait plus peut transformer, illuminer un de ces visages marqués par la souffrance ! Une simple tasse de vrai café, et voilà le monde vu avec d'autres yeux ! En lisant Fichte, je suis dernièrement tombée sur ces lignes : « L'homme doit travailler, mais point comme la bête de somme qui, sous le poids de sa charge, sombre dans le sommeil pour reprendre cette même charge quand ses forces épuisées auront été à peu près réparées. Il doit travailler sans peur et dans la joie et avec assez de temps libre pour pouvoir tourner son esprit et son regard vers le ciel, pour la contemplation duquel il a été créé. » C'est nous, c'est notre mal profond qu'atteignent ces mots-là.

Pardonnez-moi la tristesse de cette lettre. Mais les lèvres débordent quand le cœur est trop plein. Notez que personnellement, je n'ai pas à me plaindre, que mon sort matériel est miraculeusement bon. J'habite une chambre minuscule, mais dans laquelle entre un peu de soleil, je partage le même toit que des êtres bons, j'ai le bonheur d'avoir ici mes sœurs, auxquelles me lient tant de souvenirs communs du temps lumineux d'autrefois. De temps en temps arrive d'Amérique un colis de vivres qui dissipe le souci alimentaire et qui, de plus, me permet, par voie d'échange, de m'assurer un bon « fonds » de nourriture en pommes de terre et en farine. Je me procure du bois de la même manière et, de la sorte, n'ai pas à craindre le froid, car pour ce qui est des rations de combustible officielles !

Pour ce qui est de mon travail professionnel, je dois, là aussi, être reconnaissante envers le destin. C'est lui qui donne à mes journées leur but et leur contenu. Cependant, la joie rayonnante des commencements a beaucoup perdu de sa clarté. L'enseignement a été rendu infiniment difficile par la réforme scolaire qu'on nous avait tant vantée et qui a eu pour effet de doubler le nombre des élèves. C'est ainsi que j'ai une classe de quarante deux garçons et une aussi grosse classe de filles, moi qui ai toujours abominé le travail de masse, pour lequel je ne suis pas faite. J'ai trente heures de cours par semaine (allemand et anglais). Ajoutez la disette vraiment catastrophique de livres et de cahiers. Je fais, depuis trois ans, la même classe d'allemand et d'anglais

sans un seul livre. Je dois tout dicter et vérifier ce qu'ont écrit les élèves sous ma dictée.

Mais il y a pire, bien pire que les difficultés matérielles : la misère morale ! La terrible leçon du temps nazi est totalement oubliée. L'esclavage intellectuel dans lequel nous vivons se fait tous les jours plus pesant. Ce que l'on voudrait dire, on n'a pas le droit de le dire ; ce que l'on voudrait enseigner, on ne peut pas davantage l'enseigner. Il faut apprendre par exemple à ces enfants allemands que l'Oder est la frontière naturelle de l'Allemagne ! Nous avons beau nous efforcer d'être loyaux dans notre travail en rendant à César ce qui est à César, nous ne pouvons pas éviter les réactions qui nous viennent de la jeunesse elle-même, réactions grosses de dangers. Ou bien alors, ce sont des caractères faussés par le mensonge que nous avons devant nous. Ce caractère de fausseté, c'est celui qu'a eu par exemple notre dernière fête du 1er mai. « Cadre musical » de la dernière pauvreté, allocution « d'actualité » par un jeune professeur ; comme seul chant pour les enfants : un hymne au travail traduit du russe ; comme décoration, des effigies de Marx et d'Engels sur les murs de notre antique et vénérable aula et un immense drapeau rouge flottant dans la cour. Vous pouvez imaginez de quel cœur serré j'ai vécu cette journée.

Revenons sur une expression caractéristique de la première des deux lettres citées : « Le monde vidé de Dieu ». Il nous semble qu'un document officiel de la zone soviétique donne à ces mots un assez bon éclairage en les faisant sortir du cliché. Il s'agit d'une circulaire récente du Ministère de l'Éducation du Peuple en Saxe-Anhalt. En voici le texte :

ARTICLE PREMIER. — *Le régime scolaire devra s'inspirer de « l'esprit oriental ». Seul devra être appliqué le système pédagogique de l'U.R.S.S.*

ART. II. — *La conception matérialiste du monde sera seule en honneur.*

ART. III. — *Une interprétation nouvelle devra être donnée au concept d'héroïsme : il faudra montrer dans le combattant allemand l'homme qui confond la guerre et le pillage et dans le soldat soviétique le héros au sens authentique du mot.*

ART. IV. — *Il est stupide de parler de liberté. Aucun homme n'est libre.*

ART. V. — *Tout éducateur doit être un homme politique.*

ART. VI. — *Le parti S.E.D. (parti unitaire socialo-communiste) a seul le droit de se réclamer du principe du chef sur le terrain politique.*

ART. VII. — *Tout membre de l'Enseignement doit être un militant du S.E.D. La seule mesure de sa valeur, comme aussi de ses émoluments, est son activité politique au sein du parti.*

ART. VIII. — *Primitivement d'origine religieuse, l'école s'est progressivement détachée de l'Eglise. Aujourd'hui, elle est au seul service de l'Etat et de la politique de l'Etat. L'avenir prochain doit être envisagé où l'instruction religieuse dans les écoles aura cessé d'exister.*

Nous croyons le commentaire superflu. D'aussi péremptoires et d'aussi claires directives se passent fort bien d'exégèse, et nous pensons qu'en zone soviétique, le personnel enseignant allemand ne conserve aucune illusion sur l'avenir qui l'attend s'il omet de se conformer aux avis qui lui sont donnés.

***

L'Allemand de stricte obédience soviétique applique en zone orientale, avec une rigueur sommaire et rectiligne, les directives qui lui sont données par ses maîtres. A ces directives, il ajoute l'accent de brutalité spécifique de la race. Il ne perd pas son temps en allusions, va droit au but. Qu'on en juge par une circulaire récente du ministre de l'Intérieur saxon.

Le personnage s'est jadis fait un nom dans la guerre civile espagnole sous le titre de général Gomez. Aujourd'hui, il se montre visiblement agacé par certaines déclarations épiscopales récentes de sa zone dans lesquelles il discerne le prélude d'une levée de boucliers. De telles menées doivent, pense-t-il, « être étouffées dans l'œuf ».

Voici la déclaration ministérielle qui, par l'allure, l'accent, nous remet en mémoire les textes les plus hauts en couleur du IIIe Reich. Il y a, dans la manière, un air de famille frappant :

L'Eglise de la zone orientale embouche aujourd'hui la trompette des impérialistes occidentaux. Nous allons tâcher de faire perdre à ces « polichinelles célestes » le goût d'un pareil rôle. Nous allons nous occuper d'eux de telle manière qu'ils en perdent l'ouïe et la vue. Nous disposons dans les camps de concentration de la zone orientale encore d'assez de places libres pour former avec ces corbeaux des équipes de travailleurs. Nous leur apprendrons à se servir de leurs mains. Ces gaillards-là trouvent encore aujourd'hui trop de gens naïfs pour les écouter. Ne serait-il pas temps de songer à un bon petit procès à la Mindszenty dans notre zone qui nous débarrasserait d'un coup de la racaille noire?

Nous venons d'écrire qu'il y avait dans cet anticléricalisme de la zone orientale un air de famille rappelant irrésistiblement l'anticléricalisme nazi. Brutalité de la menace, vocabulaire, nous voilà d'un coup reportés aux plus beaux jours de la croix gammée.

***

La propagande soviétique en pays germanique offre de saisissantes ressemblances avec la propagande nazie (de même que la Gestapo ressemblait comme une sœur au Guépéou ou à sa descendante, la N.K.V.D. En présence des deux totalitarismes et de leurs méthodes, nous sommes toujours tentés de nous demander lequel fut le créateur) : même caractère massif, accablant, écrasant, même violence continue faite à la rétine et à l'oreille par le haut-parleur, l'affiche, l'écran. Il existe deux formules de propagande : la propagande filtrante, la propagande massive, celle qui s'insinue, celle qui s'assène. Les Soviets ont sans hésitation opté pour la seconde manière, tenant pour vaines les subtilités de la propagande discrète et pour maladroite en définitive la propagande qui veut être trop adroite, suivant d'ailleurs ici encore la voie nazie. « Une bonne propagande est une avalanche », disait Hitler. Nous nous rappelons les impératifs sommaires du IIIe Reich qui, pendant dix ans, ont dispensé tout un peuple de penser.

Mêmes aphorismes lapidaires et simplistes sur les immenses banderoles rouges qui barrent la rue allemande en zone soviétique : « Nous voulons l'unité et une paix juste! » « Quiconque combat l'Union Soviétique est un ennemi du peuple allemand. »

De vigoureuses formules enfoncent dans l'esprit du passant, comme des clous dans une planche, la sainteté du travail, la beauté du plan de deux ans, la grandeur de l'ouvrier Hennecke (émule germanique de

Stakanow et, comme lui, au titre de héros du travail, canonisé par les Soviets), la bassesse, le vice et le bellicisme des démocrates de l'Ouest.

Si une comparaison peut être faite entre les deux styles de propagande, nous dirons que le simplisme atteint, dans la propagande soviétique, un niveau qui n'était pas atteint en Allemagne hitlérienne. Les Soviets font de l'image d'Épinal à échelle géante, des immenses panneaux illustrés représentant, en buste (et souvent coloriés pour aggraver l'offense), les coryphées du régime, une consommation qui n'était pas réalisée dans l'Allemagne de naguère. Staline, Molotov, Vychinski s'offrent, souriants ou sévères, à l'admiration du passant.

La formule de la propagande massive compte à son actif d'indéniables succès. Elle offre un point vulnérable. Elle ne tient pas compte des limites dans la capacité d'absorption chez le sujet, de ce que le langage médical appelle le phénomène « d'intolérance ».

Des clous dans une planche, écrivions-nous à l'instant. Il arrive un moment où il n'y a plus de place pour des clous nouveaux, où la planche refuse le clou. C'est tout justement ce qui arrive en zone soviétique si nous en croyons les témoins allemands, unanimes dans leurs rapports sur la défaveur, auprès de l'acheteur allemand, de la presse d'obédience soviétique, sur les efforts désespérés et infructueux des vendeurs de kiosques pour se débarrasser de la masse de papier qui leur est imposée. Le commanditaire voit d'assez mauvais œil la multiplication des « bouillons ».

Chose curieuse, cette défaveur du papier russe ne se limite pas à la presse. Elle déborde sur la littérature. Jamais Tolstoï, Tourguénief, Dostoïewski, Pouchkine, Gorki n'ont eu, en zone orientale, moins de lecteurs que depuis l'occupation russe. La mauvaise littérature entraîne la bonne dans le discrédit. Trop de slogans, trop d'impératifs sur les murs ou à la radio, trop de bustes de Staline, trop de rues Staline. L'Allemand finit par vivre dans un hérissement intérieur continu. La planche allemande refuse le clou.

***

L'Allemand est d'autant plus rétif à cette propagande massive que la dissociation entre la réalité et la grandiloquence des programmes éclate à ses yeux. Les queues interminables devant le magasin d'alimentation, qui ont depuis longtemps vécu dans les zones occidentales, il les voit ici florissantes. Il voit tout le niveau de la vie abaissé à un degré de « primitivité », lui aussi depuis longtemps oublié à l'Ouest, le troc remplaçant l'achat, le sucre échangé contre la viande de boucherie, le fromage contre la confiture. Il voit le contraste, bien autrement criant qu'à l'Ouest, entre le plan de l'occupant et celui de l'occupé, l'auto de grand luxe d'un côté, la misérable petite voiture à bras de l'autre. Il voit le mélange typiquement slave du luxe et de la crasse, l'incurie, l'irrationalisme spécifiques,

offense continue à son sens germanique de l'ordre et de la méthode. Le spectacle qu'il a sous les yeux, le spectacle de ce que l'homme de l'Est a fait de son pays, nourrit en lui les plus amères méditations et les plus mélancoliques comparaisons entre hier et aujourd'hui.

Nous nous en voudrions de ne pas faire connaître au lecteur français le contenu d'une lettre écrite de Dresde et parvenue par des voies sûres à la rédaction de l'hebdomadaire *Rheinischer Merkur*. Après une description de l'image de dévastation, de désordre et d'incurie qui se lève des ruines de la capitale saxonne froidement abandonnée par l'occupant à son destin de ville-cadavre, notre témoin passe au second panneau du diptyque : le luxe après la misère. Nous sommes dans le quartier des villas épargné par les bombes et que l'occupant a réservé à son exclusif usage en l'isolant hermétiquement, par un solide mur de planches, du reste de la cité morte.

Deux mondes. Pas de pont-levis. Ici habitent officiers russes, administrateurs, hauts fonctionnaires du parti. Nous sommes dans le « ghetto » du vainqueur (c'est l'expression même dont se sert notre témoin, et elle fait image, encore qu'ici le mot soit détourné de son acceptation traditionnelle : nous connaissions les ghettos de la misère, ici nous avons le ghetto du luxe).

En Russie, la propagande n'est jamais perdue de vue. Sur le chemin qui conduit à l'ancien sanatorium du docteur Lahmann, le *Weisser Hirsch*, naguère de réputation mondiale, actuellement converti en hôpital russe, se dresse un château princier, l'Albrechtsberg, hier habité par un membre de la dynastie de Prusse, aujourd'hui converti, par les soins du cartel de l'Intourist, en hôtel-restaurant de grande classe, destiné à capter les faveurs de l'étranger. Nous ne pensons pas qu'il y ait présentement beaucoup de chances pour que celui-ci se risque en ces parages. Mais enfin, il faut songer à tout. Et puis, il ne faut pas oublier l'Allemand et l'effort de propagande qu'on lui doit.

Nous passons ici la plume à notre témoin. Il nous semble qu'il fait très bien revivre sous nos yeux le mélange de faste et de sauvagerie, de primitivité et d'astuce qui caractérise l'occupant en question :

Celui qui s'attendrait à rencontrer ici la simplicité spartiate que l'on associe si souvent à l'idée même du bolchevisme serait grandement surpris : il est accueilli par un luxe dont n'aurait à rougir aucun établissement capitaliste et bourgeois, luxe qui d'ailleurs fait étrange contraste avec les conditions de vie de la zone orientale. Notre pied enfonce dans d'épais tapis persans ; dans le vestibule, de larges fauteuils de cuir nous invitent au repos ; de magnifiques portraits à l'huile ornent les murs couverts de précieuses tapisseries. Au plafond, sur les portes, les emblèmes héraldiques du passé ont été pieusement conservés. Nous retrouvons même la devise des Hohenzollern : Suum cuique, *qui a connu, au cours des années, des utilisations si variées. Nous nous rappelons qu'elle a décoré l'entrée d'un camp de concentration. Ici, elle ne fait qu'évoquer l'aristocratique passé du lieu. D'une pièce voisine, un orchestre de jazz nous envoie ses accents. Des garçons en habit, au linge impeccable, circulent avec la même discrète élégance que leurs collègues des premiers palaces de Londres ou de Paris. Sur l'ensemble plane, au demeurant, l'atmosphère Potemkine : le menu, la carte des vins sont d'une maigreur qui décevrait l'habitué d'un de nos bons petits restaurants rhénans. Et le public ? Quels sont les clients capables de dépenser* 250 *marks*

pour un dîner? D'abord, les favorisés du régime qui, en récompense de leurs loyaux services, sont admis à puiser à pleines mains dans l'intarissable corne d'or soviétique : officiels, fonctionnaires du parti, invités du dehors, particulièrement les participants aux Congrès, toujours luxueusement organisés en climat soviétique. Ajoutons les magnats du marché noir (officiellement anathématisé, pratiquement encouragé en secret) qui ne savent que faire pour se débarrasser de leurs millions. Ajoutons encore les activistes à la Hennecke, et enfin un élément assez trouble de jeunes dont on ne sait vraiment d'où leur vient l'argent.

***

Luxe et misère, juxtaposition du palace et de la steppe, incurie, saleté, indigent simplisme de la propagande, nuit progressive de l'esprit, tout cela ne suffirait pas encore à expliquer l'aversion enracinée, fondamentale de l'Allemand à l'égard de l'occupant soviétique. Il y a autre chose de plus puissant : la *peur*.

Nous ne parlons plus de la peur née des scènes de bestialité de l'invasion et leur survivant dans l'inconscient allemand à l'état de traumatisme psychique profond. Nous parlons de la peur *actuelle*, de la peur *quotidienne* dans laquelle l'occupation russe fait vivre l'Allemand de la zone orientale et qui est d'autant plus puissante qu'elle est plus imprécise. Au fait vrai, la rumeur, le chuchotement ajoutent leur aura d'inquiétude. L'Allemand a perdu le sentiment de la sécurité. Il n'est sûr ni de ses jours, ni de ses nuits. Ni dans la rue, ni au café, ni dans son appartement.

Il a trop entendu parler d'enlèvements. Ceux-ci n'appartiennent pas au domaine de la légende. Comment opère le Russe pour se débarrasser des éléments qu'il juge indésirables? Nous nous aidons ici et dans tout ce qui va suivre des excellentes informations fournies par un groupement berlinois qui, sous la belle devise : *Le silence est un suicide*, s'est donné pour mission de traîner à la lumière les crimes cachés de la zone orientale. L'association s'intitule : *Groupe de combat contre l'inhumanité*. Elle est dirigée à Berlin même, avec la plus belle intrépidité, par le Dr Rainer Hildebrandt.

Il y a le procédé classique du faux appel téléphonique. La victime reçoit un coup de téléphone l'invitant, dans le secteur Est de la ville, à un rendez-vous urgent et important — d'autant plus important qu'il sera le dernier de sa carrière...

Il y a la méthode, plus ingénieuse et moins connue, de l'enlèvement au chloroforme. Une voiture d'ambulance, portant le signe de la Croix-Rouge, s'arrête devant le numéro de la rue où réside M. X... (l'heure a été soigneusement choisie pour qu'il s'y trouve seul). Des hommes en blanc en sortent avec un brancard. La foule, toujours curieuse, a formé un attroupement sur le passage des infirmiers. Des cous se tendent. Des questions s'échangent. Maladie? Accident? Cependant, les infirmiers, quelques minutes plus tard, redescendent portant sur leur brancard, sans prononcer un mot et avec la gravité professionnelle, un homme couché dont les traits présentent la pâleur caractéristique de l'anesthésie. L'auto d'ambulance démarre vers une destination inconnue.

Quelque temps plus tard survient madame X... Elle s'étonne de trouver l'appartement vide, interroge, anxieuse, les voisins qui rapportent la scène à laquelle ils ont assisté et qui la surprend d'autant plus qu'elle a, une heure plus tôt, laissé son mari en parfaite santé. Des coups de téléphone angoissés à tous les hôpitaux, à toutes les cliniques de la ville ne donnent aucun résultat, ou plutôt donnent tous le même résultat : M. X... n'est porté sur aucun registre d'entrée.

C'est la vérité même : M. X... n'est pas dans un hôpital, il est dans une prison ; son sort est désormais assuré par la N.K.V.D.

De telles opérations, menées avec la célérité et la décision requises, ont, en dehors de leur effet immédiat, qui est la suppression du personnage gênant, un avantage second, peut-être plus notable encore : l'intensification progressive de l'atmosphère de terreur dont nous parlions plus haut. De tels faits ne restent pas ignorés : Madame X... parle à ses amis, à ses voisins d'abord. La peur gagne de proche en proche ; silencieusement, elle s'élargit comme les cercles concentriques autour de la pierre tombée dans l'étang. Et cette peur est un bon auxiliaire de la dictature : elle paralyse la révolte qui voudrait naître.

Quels sont les Allemands qui ont le plus de motifs de se sentir peu rassurés ? Ceux qui *savent*. Ceux qui, à un moment quelconque, ont appartenu aux services soviétiques et en sont sortis. Ceux qui se sont réfugiés à l'Ouest et ont eu l'imprudence de « rentrer » pour un court séjour qui leur coûtera cher. Ceux aussi qui, dans l'Allemagne d'hier, appartenaient aux services d'information, à l'Abwehr, à l'état-major Canaris. Et, bien entendu, les journalistes. Les totalitarismes n'aiment pas les curieux, en général. Ils voient d'un œil spécialement hostile les curieux professionnels.

Le terrorisme soviétique serait sans efficacité sans la collaboration de l'indigène. La N.K.V.D. a à sa disposition une forte quantité d'agents allemands connaissant bien le terrain, jouant le rôle d'indicateurs et substantiellement rétribués. Une opération, par exemple comme l'enlèvement à domicile, est payée au tarif de 10 000 marks. Elle est conduite en « chaîne » et avec une technique d'exécution dont la caractéristique est l'ignorance où se trouve chacun des agents du but dernier de l'entreprise. L'agent A sera simplement chargé d'entrer en relations avec M. X... et de le présenter à l'agent B qui, à son tour, amènera la victime dans la demeure de l'agent C. A ce dernier reviendra la mission de l'amphitryon : il aura à offrir tel jour à la victime un bon dîner, accompagné de copieuses libations ayant pour but d'endormir les dernières méfiances. Jusqu'à l'heure H où surgit enfin l'agent D, l'exécutant, avec la voiture dans laquelle sera jetée la proie. Avec une précision de mécanisme d'horlogerie, l'infortuné X... a été conduit vers son destin.

Essayons de le suivre, derrière le rideau où il a disparu, en nous aidant des précisions que nous offre notre source. Il va d'abord être bien traité. Si la méthode douce ne réussit pas à lui faire livrer les renseignements

qu'on attend de lui, la vis va se resserrer. D'abord, les interrogatoires interminables, puis la cellule noire, puis l'épuisante station debout, enfin la chambre à glace : le patient nu est plongé jusqu'au buste dans une cuve d'eau à la limite du point de congélation et dans laquelle flottent des glaçons.

M. X... a été amené au degré de maturité voulu. On lui présente (les formes légales doivent être respectées!) une feuille de papier rédigée en russe (langue qu'il n'entend pas) et sous laquelle il aura à apposer sa signature. Il s'y reconnaît coupable des plus graves forfaits : sabotage, espionnage au profit d'une puissance étrangère, etc... Demain, il partira pour le camp de concentration que lui a bien mérité une conduite aussi noire. On n'entendra plus parler de lui dans le monde des vivants [1].

***

Il n'est dalle de silence si compacte qu'elle ne présente quelques rarissimes fissures. Quelques proies échappent. C'est à ces rescapés que sont dues les informations du *Groupe de combat contre l'inhumanité*. Ces informations sont éloquentes. Depuis 1945, 100 000 Allemands environ ont été déportés, 130 000 ont été exécutés. Pour 8 000, les recherches n'ont amené aucun résultat [2]. Plus accablant encore peut-être pour l'esprit que le volume des destructions de substance humaine est le cynisme avec lequel elles sont présentées. Le chef officiel du parti sédiste en Allemagne orientale, Wilhelm Pieck, dans une grande réunion publique a opposé à la « légende » des incarcérations « pour raisons politiques » un démenti dont il vaut la peine de citer le texte : « *Je déclare ici publiquement et solennellement que dans la zone orientale, aucun homme n'est actuellement en prison à raison de ses opinions politiques. Quand on parle de prisonniers, il faut savoir qu'il s'agit exclusivement des éléments subversifs qui veulent mettre l'Allemagne dans l'esclavage du plan Marshall et également des espions et saboteurs acharnés à détruire l'œuvre de reconstruction dans la zone soviétique.* »

Impossible de confirmer soi-même avec plus magnifique candeur l'affirmation dont à l'instant on s'indignait. Le tout, n'est-ce pas, est de s'entendre sur le sens du mot politique. Dans la dialectique soviétique,

1. Le chiffre global des personnes arrêtées à Berlin par la police secrète soviétique ou par la Volkspolizei de la zone orientale, de mai 1945 à juillet 1949, se monterait, d'après la *Neue Zeitung*, à 4.195, dont 312 jeunes gens de moins de vingt ans et 209 femmes.

2. Voici des précisions sur la mortalité dans quelques camps. A Buchenwald, de sinistre mémoire, sur 25.000 détenus jusqu'à la date de décembre 1946, 13 800 sont morts. A Orianienburg-Sachsenhausen (encore un nom qui a gardé un son sinistre et familier pour notre oreille! — le bolchevisme recueille fidèlelement l'héritage de torture du nazisme!) sur 23 000 détenus, 14 500 étaient morts à la même date de décembre 1946. Mühlberg a hébergé 12 000 détenus, 7 000 sont morts de faim. A Neubrandenburg, dissous dans l'automne de 1948, 9 600 détenus sur 19 000 étaient encore en vie. A Ketschendorf, dissous en mars 1947, 2 100 détenus sur 7 000 vivaient encore. A Janslitz, dissous en avril de la même année, 2 500 sur 8 000.

l'approbation du plan Marshall par l'Allemand échappe au domaine politique, elle est du domaine « criminel ». Quant aux épithètes de flétrissure, elles éveillent en nous des souvenirs. « Saboteurs », « éléments subversifs », nous avons déjà entendu ces mots-là... Il n'y a pas si longtemps. C'était l'étiquette commode que les hommes du IIIe Reich épinglaient sur le personnage jugé indésirable. La parenté entre les totalitarismes s'étend des méthodes au vocabulaire.

***

Le souvenir ineffaçable des bestialités de l'invasion, l'insécurité dans la zone orientale et le rétrécissement progressif de la marge de liberté dont y jouit l'indigène, le nombre des camps de concentration soviétiques, le traitement qui y est appliqué ne donneraient qu'une imparfaite idée des raisons qu'a l'Allemand d'abhorrer la dictature soviétique. La raison principale de cette unanime aversion, il semble que nous devons la chercher dans la conception inhumaine de l'*effort* que le Russe exige de l'être que la guerre a mis dans son pouvoir. Nous connaissions déjà l'atroce conception nazie de l'être humain envisagé sous le jour de la matière exploitable, et nous n'avons pas oublié quelle consommation fut faite, sous le IIIe Reich, de l'affreux mot *Menschenmaterial*. Le Russe a toutefois poussé plus loin que l'Allemand, à un plus haut degré de perfection, le mécanisme de l'exploitation exhaustive de l'être humain. L'homme est utilisé jusqu'à ses dernières possibilités de rendement, puis laissé mort sur le bord de la route, poussé du pied dans le fossé comme l'animal crevé.

Sur le nombre des prisonniers de guerre allemands encore détenus en U.R.S.S., les chiffres varient. Prenons celui qui nous est fourni par le Comité international pour l'étude des questions européennes siégeant à Londres, qui l'évalue, en juillet 1949, à 2 170 000. Ce chiffre résulte d'une soustraction fort simple. Il est basé, d'une part, sur les indications des Russes eux-mêmes qui disent (c'est leur plus basse estimation) avoir capturé 3 130 000 prisonniers ; d'autre part, sur les indications allemandes, selon lesquelles 960 000 Allemands auraient été rapatriés. Le témoignage de ces 960 000 rapatriés sur l'épuisant effort de rendement auquel est soumis le prisonnier en U.R.S.S. est décisif. Il ne permet aux familles allemandes qui voudraient se cramponner encore à un espoir aucune illusion sur la vie imposée à un mari, un frère, un fils. Le régime soviétique a changé les mesures de la « condition humaine ».

Toutes les informations qui filtrent à travers le mur de silence russe sont d'une impressionnante concordance. L'effort qui est demandé au civil « réfugié » (un mot qui prend ici la plus triste couleur d'ironie!) rejoint dans l'inhumanité celui qui est exigé du prisonnier de guerre. Pour l'exploiteur, toutes les prises humaines sont bonnes. L'évêque protestant allemand Wurm, qui se signala par son courage de résistant

sous le IIIe Reich, élève de nouveau la voix. Cette fois contre l'occupant soviétique. Il a livré récemment à la presse une lettre reçue d'une Allemande et dans laquelle se lisent les lignes : « *Les troupes du front russe nous ont entraînées de Poméranie et de Prusse orientale jusqu'à l'endroit où nous nous trouvons actuellement, à proximité de l'Oder. Nous travaillons dans des conditions qui sont un défi à toute loi humaine. Il n'y a plus pour nous de dimanche, ni de jour de fête. Sommes-nous encore des créatures humaines ?* »

« Sommes-nous encore des hommes ? », c'est la question à laquelle donne une réponse l'état dans lequel l'U.R.S.S. rend à la lumière beaucoup des êtres qu'elle a tenus dans sa nuit, cet état, fait d'accablement morne, d'engourdissement, de passivité animale caractéristique de l'homme qui est descendu à un certain palier d'épuisement.

Cet homme a perdu, avec le pouvoir de réagir, celui de s'exprimer : il est au-delà des mots. Wanda von Baeyer nous décrit, dans la revue *Frankfurter Hefte*, une de ces épaves rencontrées dans le « service social féminin de Franconie ».

La femme est pâle ; ses articulations, ses jambes sont enflées. Elle voudrait du travail. Institutrice en Poméranie, elle a d'abord, avec beaucoup de femmes de la même localité, été traînée en Crimée, où elle a dû fournir un épuisant travail dans une mine. Aux questions que nous lui posons, elle ne réagit que par un silence sombre, têtu. Tout à coup, elle se met à parler. Des phrases brèves, hachées. Ce n'est pas son destin à elle qu'elle nous raconte, c'est celui d'une de ses compagnes de malheur, une enfant de quinze ans qui a été si souvent violée par les Russes qu'elle est morte des suites de ces violences. Le viol, nous comprenons que c'est la menace continue suspendue sur toutes ces femmes de la mine, s'ajoutant à la faim, au froid, au travail exténuant. Peu à peu, nous devinons tout ce qui, derrière ce silence, ce mutisme qui tout à l'heure nous donnait l'impression d'une espèce d'engourdissement passif, se cache de désespoir intérieur. De la mine de Crimée, la femme a passé dans une carrière de tourbe et enfin, comme dernière destination, dans une mine d'exploitation de filons aurifères de l'Oural. Les soins physiques, les recherches (jusqu'à présent infructueuses) pour retrouver des parents auront-ils quelque effet, c'est douteux. Le plus difficile sera de refaire une personnalité vivante de cette femme qui, à ses propres yeux, n'est plus qu'une machine à travail sans âme, un outil usé ayant perdu sa valeur.

***

Nous avons, dans les pages qui précèdent, produit des chiffres, apporté des témoignages. Que nous réserve l'avenir ? Des politiciens, des militaires allemands chercheront-ils, dans un appui à l'Est, un contre-poids à l'Occident ou, plus vraisemblablement et plus immédiatement, un moyen de pression morale, de chantage sur l'Occident ? Demain reste obscur. Sur les sentiments intérieurs nourris, *à l'heure actuelle*, par l'immense majorité de la population d'outre-Rhin à l'endroit des Soviets, nous ne pouvons avoir aucun doute. La plus efficace propagande antisoviétique, c'est le Russe lui-même qui l'a faite. Il s'est chargé de rendre aux Allemands toute illusion impossible sur ce que pourrait être demain une Allemagne soviétisée.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie Française.

LÉON-PAUL FARGUE

Nous avions demandé l'an dernier à notre collaborateur Edmond Jaloux de bien vouloir présenter l'inédit de Léon-Paul Fargue sur Louise Labé qu'on trouvera plus loin. La mort a frappé le célèbre critique avant qu'il eût complètement achevé son étude. Nous la publions néanmoins, l'essentiel des idées qu'il se proposait de développer ayant trouvé place dans ces pages. Les amis d'Edmond Jaloux ne liront pas sans émotion les premières lignes, auxquelles le Destin a donné une tragique résonance. (N.D.L.R.)

Les écrits posthumes d'un écrivain que nous avons admiré et aimé nous touchent d'une façon toute particulière ; ce ne sont pas toujours les meilleurs, mais il y a dans leur présence une sorte d'émanation plus personnelle encore — je dirais presque de message, si ce mot n'était pas aussi galvaudé aujourd'hui.

Nous avons eu cette émotion, cette sorte de piété, souvent ; nous l'avons eue après la mort de René Boylesve, quand parut la première édition de *Feuilles tombées ;* nous l'avons aujourd'hui avec Jean Giraudoux et avec Léon-Paul Fargue. Nous avons le sentiment qu'ils ne sont pas aussi loin de nous qu'on voudrait nous le laisser supposer, que quelque chose revit en eux — qui se remet à fleurir. Et puis, nous savons que ce sont leurs dernières manifestations vivantes, qu'après ce sera fini, tout à fait fini et que nous cesserons de voir fonctionner cette délicate et merveilleuse horlogerie qu'est le cerveau de certains écrivains particulièrement doués.

. . . . . .

Le fantôme de Tancrède est nerveux d'un bonheur où il pense à bâtir une petite maison claire, dans un endroit brillant de sel, sur une côte exposée aux vents du large... Tancrède. Encore un chant d'oiseau calme. Une cloche sonne. On appelle encore. Myrtis passe...

Car sur son toit d'or, l'oiseau gonflé d'un chant froid se prend à dire : « *Elle t'aime* ».

Évidemment, quand on lisait des choses comme cela, à la fin de l'autre siècle, elles étaient plus surprenantes qu'aujourd'hui. On n'avait pas abusé encore, comme on l'a fait depuis ces cinquante ans, de ce style illogique, aux images inattendues et heurtées, de ce passage intermittent de l'abstrait au concret. Il faut donc que ce morceau ait une sorte de magie pour conserver toute sa fraîcheur. On voit bien les influences : Rimbaud, un peu du Bataille du *Beau Voyage*, des *Serres chaudes* de Maeterlinck, mais c'est quand même Fargue qui a signé tout cela. Ces visions indécises, cette féerie qui s'appuie sur un réalisme misérable, cette mélancolie qui donne un caractère indicible aux moindres mots, cette sentimentalité ombrageuse qui ose à peine apparaître et qui se tait, c'est déjà le vrai Fargue, celui qui est resté tel jusqu'à la fin, à cette réserve près que l'on n'y voit pas encore poindre cette verve un peu grosse qui n'est pas ce qu'il y a eu de meilleur en lui.

Mais ces poésies en prose si délicatement ouvragées reflétaient aussi quelque chose qui n'a pas duré : une mysticité un peu vague, une sorte de *Sehnsucht* de la plus ravissante qualité. Je revois ces années-là en relisant cette page : cet appel à l'inconnu était partout. André Gide venait de publier *les Cahiers d'André Walter* et *le Traité du Narcisse* et allait écrire *les Nourritures Terrestres*. Je pense au *Traité de la Méduse* de Maurice Quillet, à *la Couronne de Clarté* de Camille Mauclair, aux *Promenades sentimentales* de Jean Thorel ; à *la Mort du grave et voluptueux Narcisse* de Joachim Gasquet, *la Route noire* de Saint-Georges de Bouhélier, *Jacinthes* d'Emmanuel Signoret et les premiers vers de Paul Valéry, si charmants et si mystérieux, qui n'ont jamais été édités :

Celles qui sont des fleurs vivantes sont venues,
Figurines d'or et beautés toutes menues,
Où s'irise une faible lune et les voici,
Mélodieuses, fuir sous le bois éclairci...

Il se faisait, en ces brèves années-là, comme une spiritualisation particulière de la vie quotidienne, dans le dessein d'en tirer comme une extase à demi-religieuse et dépourvue de surnaturel. On ne saurait dire que ce courant ait abouti, bien que l'homme qui l'ait le mieux vécu et fait partager aux autres c'est le Proust du *Temps retrouvé*. Cependant, si l'on croit M. Claude Mauriac, dans un livre pénétrant sur André Breton, quelque chose de cet esprit-là pourrait bien se retrouver et renaître chez l'auteur de *l'Amour fou* et de *Nadja*. Si l'on établissait une anthologie des écrivains que je viens de nommer, à ce moment de leur évolution, on comprendrait mieux ce que je veux dire.

Pour en revenir à Léon-Paul Fargue, si j'excepte quelques pièces de vers, il faut bien avouer que le meilleur de lui se trouve dans ce recueil *Poèmes*, paru en un temps où on ne le connaissait guère. On en a eu un

exemple, mais c'est le livre entier qui est à lire, qui est à garder près de soi. Paysages de ville et de campagne, promenades de noctambule, rêves, demi-aveux, confessions tronquées, tout est recouvert, plutôt qu'exprimé, par un style transparent, ouvragé comme la plus fine dentelle, où l'atmosphère des contes de Perrault revit avec un nom de fée ou de princesse, et celle des laboratoires de zoologie, avec celui d'un insecte rare, car Fargue connaissait très bien la nature scientifiquement, comme il connaissait certains métiers, en véritable artisan, en ouvrier de Paris, fils d'un ingénieur français comme il disait lui-même avec émotion.

L'imprévu de ces poèmes est inimitable. A chaque ligne, une image nouvelle vous saute aux yeux, à la fois paradoxale et naturelle :

« *Dans un quartier qu'endort l'odeur de ses jardins et de ses arbres, la rampe du songe au loin lève et baisse ses accords, par ce temps d'automne...*

» *Le soir tombe. Une à une, les lampes entrent dans leur veille... Aux tempes des rues s'allume un dortoir de pensées fiévreuses... Les braises tintent dans leur vase de fer avec un bruit fin et triste... On entend fraîchir la voix des écluses...* »

C'est un perpétuel bonheur d'expressions. Là où l'on attend machinalement un mot, c'est un autre qui arrive. Et sur tout cela se répand une brume de mélancolie exquise, pénétrante comme une musique, poignante comme certains paysages. Si j'osais comparer un auteur aujourd'hui officiellement décrié — je ne parle pas de ses vrais lecteurs — et un écrivain officiellement loué, je dirais qu'il y a dans Léon-Paul Fargue un peu de la magie triste de Loti, avec la différence que l'un l'atteint avec la forme la plus banale et l'autre avec le style le plus compliqué. Mais je ne parle pas ici des artifices du langage, je parle de l'âme qui s'y cache.

Ce sentiment se comprend d'ailleurs assez si l'on pense que Léon-Paul Fargue, comme Pierre Loti et Marcel Proust, n'a jamais été qu'un vieil adolescent tourné vers son passé, déchiré par le souvenir de son enfance, ému par les moindres bribes de ses anciennes émotions. Ces trois hommes représentent le type même de l'individu incapable de mûrir et traînant une éternelle nostalgie d'un *moi* disparu ou en voie de disparition : l'un dans ses vagabondages, les restaurants, les bars, les quartiers sinistres où il rêvait ; l'autre de pays en pays, de mer en mer ; le troisième dans le monde, quand il y allait, au Ritz ou encore dans les fumigations de sa chambre de liège. Si l'on veut juger de la différence d'accent qu'il y a chez ces enfants qui ne veulent pas grandir, ces Peter Pan de la poésie — avec un écrivain qui n'a travaillé qu'à mûrir, — que l'on compare ces trois œuvres pleines d'un éternel regret, avec le *Dichtung und Wahrheit*, le livre où Goethe raconte ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Je crois d'ailleurs que l'expérience serait au désavantage de l'homme de Weimar, car, quoi qu'on prétende, nos contemporains vivent plus de leur sensibilité que de leur intelligence.

Poèmes paru, Léon-Paul Fargue garda longtemps le silence. On put craindre un moment qu'il le garderait définitivement. Il vivait. Il fréquentait des écrivains, des peintres, écoutait des concerts, suivait les expositions, passait ses nuits dans des bistros. Il donnait l'impression d'un flâneur éternel, amoureux de sa flânerie et que le travail rebute, peut-être parce qu'il y faut trop de soins. Puis la Princesse de Bassiano fonda *Commerce*, revue luxueuse qui date dans l'histoire de la littérature et que devait continuer *Mesure* avec Henry Church. Cela décida Fargue à se remettre au labeur. Il le fit avec une sorte de frénésie. On doit à cette époque *Banalité*, *Vulturne*, *Epaisseurs*, *Suite familière*.

On y retrouvait beaucoup des anciens *Poèmes*, mais avec quelque chose de plus qui n'a pas toujours été une qualité. Il est vraisemblable que, pendant ses années de silence littéraire, Fargue s'habitua à parler beaucoup. Sa conversation était éblouissante, mais elle reflétait un don verbal qui transparaissait dans ses nouveaux ouvrages. *Poèmes* trahissait les pensées secrètes, les effusions voilées d'un homme concentré et sensible. Ce nouveau Fargue s'abandonnait à sa verve. Lui qui avait dit au début de cette seconde période « ... *trop de livres dans les boutiques, trop de pages dans les livres, trop de phrases dans les pages, trop de lignes dans les phrases, trop de mots dans les lignes, trop de lettres dans les mots...* » accumulait dans ses rêvasseries apocalyptiques, *Mirages*, *Vulturne*, des visions fumeuses, des épithètes savoureuses, mais incontrôlables, des termes de sciences, d'argot, des mots pris au hasard dans le dictionnaire, des néologismes, des calembours. C'était une véritable cacophonie dont il ne restait rien, une fois passé le plaisir tout superficiel de trouver dans un texte du XXe siècle un peu du plaisir purement acoustique que nous prenons à certaines pages de Rabelais et de Bonaventure des Périers. Ajoutons-y des termes cocasses inventés par Fargue lui-même...

(Ici la mort surprit l'auteur... Et l'article demeura inachevé.)

EDMOND JALOUX,
de l'Académie Française.

LOUISE LABÉ

J'AIME profondément Louise Labé qui composa, il y a quatre cents ans, des vers exacts quant à leur substance, d'une sensibilité discrète et prolongée, des vers chargés de pressentiments et de finesse, et qu'on entend couler à l'oreille comme des filets de rosée et de larmes. Louise Labé repose au bas de ma mémoire, avec mes parents et mes fleurs, ma jeunesse et mon désespoir, et aussi avec ces chansons qu'on ne dit pas, qui ne veulent rien dire, et que le moindre vent d'amour ou de mélancolie disperse à travers le passé et l'avenir

Louise Labé est de Lyon, de cette contrée enfouie, sage, appliquée et morose, mais brusquement chaude de promesses, à laquelle on pourrait proposer en exergue quelques-uns de ses vers si doux :

Tristes soupirs et larmes coutumières,
A engendrer de moi maintes rivières,
Dont mes deux yeux sont sources et fontaines...

Elle était fille de cordiers et fut épouse de cordier. Elle était reliée par mille attaches à ces métiers robustes et concrets qui secrètent cepen-

dant l'aventure et qui, jadis, établissaient fortement votre homme sur le bon sol de France. Les travaux des chercheurs nous apprennent que ces cordiers étaient riches, estimés, importants, connus à la ronde. Mais à une époque où toute besogne confinait au chef-d'œuvre, quel était le cordier qui ne fût point rempli d'écus ? Louise Labé, demoiselle Charlin, Charly, ou Charlieu..., reçut un jour le surnom de *la Belle Cordière*, non point en raison du métier des siens seulement, mais parce qu'elle était belle et jolie, et appétissante avant tout. Cette fille de cordiers, pour nos imaginations cinématographiques et tourmentées, doit sans doute correspondre à ce que nous appellerions de nos jours une fille de gros industriels du Nord. On nous a enseigné, quand nous étions jeunes, que la belle Louise, après avoir reçu du ciel tous les dons, reçut également du monde et de la société de son temps tous les secrets. Elle jouait du luth, tissait et brodait jusqu'à mériter l'admiration. Et nous dirions aujourd'hui qu'elle jouait au tennis, plongeait, accompagnait les guitaristes, conduisait les fortes voitures, pratiquait le bridge et faisait du ski à ravir... Ne redoutons point ces rapprochements. Ils situent merveilleusement la personne, comme on dit, et aident aux examens que se réserve le cœur dans ces sortes de destinées. Louise Labé était une jeune femme moderne, une petite Anna de Noailles de son temps. Elle savait tout faire, elle plaisait, elle chantait, paraît-il, à vous retourner l'âme avec l'ensemble de ses scrupules ; elle était élégante, répandue (peut-être dirions-nous snob), aimable ; elle recevait, elle charmait. Elle épousera un quidam, comme font toutes les filles d'Ève. Mais le nom de ce personnage, sans doute plein de prévenances et de distinction, nous parviendra à peine : il se nommait Ennemond Perrin. Nous l'ignorons...

Cependant — et c'est ici que nous arrivons au point important — cependant Louise Labé se dégage de ce cadre et prend place dans l'éternité par sa mélancolie et sa musicalité. Il y a quatre cents ans, elle posait déjà, de la façon la plus modeste et la plus lyrique, la question dans sa totalité. Quelle question ? Celle de la poésie. Ou plutôt celle du contenu de la poésie. Que nous a-t-elle laissé pour nous éprendre d'elle, ainsi que le firent à l'époque Maurice Scève, Antoine du Moulin, Charles Fontaine, Olivier de Magny ou Pontus de Tyard ? Exactement trois élégies et vingt-trois sonnets. C'est peu, et c'est énorme, surtout lorsque l'on considère les proportions de la résonance. Mais le poids ne fait rien à l'affaire, puisque la place tenue dans une bibliothèque par les œuvres de Louise Labé joue à sa manière le rôle d'un explosif. J'aime assister à l'étonnement de celui qui les ignore et qui soudain, à la suite d'un conseil, d'un murmure, d'un écho, y plonge ses yeux et sa sensibilité, avec :

O doux archet, adoucis-moi la voix
Qui pourrait fendre et aigrir quelquefois.

J'irais même jusqu'à dire que j'aime ma propre émotion et que je la recherche, dans ces passages furtifs de cœur à phrase, de chagrin à rimes que constitue la poésie de Louise Labé. Celle-ci fut, en réalité, une fille d'amour et de flamme, au sens le plus « lilial » du terme. Une sorte de séraphin mallarméen. Un ange de chair qui inspira des passions, peut-être ravissantes, peut-être brutales, nous n'en savons rien, aux meilleurs de son temps, les Olivier de Magny et les Claude Rubys. Elle souffrit, fut outragée par ceux qu'elle dédaignait, méprisée par les bourgeoises de son monde et mourut relativement jeune (vers la quarantaine), séduisante encore, remplie d'ardeur et de sentiments, loin de tout, et veuve. Tout cela ne compte plus, et nous possédons relativement peu de documents, compte non tenu des médisances des sieurs Rubys et de Magny, pour romancer sa vie à loisir et nous étendre sur les aventures de cette belle. Il nous suffit de deviner lentement, par illuminations successives, sa vie de désirs, de gentilles perfidies, d'espoirs déçus, de baisers et d'ardeurs. Pourtant, ce ne sont pas ces sortes de permanences qui nous arrêtent. Ainsi, par exemple, je vois, en ce qui me concerne, Louise Labé, blanche et fine, fragile, aimante et délicate ; je la vois tissant et brodant « assise au bleu de la croisée », prolongée jusqu'à nous par des fleurs, des sons câlins, des nuages... Mais ce qui me porte des coups au cœur, ce sont ses vers... *Ma voix cassée et ma main impuissante...* Cette sensibilité à la fois embrasée et timide me hante, me transperce et me console de moi-même. Sans doute, personne n'écrirait plus ainsi, le progrès, les systèmes, les masques, les machines, l'adaptation des âmes aux écrous de la politique ayant tout pourri consciencieusement, mais, comme on dit, le jet d'eau est au milieu du jardin comme une épée de perles, les larmes sont des larmes vraies, les mots demeurent attachés aux pages avec la jeunesse des feuilles aux arbres. Louise Labé chante, aime et se morfond avec tous les oiseaux de la terre et de l'amour au bout des doigts. Œuvre mince, instrument magnifique, « attirance » exceptionnelle, orchestration en houles infinies. Tous les blés de la mémoire amoureuse s'agitent dans ses touches attentives, menues ou magistrales. Elle est poète comme on est enchanté.

Plus que jamais, avec elle, comme si elle nous prenait par la main pour nous mener en terre de confidences, on aperçoit que la poésie est chose qui existe en dehors de nous. Dans les rues et dans les bois. Disons que nous ne lui offrons qu'un clavier, des antennes. La poésie parle et notre âme saisit. Ici, j'aime voir la silhouette de Louise Labé au milieu de son salon. Elle sait fignoler des vers, les filer, les amorcer ; Maurice Scève lui a donné quelques recettes. Elle sait organiser une réception. Elle est au courant de tout. Elle reçoit, à côté de ceux que j'ai nommés plus haut, Bonaventure des Périers et Jacques Pelletier. Elle est la Belle Cordière, comme on est aujourd'hui la charmante comtesse de Y... ou la jolie madame Z... Tout ce qui se passe en France d'un peu épais, d'un peu sifflant (nous dirions aujourd'hui la politique, le cinéma, le

sport, les affaires, les grands divorces), est connu d'elle. C'était un honneur que d'être admis dans son salon, un gros événement que d'avoir droit à son sourire. Elle était mondaine, ardente, à la page. Et pourtant, elle reste révolutionnaire. Cette princesse d'école lyonnaise demeure une Antigone, une délicieuse rebelle. Nous connaissons les noms des personnages importants qui fréquentaient chez elle, mais, à côté d'eux, j'imagine bon nombre de freluquets, de suiveurs, de médiocres. Un salon est toujours un salon. Il y a ce qui meurt et ce qui subsiste. Et Louise Labé, plus que tout autre, domine son auditoire. Elle était dépositaire d'une âme qui dépassait Lyon, ses hôtes et les frontières. Elle s'adressait à nous, gens perspicaces et usés, dont mon cœur sait tout. Elle criait à travers le monde pour être comprise des êtres d'exception par delà les compagnies lettrées et les admirateurs d'un jour. Elle criait pour les admirateurs éternels et les compagnies de désespérés qui vont cherchant l'amour et les certitudes comme on cherche un quinquet ou un Dieu... Moi je l'ai entendue, et je sais que ses vers ont été écrits pour moi, pour toi aussi, lecteur amer et ravagé, bien plus que pour les gentilshommes de lettres de son temps. Elle a écrit pour Racine, pour Musset et pour Verlaine. Tout se passe comme si elle eût voulu se situer.

Je me dessine son salon dans les parages des souvenirs que je n'ai point d'elle, ni de son siècle. On joue, on papote, on arrive de Paris, on parle des ficelles de la diplomatie, de la cour, des misères, tout comme aujourd'hui. Des personnes de qualité disent ou chantent « quelque chose » pour l'agrément de l'assistance. Il faut bien que le temps se passe et que la bonne société s'admire elle-même. Les Parques continuent d'assumer les consignes ténébreuses. Les heures passent. On n'imagine rien au-delà des splendeurs quotidiennes. Mais il y a un élément étrange dans cet ensemble, une fuite singulière dans cette durée : c'est l'âme de notre Louise, si belle, mais chavirée :

O cœur félon, ô rude cruauté,
Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
Tant j'ai coulé de larmes langoureuses,
Sentant l'ardeur de mon cœur tourmenté...

De Ronsard à Vigny, de Chrestien de Troyes à Henry J.-M. Levet, de Rémy Belleau à Emmanuel Signoret, tous les poètes, s'ils ont chanté leurs espérances acides et pénibles, leur exaltation attaquée par d'invisibles rongeurs, ont aussi montré le poing au méchant amour ; ils ont rudement grondé la vie à travers les dentelles de la prosodie. D'où l'importance, presque dans toutes les langues, du vocabulaire douloureux. D'où la dignité, d'ailleurs apparente seulement, des mots tels que mélancolie ou déception. Ce sont presque des mots de passe. De même que c'est une règle, et quasi militaire, pour la plupart des *pouâtes* (et pourquoi n'y aurait-il pas deux mots ? Comme il y a le marché noir et le marché officiel), oui, une règle que de prendre la nature éternelle et

cruelle à témoin de la fugacité, de la rapidité et de la banalité de leurs amours. « *O lac, t'en souviens-tu?* » Qui ne connaît cette chanson devenue petit théâtre, puis carte postale? Il y a là un domaine d'ornières dorées, de boue de luxe et de délicatesse moisie où finissent par verser les plus riches, les plus solides carrosses de la littérature en vers. J'en dirai autant de la littérature travaillée, qui recherche la boue pour la boue, ou de celle qui s'ingénie à faire scandale... Mais c'est une autre histoire.

Or, Louise Labé échappe à ces sortes de risques, et le plus naturellement du monde. Simplement parce que la poésie, pour elle, ou l'art de faire des vers ne furent dans ses mains que des instruments d'orchestre, de musique. Et l'on rit moins aujourd'hui de *l'Adieu* de Beethoven, de celui de Berlioz, de *l'Adieu* de Schubert, de *l'Amour d'une Femme* de Schumann ou des *Rêves d'Amour* de Liszt, ou encore de *la Rêverie* de Debussy, que des œuvres poétiques pareillement orientées. N'oublions pas que la poésie est devenue dangereuse. Dans ma jeunesse, il n'était pas déshonorant de publier, dans les franges somptueuses de Baudelaire, de Hugo, de Verlaine, de Mallarmé, de Moréas, des plus purs et des plus grands, il n'était pas déshonorant, dis-je, de publier de la musiquette rimée, d'inventer sa mythologie, et de lancer sur le marché des vers de Concours Lépine teintés de place Vendôme... Qui n'a aimé ces années « artistes », dont les vestiges parisiens, dans l'architecture et l'ameublement, sont si touchants? En deux mots, je veux dire qu'il ne reste à l'Hôtel des Ventes, ou sur les rayons des vraies bibliothèques, que les ouvrages authentiques et scintillants comme des étoiles. Il ne reste, dans les chaleurs et profondeurs de nos mémoires, que les vers comparables aux lentes flèches des soupirs. Il ne reste que l'âme mise à nu, exprimée, torturée avant d'être imprimée. Ici règne Louise Labé, avec quelques autres...

Pour elle, le secret du rythme et la langue musicale devenaient un moyen d'expression « plus naturel que la langue maternelle » a dit quelqu'un. Elle parlait réellement par douleurs et par aspirations. De là la signification si particulière de ses sonnets. De là, cette impression de timbre rare, de médaille introuvable que l'on éprouve en sa présence. Aucune solution de continuité entre sa vie affective et sa plume d'oie. Un monde uni, harmonieux, éludé et précisé : son cœur. La poésie offre la vie éternelle à ces tempéraments vrais, à ces natures nobles. La poésie aime que l'art ne soit pas, ne soit jamais un moyen. Et finalement c'est la fin qui donne aux moyens leur sonorité et leur valeur. *Dans l'orient désert quel devint mon ennui...* A distance, dites que cela vous a plus de prix que diverses contorsions! Oui, Louise Labé est de ces premiers crus, si j'ose dire.

Certes, on pourra objecter qu'après avoir rendu à la mère, puis à l'épouse, leur dignité et leurs droits, un moyen âge moral qui se continuait dans maint domaine se méfiait du pouvoir et des dons de la femme, et ne cessait de lui faire comprendre que c'est par elle que l'homme

était tombé dans le péché. *La femme*, disait Erasme, *est un animal inepte et ridicule. Platon avait raison de se demander dans quelle catégorie la placer, celle des êtres raisonnables ou des brutes.* Justement, Louise Labé cherche à s'envoler, par ses vers, de ce noir cristal, de cette imagerie émaciée et rigide, de cette cire spirituelle strictement affranchie des lois de la matière. Elle veut être tout autant une femme qu'une poétesse. Elle veut les droits du cœur, comme celles d'aujourd'hui veulent les droits de la citoyenne. Louise Labé, dont les poèmes sont frissonnants de colère amoureuse, dont les battements de cœur étaient déjà poèmes par leur hâte à crever la coquille, Louise Labé pose le pied sur le sentier d'or où nous apercevons aujourd'hui les ombres de Julie de Lespinasse, de Sophie Arnould, de mesdames de Staël et Récamier, de George Sand, de Juliette Drouet, de madame Cornu et de madame Adam, de Berthe Morisot, de Colette, et de ma vieille amie Gertrude Stein. Qu'ont-elles de commun, demanderez-vous? Tout simplement la liberté de sentir et la force d'exprimer cette liberté en une langue charnelle, concrète jusque dans ses emportements, une langue vraie jusque dans ses naïvetés, mais qui permet à une Louise Labé, avec trois élégies et vingt-trois sonnets, d'accompagner les hommes sur le chemin du Jugement dernier et de la Mémoire dernière.

LÉON-PAUL FARGUE

LA DEMOISELLE DE PETITE VERTU

ACTE II

Dix heures du matin, ce même jour. Soleil éclatant. Dubois, un policeman de physique imposant mais plutôt agréable, vêtu de l'uniforme qu'ont illustré Keystone et Mack Sennet, est affalé sur le rocking-chair du porche, d'où il surveille visiblement la porte. Amanda et Virginie occupent les deux fauteuils près de la cheminée. Amanda a le regard perdu, Virginie met la dernière main à son travail de tricot. Pénélope est assise sur un pouf aux pieds d'Amanda, dans une attitude de chien de garde. Consuelo est étendue sur le canapé, un coussin sous la tête, une couverture sur les pieds et semble dormir. Sam, le valet de pied, se tient rigide et extrêmement correct. Il est assis sur le banc devant la baie, son haut de forme sur les genoux. Un très long silence...Tableau.

Sam, visiblement très impressionné par la beauté de Virginie, quitte le banc et, s'approchant d'elle, lui demande :

SAM, *exquis.* — Vous n'avez pas froid, mademoiselle ?

VIRGINIE, *surprise.* — Non, merci.

SAM. — Vous ne désirez pas que je ferme la fenêtre ?

VIRGINIE. — Non, merci.

SAM. — Peut-être un peu de thé bouillant ?

PÉNÉLOPE, *brusquement, l'interrompant.* — Qui préparera le thé ?

SAM, *assez rude.* — Vous, sans doute.

PÉNÉLOPE. — Ah ! Oui. Alors, ne faites pas le joli cœur avec mon travail !

SAM. — Mais...

PÉNÉLOPE, *à Amanda.* — Veux-tu une tasse de thé, chérie ?

AMANDA, *le désespoir incarné.* — Du thé... Ah ! la la... du thé !

PÉNÉLOPE, *vivement.* — Pas besoin de te fâcher, je n'insiste pas. (*A Sam.*) Au revoir, mon vieux !

Sam prend sa place à regret.

AMANDA, *à travers ses larmes, sans transition.* — Je ne veux plus faire l'amour. Je ne ferai plus jamais l'amour.

PÉNÉLOPE, *lui frappant dans les mains.* — Oui, mon chéri, c'est entendu.

AMANDA. — Plus jamais ! Ils pourront me raconter ce qu'ils voudront !

PÉNÉLOPE. — Je te dis que c'est entendu.

AMANDA *à Virginie, se levant et allant à elle.* — Je voudrais le jurer devant vous...

RÉSUMÉ DU PREMIER ACTE. — *Amanda, une des plus brillantes « demoiselles de petite vertu » de La Nouvelle-Orléans, est éprise d'Anthony. Mais cette passion ne l'a pas empêchée de le tromper avec Sydney, Anthony, l'ayant appris, se suicide. Sa veuve, Consuelo, s'acharne contre Amanda qu'elle accuse de l'avoir tué. Une jeune quêteuse de l'hôpital du Sacré-Cœur, Virginie, a assisté au drame et peut témoigner en faveur d'Amanda. Pilar est une perfide amie de la demoiselle de petite vertu. Pénélope, la femme de chambre de cette dernière. La scène se passe en 1885. Nous rappelons que les maquettes de costumes reproduites ici sont dues à Grau Sala.*

PÉNÉLOPE. — Elle n'est pas qualifiée... Laisse-la tranquille !

AMANDA, *désignant Consuelo.* — Devant elle aussi qui dort... qui a la chance de dormir... Moi, je ne pourrai plus jamais.

VIRGINIE, *doucement.* — Dieu vous tiendra compte de vos bonnes résolutions. Même si vous ne les tenez pas toutes.

AMANDA, *presque agressive.* — Vous ne croyez pas que je ne ferai plus l'amour ?

PÉNÉLOPE. — Mais que veux-tu qu'elle sache ? laisse-la tranquille !

VIRGINIE, *de sa voix douce.* — Je sais que vous dormirez... Peut-être pas ce soir... ni demain... Mais vous retrouverez le sommeil.

AMANDA. — Je ne veux pas !

VIRGINIE, *comme à Anthony.* — Calme... Calme...

AMANDA. — Je ne veux pas ! Je veux être punie !

VIRGINIE. — Vous le serez, hélas ! On l'est toujours !

AMANDA, *sincèrement.* — Oh ! Merci... merci...

Elle baise les mains de Virginie.

PÉNÉLOPE. — Ce que tu peux être excessive ! Assieds-toi !

Amanda, docilement, se rassied.

AMANDA. — Quand vont-ils se décider à nous interroger ?

PÉNÉLOPE. — On attend Marcus.

AMANDA. — Oh !... Attendre... encore attendre...

PÉNÉLOPE. — Ne sois pas si pressée... Je connais Marcus. Il va te rendre la vie difficile.

AMANDA. — Tant mieux !

PÉNÉLOPE. — Il t'enverra peut-être en prison.

AMANDA. — Je veux aller en prison.

PÉNÉLOPE. — Allons ! Allons ! Ici, tu es tout de même plus confortable pour souffrir.

VIRGINIE. — On ne peut pas vous envoyer en prison, ce serait trop injuste.

PÉNÉLOPE. — La justice n'est pas de ce monde. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre ça. Et Marcus est un pourri.

AMANDA, *choquée.* — Oh !

PÉNÉLOPE, *répétant avec force.* — Marcus est un pourri.

AMANDA, *très femme du monde, mais sincère.* — Où te crois-tu ?

PÉNÉLOPE. — Le chagrin te rend bégueule, ma parole !

AMANDA, *qui a eu un frisson.* — Demande-lui de fermer la fenêtre.

PÉNÉLOPE, *à Virginie.* — Demandez-le lui, vous... ça lui fera plaisir.

VIRGINIE, *sincèrement surprise.* — Ah ! Pourquoi ?

AMANDA, *que les commentaires irritent légèrement.* — Voulez-vous fermer la fenêtre ? J'ai froid.

SAM, *insolent.* — Mais dites donc !

VIRGINIE, *doucement.* — Fermez la fenêtre, mon ami !

SAM, *sucre et miel.* — Bien volontiers, mademoiselle. Avec plaisir.

VIRGINIE, *regarde Pénélope.* — Ah !...

Sam s'empresse. Mais Pilar paraît, repousse la fenêtre qu'il allait fermer, repousse Sam aussi. Puis avance avec précaution jusqu'à Amanda, en s'efforçant de ne pas attirer l'attention de Consuelo.

PÉNÉLOPE *à Amanda.* — Pilar... Prends garde !

AMANDA. — A quoi ? Il ne peut plus rien m'arriver maintenant.

PÉNÉLOPE. — Tu crois ?

PILAR, *un peu solennellement.* — Je n'ai pas toujours été gentille avec toi. Mais il y a des moments dans la vie... Je voudrais t'embrasser.

PÉNÉLOPE. — Elle va te mordre !

Pilar et Amanda s'embrassent.

PILAR, *à voix basse, convaincante.* — Veux-tu que je dise que j'ai tout vu ?

AMANDA, *sans baisser la voix.* — Non, merci.

PILAR, *de même pressante.* — Je sais tout ce qui s'est passé. Alors, j'arrive et je confirme tout ce que tu racontes. Ça

fait quand même un témoin de plus ! On n'est jamais trop.

AMANDA. — Non, merci.

PILAR, *plus pressante encore.* — Préfères-tu que je t'envoie Elisabeth ? Si tu n'as pas confiance...

AMANDA, *profondément.* — J'ai confiance. Je te jure que j'ai confiance. Seulement je ne mentirai plus jamais.

PILAR. — Dommage !

Elle va sortir.

PÉNÉLOPE, *sincèrement.* — Elle est gentille !

PILAR, *avec passion.* — C'est du rouge gras que tu mets ?

AMANDA. — Je n'en mettrai plus !

PILAR. — Oui, mais celui-là, c'en est ?

AMANDA, *indulgente.* — C'en est.

PILAR. — Et où achètes-tu ton mascara ?

AMANDA. — Chez la mère Fanny.

PILAR, *haussant les épaules en mépris d'elle-même.* — Naturellement. Je suis idiote, j'allais chez Carson. Et tes petites boucles, là, c'est naturel ?

AMANDA, *choquée.* — Bien entendu.

PILAR, *déçue.* — Ah ! *(Avec espoir.)* Mais peut-être qu'avec des bigoudis ?

AMANDA. — Pourquoi ? Tu veux me ressembler.

PILAR. — Il n'y a pas que moi. Nancy voulait même te demander des conseils.

AMANDA. — Des conseils ?

PILAR. — Je l'en ai empêchée, mais je la comprends. Parce que nous, quand ils nous quittent...

AMANDA. — Quelle horreur !

PILAR. — Et c'est vrai, ce qu'on raconte, tu ne veux plus faire l'amour ?

AMANDA *à Pénélope, avec orgueil.* — Ça se sait déjà...

PILAR. — C'est vrai ?

AMANDA. — Oui.

PILAR. — Bien sûr.

AMANDA, *avec un sourire supérieur et indulgent.* — Bien sûr.

PILAR, *joyeuse.* — Quelle chance ! Au printemps, j'aurai ma voiture.

AMANDA, *frappée.* — Ta voiture ?

PILAR. — Avec deux chevaux pommelés. *(Elle l'embrasse.)* Merci. Et tu as raison. J'en ferais autant à ta place.

Elle monte sur le banc, en poussant légèrement Sam. Dubois entre à l'instant précis où Pilar se prépare à sauter.

DUBOIS, *rogue.* — Que faites-vous ici ?

PILAR. — Rien, je passais, je m'en vais. *(Elle crie à Amanda.)* Chérie, tu as beaucoup d'allure. Bravo !

Elle disparaît. Dubois referme la fenêtre et comme il n'est pas moins frappé que Sam par la beauté de Virginie, il descend jusqu'à elle pour lui demander, la bouche en cœur.

DUBOIS. — Vous n'avez pas froid, mademoiselle ?

SAM, *de sa place, à très haute voix.* — Non.

DUBOIS, *vertement, à Sam.* — Qui vous parle, à vous ?

SAM. — Non, mademoiselle n'a pas froid : je le lui ai déjà demandé.

VIRGINIE, *souriante et gentille.* — En effet, je n'ai pas froid.

DUBOIS, *de plus en plus gracieux.* — On pourrait peut-être mettre une bûche au feu ?

SAM. — Elle n'y tient pas. Et elle ne veut pas de thé non plus.

DUBOIS, *sans se désarçonner.* — Est-ce vrai ?

VIRGINIE. — C'est vrai. Je vous remercie, monsieur.

DUBOIS, *plus exquis encore.* — C'est la moindre des choses, mademoiselle.

Il va vers Sam.

AMANDA, *brusquement et fortement.* — Une voiture ! Avec des chevaux pommelés !

PÉNÉLOPE. — Hé, oui !

DUBOIS. — Pourrai-je savoir ce que vous faites ici ?

SAM, *désignant Consuelo.* — J'attends madame Costello pour la raccompagner !

DUBOIS, *extrêmement aigre.* — Attendez-la en silence ou je vais vous envoyer l'attendre dehors !

SAM, *avec une insolence mesurée.* — Je sais pourquoi vous me dites ça...

DUBOIS. — Tant mieux ! Ça vous permettra d'en tenir compte !

Dubois va se mettre en faction sur une chaise près de la porte qu'il entr'ouvre.

VIRGINIE, *très sincèrement étonnée, à Amanda.* — Mais qu'est-ce qu'ils ont ?

AMANDA. — Tous les mêmes... Tous des chiens !...

Marcus paraît dans l'escalier. C'est un homme de quarante ans, maigre et sec, frisé, paré du bouc sans moustache de Ford Sterling. Il a des prétentions au dandysme, porte le cronstadt, le pantalon à énormes carreaux noirs et blancs serré à la jambe, les bottes de pet en l'air, le pardessus mastic, la canne et les gants blancs avec la ceinture de cow-boy et l'énorme revolver. Il est cynique, ironique et volubile. Et malgré tout, assez charmant.

MARCUS, *appelant.* — Dubois !

DUBOIS. — Me voici, chef !

Il sort à la rencontre de Marcus. Dans la chambre tout le monde s'immobilise, dans une attente anxieuse. Pénélope et Virginie observent Amanda, qui s'est levée brusquement en entendant la voix de Marcus. Consuelo aussi s'est levée lentement. Elle aussi observe Amanda. Sam, bien qu'un peu nerveux, ne quitte guère Virginie des yeux.

MARCUS. — Alors, qu'est-ce qui se passe ?

DUBOIS. — Comment, chef, on ne vous a rien dit ?

MARCUS. — On m'a dit « une Française », 8, Franklin street. C'est tout ce que je sais. Et vous ?

DUBOIS. — C'est-à-dire...

MARCUS. — J'en étais sûr... Pas le moindre indice. Comme d'habitude, partir de zéro.

DUBOIS. — On croit à un suicide par amour.

MARCUS. — Une Française. Ne me faites pas rigoler.

DUBOIS. — C'est l'homme qui s'est tué !

MARCUS. — Allons, bon ! Et c'est naturellement un type de la meilleure société Avec scandale à étouffer. Et femme à prévenir.

DUBOIS. — Ah ! Non. Elle est là.

Il indique la porte.

MARCUS. — Chez Amanda ?

DUBOIS. — Oui.

MARCUS. — Ah ! Ah ! Tiens ! Mais ce n'est tout de même pas Costello qui ?

DUBOIS. — Si.

MARCUS. — Elle n'était donc pas finie, cette histoire-là ?

DUBOIS. — Elle vient de finir.

MARCUS. — Mais dites donc, Dubois, vous êtes amusant... *(Il entre dans la chambre. Dubois le suit.)* Attention, ce n'est pas une très bonne note...

Dubois est penaud.

PÉNÉLOPE *à mi-voix, désignant Marcus.* — Quel chic ! La canne et les gants !

AMANDA. — Les gants sont chics. La canne est nécessaire.

MARCUS *bronche sous la plaisanterie, se retourne et demande.* — Où est donc Amanda ?

AMANDA. — Tu ne me reconnais pas ?

MARCUS. — J'ai cru que tu étais ta nièce, il est vrai que rien ne requinque une femme comme une grande douleur.

CONSUELO. — Il n'y a qu'une grande douleur ici.

MARCUS. — Je vous demande humblement pardon, madame. *(Empressé, se découvrant).* J'ignorais votre présence dans cette pièce. *(Un œil sur Dubois, sévèrement).* Je ne pensais pas qu'on vous aurait imposé cet odieux tête-à-tête.

Geste vague de Dubois.

CONSUELO. — Je l'ai exigé. Qu'allez-vous faire de cette fille ?

MARCUS. — Je ne sais pas encore, madame !

CONSUELO. — Vous ne croyez pas qu'elle a tué ?

MARCUS. — Moralement? A n'en pas douter. Mais jusqu'ici la loi n'a rien prévu contre ce genre de délit. Nous devons compter sur le remords.

CONSUELO. — Vous croyez à un suicide?

MARCUS. — Pas encore, madame. Je dois enquêter tout d'abord.

CONSUELO, *dont la véhémence ne cesse de croître.* — Epargnez-vous ce tracas. Tout est advenu comme Anthony l'avait prédit. Il savait que cette fille en arriverait à quelque extrémité.

MARCUS. — Il vous parlait d'elle?

CONSUELO. — Souvent.

MARCUS. — Singulières conversations conjugales!

CONSUELO. — Je n'ignorais rien. Malgré le soin qu'il prenait de la cacher, son aventure avait fait scandale.

AMANDA, *gémissant.* — Son aventure!

CONSUELO. — Cette fille l'avait envoûté. Je lui ressemblais trop, il n'avait pas de mal à me comprendre; elle ne se comprend pas elle-même, et c'est ce qu'ils adorent, les pauvres malheureux!

MARCUS. — Vous connaissez bien les hommes, pour une femme mariée.

CONSUELO. — Réservez vos insolences à vos clientes ordinaires.

MARCUS, *glacial.* — J'admirais.

CONSUELO. — Ce matin, il m'a laissé un billet; deux lignes. *(Récitant.)* « Pardonne-moi. Je vais faire une folie. Et pour quelqu'un qui n'en vaut pas la peine. »

MARCUS. — Que voulait-il dire?

CONSUELO. — La folie, c'était de partir avec elle.

MARCUS. — Ah! Ah!

CONSUELO, *avec force et solennité.* — Seulement, Anthony savait ce qu'il se devait.

MARCUS, *geste sceptique.* — Oh! madame, cette dette-là!...

CONSUELO. — Et ce qu'il nous devait, à nous. Au dernier moment, il a pensé à son frère qu'il allait déshonorer, à sa famille *(Avec un peu de retard.)* ... à moi! Il a voulu revenir chez nous. Et elle a tiré.

PÉNÉLOPE. — Défends-toi! Défends-toi donc!...

AMANDA. — Je m'en fous tellement, si tu savais...

VIRGINIE, *intervenant avec énergie.* — Vous vous trompez, madame...

MARCUS. — Qu'est-ce que c'est que celle-là?

DUBOIS. — Une petite du Sacré-Cœur de Jésus.

MARCUS. — Vous vous foutez de moi!

DUBOIS. — Elle était venue quêter pour ses orphelins et s'est trouvée prise dans la bagarre.

MARCUS. — Excusez-moi, ma sœur.

VIRGINIE. — Je suis une laïque. La Révérende Mère a la bonté d'accepter mes services...

CONSUELO, *furieusement.* — Cette fille a tiré, je le jure!

PÉNÉLOPE *indignée.* — Tu ne nies pas? Tu ne vas pas te défendre?

AMANDA. — Non.

CONSUELO. — Comment pourrait-elle nier? Elle a avoué.

VIRGINIE. — Madame, Dieu vous entend!

CONSUELO. — Elle a avoué et m'a demandé pardon!

VIRGINIE. — Madame, vous perdez votre âme, en ce moment!

CONSUELO. — Vous essayez de la sauver à cause de quelques charités qu'elle a pu vous faire. Moi, je me charge de dix de vos orphelins. Mais dites la vérité.

VIRGINIE, *désemparée.* — La vérité?

AMANDA, *aiguë.* — Tu hésites?

MARCUS. — Vous n'allez pas faire du négoce avec ses orphelins... *(A Virginie.)* Amanda a-t-elle avoué, oui ou non?

CONSUELO, *haussant le ton.* — Tout! Qu'il voulait l'abandonner et me revenir! Et qu'après l'espoir qu'elle avait eu de s'enfuir avec lui, la déception avait été trop terrible. Et qu'elle avait tiré.

AMANDA. — Comme vous l'aimiez!

PÉNÉLOPE, *outrée.* — C'est tout ce que tu trouves à répondre?

MARCUS, *avec son air froid.* — Ne vous occupez pas d'elle. J'estime qu'elle se défend très bien.

VIRGINIE, *avec une espèce de désarroi.* — Mais, monsieur, c'est horrible. Rien de ce que dit madame n'est vrai. J'étais là.

PÉNÉLOPE. — Moi aussi.

VIRGINIE, *profondément révoltée, à Consuelo.* — Et depuis une heure, vous organisiez ceci en feignant de dormir? Ce que vous méditiez, c'était ce mensonge infâme?

CONSUELO *à Marcus.* — Allez-vous la faire taire?

VIRGINIE. — Vous êtes Espagnole, vous êtes catholique! Et vous ne craignez pas pour votre vie éternelle?

DUBOIS, *inopinément, galvanisé par son admiration pour Virginie.* — Pensez à votre vie éternelle!

Un regard de Marcus le fait rentrer sous terre.

CONSUELO. — Renvoyez cette mendiante à sa sébille!

VIRGINIE, *secouant Marcus.* — Vous me croyez, monsieur? J'ai vingt ans et j'en ai déjà consacré quatre aux misères des autres. *(A Consuelo.)* Je n'en connais pas de pire que la vôtre, madame. Une femme comme vous... un pareil crime... Mais je vous empêcherai de vous perdre. Je me servirai contre vous du bien que j'ai fait jusqu'ici.

AMANDA, *avec admiration et un grand détachement de son propre drame.* — Cette petite, tout de même...

CONSUELO. — J'irai devant les juges et qui pensez-vous qu'ils croiront?

VIRGINIE. — Et si rien ne prévaut contre vous, s'il vous suffit d'être veuve... alors je n'aurai pas trop de ma vie pour prier Dieu de vous pardonner.

CONSUELO. — Je ne veux pas de vos prières.

VIRGINIE. — Et vous aimiez cet homme! Et cela vous excuse de tout! C'est au nom de l'amour que vous parlez... Voilà ce que vous conseille votre douleur! *(Elle parle difficilement. Les larmes la suffoquent. Elle dit, avec une révolte enfantine.)* Et c'est ça, l'amour! Si c'est ça, l'amour!...

Elle éclate en sanglots et s'abat sur la table, la tête dans les mains.

AMANDA, *tendrement.* — N'en dis pas de mal. Regarde-la. C'est une femme qui me méprise.

CONSUELO. — Oui.

AMANDA. — Et qui en a le droit. Pourtant, elle s'est déshonorée à mes yeux. Par amour. Il a dû lui en coûter, je t'assure. Je l'ai trouvée plutôt touchante.

CONSUELO, *cabrée.* — Touchante!

AMANDA. — Son mensonge était si mal préparé *(Avec une habileté involontaire.)* Elle sait très bien que personne ne la croira. N'est-ce pas, Marcus?

CONSUELO. — Vous ne me croyez pas?

AMANDA. — Elle n'est pas si mauvaise et je ne suis pas si bonne. Moi, que tu défends, pendant qu'elle m'accusait, j'acceptais tout, la prison et d'être pendue, tout sauf de laisser croire qu'Anthony m'avait quittée.

VIRGINIE, *sans pleurer, mais plaintivement.* — Si c'est ça, l'amour...

Marcus va s'asseoir à la table, tire un énorme calepin de sa poche et prend des notes. Pour ce faire, il remet automatiquement son chapeau.

MARCUS *à Consuelo, tout en écrivant.* — Vous n'avez rien à ajouter?

CONSUELO, *subitement très lasse, très abattue.* — Non, monsieur.

MARCUS *à Amanda.* — Je ne te demande pas si tu es coupable.

AMANDA. — Merci.

MARCUS. — Merci non?

AMANDA. — Je suis coupable. Pas de la façon qu'elle dit.

MARCUS. — Bon. Nous verrons ça tout à l'heure. *(A Dubois qui regarde Virginie gênée.)* Dubois ! *(Dubois sursaute.)* Où le drame s'est-il déroulé ?

DUBOIS. — Dans la chambre à côté.

MARCUS. — Merci. Vous pouvez reprendre votre rêverie. *(Il sort, laissant Dubois déconfit. Petit rire de Sam, que Dubois foudroie du regard. Rentrant, à Dubois.)* Qu'en avez-vous fait ?

Dubois tire son chef à l'écart et lui parle à l'oreille, tout en regardant Amanda et Consuelo, dans l'espoir de leur épargner un chagrin inutile.

MARCUS, *quand il a fini, sarcastique.* — Voilà qui va faciliter mon enquête.

DUBOIS. — Les Costello sont une grande famille de la Haute-Ville. J'ai eu peur du scandale...

MARCUS, *froid.* — Vous ne travaillerez plus jamais avec moi. Mais vous aurez de l'avancement.

DUBOIS. — Oh ! J'ai gardé son mac-farlane.

Il va le chercher dans la chambre Marcus se rassied à la table.

AMANDA et CONSUELO, *ensemble.* — Son mac-farlane !

DUBOIS, *revenant le manteau sur le bras.* — Toute l'affaire est là-dedans !

Il le tend à Marcus.

AMANDA *à Pénélope.* — C'est moi qui avais recommandé la doublure !

Marcus fouille dans les poches et en tire des objets les uns après les autres. Amanda et Consuelo l'épient avidement.

MARCUS. — Le mouchoir !

AMANDA. — J'avais brodé les initiales.

MARCUS. — Une chaîne d'argent.

AMANDA, *émue.* — La mienne !

MARCUS, *à Dubois.* — Et rien au bout de cette chaîne !

AMANDA, *désolée.* — Il n'avait pas encore la clef d'ici.

MARCUS, *ironique.* — Oh ! Alors... Dix dollars. *(A Consuelo.)* C'est peu pour recommencer sa vie... *(Silence de Consuelo.)* A moins que vous ne supposiez qu'on l'ait volé. *(Silence de Consuelo.)* Une pipe !

AMANDA *à Consuelo, suppliante.* — Madame, je vous en supplie, laissez-la moi. C'est une petite pipe d'un dollar. Elle n'a pas de valeur, je vous assure. Mais il l'aimait bien. Combien de fois il l'a fumée ici, près de la cheminée... Il est juste qu'on vous donne le reste. Mais je n'aurai absolument plus rien de lui, laissez-la moi !

CONSUELO, *très prosaïquement, avec une émotion contenue.* — Je vous abandonne le reste aussi. D'ailleurs, tout cela vient de vous, il est normal qu'on vous le rende. Puissent ces objets vous faire comprendre quel amour vous avez perdu. *(A Marcus, désignant Virginie.)* Mademoiselle a dit la vérité. Il n'a pensé ni à moi, ni à sa famille, ni à son honneur, il n'a pensé qu'à cette bêtise. Je pouvais mentir contre tous, contre cette petite, contre l'évidence, pas contre cette pipe et contre ce mouchoir. *(A Marcus qui prend des notes.)* Je voudrais m'en aller, s'il vous plaît.

MARCUS, *en se découvrant.* — Je vous en prie.

CONSUELO. — Sam... aidez-moi ! Je ne peux pas...

Sam et Virginie se précipitant à son aide. En s'appuyant sur eux, elle se dirige vers la porte. Avant de sortir, elle dit encore à Amanda.

CONSUELO. — Pourquoi vous ? Pourquoi justement vous qui ne l'aimiez pas ? Je vous déteste.

Elle sort. Un silence. Marcus fait un geste à Dubois pour lui demander de les suivre. Marcus se recoiffe. On la voit, soutenue par les deux autres, traverser et descendre l'escalier.

AMANDA, *frappée.* — Elle a été merveilleuse. Tu ne trouves pas ?

PÉNÉLOPE, *réservée.* — Oh !

AMANDA. — Mais pourquoi ne veut-elle pas croire que j'ai aimé Anthony ?

PÉNÉLOPE. — C'est une femme honnête. Elle ne voit qu'une chose : c'est que tu l'as trompé.

AMANDA. — Ça ne m'empêchait pas de l'aimer. Au contraire...

PÉNÉLOPE. — Essaie donc de leur expliquer ça !

MARCUS. — Maintenant que nous sommes entre nous, nous allons pouvoir mettre les choses au point.

AMANDA, *sans s'occuper de lui, à Pénélope.* — Tu crois qu'elle souffre plus que moi ?

PÉNÉLOPE. — Mais non. Mais non.

AMANDA. — Pourtant...

PÉNÉLOPE, *sévèrement.* — Je te dis que non.

AMANDA, *tranquillisée.* — Ah ! Tant mieux.

MARCUS, *furieux.* — Avez-vous fini ? Répétez ce que je viens de dire ?

AMANDA, *avec une insolence extraordinaire.* — Tu n'écoutais pas ?

MARCUS. — Je ne te conseille pas l'insolence.

AMANDA. — Je ne te conseille pas de me conseiller.

MARCUS. — Tes ennuis ne sont pas terminés.

AMANDA. — Ils commencent, puisque tu me regardes.

MARCUS. — Je te trouve imprudente.

AMANDA. — Je te trouve trop indulgent.

MARCUS. — Tu sais bien que tu m'as toujours plu.

AMANDA. — Tu sais bien que s'il n'y avait que des hommes comme toi, je serais encore vierge.

PÉNÉLOPE. — Tu vas trop loin.

MARCUS *à Pénélope.* — Ah ! vous, foutez-nous la paix ! (*A Amanda*). Je ne suis pas furieux, tu vois, j'ai failli rire.

AMANDA — Tant mieux.

MARCUS. — Mais je ne comprends rien à ce drame que tu as causé. Jusqu'ici, tu avais su rendre tes fautes charmantes.

AMANDA. — C'étaient des hommes comme toi.

MARCUS. — Tu me crois incapable d'aimer ?

AMANDA. — Il n'y a pas beaucoup de choses qui m'intéressent moins.

MARCUS. — Comment est-ce arrivé ? Et la vérité, s'il te plaît.

AMANDA. — Je la dis toujours. Au moins, je suis sûr de me rappeler.

MARCUS. — Je t'écoute.

AMANDA. — Je l'ai trompé et il l'a su.

MARCUS. — Et ça l'a surpris à ce point-là ?

AMANDA. — Hélas !

MARCUS. — Ne te mets pas martel en tête. Pour un garçon qui avait tout raté comme Costello, cette fin-là est une espèce de réussite.

AMANDA. — Celle que tu te souhaiterais ?

MARCUS. — Qu'est-ce que tu lui trouvais de si épatant ?

AMANDA, *montrant le chapeau de Marcus vissé sur la tête.* — Il était poli avec moi, par exemple !

MARCUS, *sans soulever son couvre-chef.* — Un original ! Il l'a bien prouvé !...

AMANDA. — Je méprise tes insultes. Le chagrin a fait de moi une autre femme.

MARCUS. — C'est ce qui pouvait t'arriver de mieux !

AMANDA. — Tu as une âme affreuse.

MARCUS. — Et toi, un corps charmant. Ton manteau glisse.

Dans le geste qu'elle a fait, Amanda a, en effet, découvert sa gorge.

AMANDA. — Pardon !

Elle ramène le manteau sur elle.

MARCUS. — Je ne m'en plains pas. Mais je tiens à savoir ce que je fais.

AMANDA, *boutonnant le manteau jusqu'au cou.* — Je t'approuve !

MARCUS. — Or, je perds la tête quand je te vois dans tes vêtements de travail.

AMANDA. — Tu abuses de ce qu'on ne peut pas gifler un fonctionnaire.

MARCUS. — Gifle ! Mais couvre-toi !

AMANDA. — Il est assez triste de penser que son chagrin même ne protège pas une femme.

MARCUS. — Pas du tout. Au contraire. (*Avec une grande sensualité.*) Ah ! Tes yeux à travers les larmes !...

AMANDA. — Tu me fais horreur !

MARCUS. — La petite moue de ta bouche quand tu t'efforces de ne pas pleurer.

AMANDA. — Oh !

MARCUS. — Ou de pleurer davantage. C'est la même.

AMANDA. — N'approche pas !

MARCUS. — Cette espèce de pudeur que tu as retrouvée... ces airs de biche... cette crainte de l'homme ! Tu es cent fois plus charmante qu'hier.

AMANDA. — Tant pis pour toi !

MARCUS. — Cent fois plus désirable !

AMANDA. — Marcus, ne profite pas de mon chagrin.

MARCUS. — Ne répète pas tout le temps des mots dont tu ne connais pas le sens.

AMANDA. — Je n'ai pas de chagrin, moi ?

MARCUS. — Tu en as heureusement les apparences. Mais, au fond, tu es seulement assez triste, très surprise et extrêmement intéressée.

AMANDA. — Je te méprise !

MARCUS. — C'est vrai. Un peu parce que tu sais que je ne me suiciderais pas.

AMANDA. — Quelle horreur !

MARCUS. — Ma fille, ta petite catastrophe te monte à la tête !

AMANDA. — Tu es laid !

MARCUS. — Remarque que tu as des excuses, c'est grisant !

AMANDA. — Je vais te cracher au visage !

PÉNÉLOPE. — Je t'en prie, ma chérie !

MARCUS. — Mais foutez-nous donc la paix, nous causons. *(Il reprend.)* Tu as toujours pu choisir, mais maintenant, tu vas les voir, ces pauvres idiots !

AMANDA. — Tais-toi ! Je ne veux plus t'entendre !

Elle le frappe. Il rit, en dérision.

MARCUS. — Ce n'est pas facile de trouver quelqu'un pour qui mourir. Toi, tu es garantie. Tu as fait tes preuves. On peut.

Elle est fatiguée de frapper, elle est haletante. Il la tient dans ses bras, fortement. Leurs visages se touchent presque. Il ne fait aucun geste pour l'embrasser.

AMANDA, *frémissante.* — Je ne veux plus qu'on me touche ! Je ne veux plus qu'on me regarde !

MARCUS. — Mais nous ne permettrons pas un tel scandale. Nous serons là. Je serai là.

AMANDA. — Toi ?

MARCUS. — Je serais bête de laisser passer l'occasion.

AMANDA. — Quelle occasion ?

MARCUS. — Tes ennuis actuels.

AMANDA. — Je n'ai pas d'ennuis.

MARCUS. — Tu pourrais en avoir. Nous étoufferons le scandale, c'est entendu ; pas nécessairement en ce qui te concerne.

AMANDA. — C'est un marché que tu me proposes ?

MARCUS. — Eh bien ! non, ma chère, non. Je voulais seulement te faire peur. Je ne profiterai pas de la situation où tu nous a placés. Je ne veux te devoir qu'à toi-même.

AMANDA. — Je suis sauvée.

MARCUS. — Et à la fatigue !

AMANDA. — Je reprendrai des forces

MARCUS. — Et à ton succès !

Un silence.

AMANDA, *faiblement et comme vaincue.* — Ne me parle plus... je t'en prie.

MARCUS, *la lâchant.* — Tiens, tu me fais pitié.

Il retourne à la table.

AMANDA, *avidement, à Pénélope.* — Tu sais bien, toi, que je ne lui céderai pas ?

PÉNÉLOPE. — Oui, mon chéri.

AMANDA. — Que je ne lui céderai jamais ?

PÉNÉLOPE. — Oui, mon chéri.

AMANDA, *de loin, agressivement à Marcus.* — Jamais, tu entends ? Jamais.

MARCUS. — Qu'est-ce qu'elle en sait ?

PÉNÉLOPE, *avec une espèce de grandeur.* — J'ai plus oublié de choses sur l'amour que tu n'en apprendras en trente ans de police.

MARCUS, *levant la tête, frappé.* — Mâtin, mes compliments.

PÉNÉLOPE. — Et c'est ce qui me permet de te dire : pas toi !

AMANDA, *vivement.* — Ni personne !

PÉNÉLOPE. — Et personne !... Bien entendu !

MARCUS, *qui a repris l'examen du macfarlane.* — Nous en reparlerons !

AMANDA. — Inutile !

MARCUS. — Pas tout de suite. *(Un court silence.)* Ce soir ou demain !

AMANDA. — Comme tu me méprises !

Silence de Marcus, qui vient de trouver dans le mac-farlane le paquet de lettres de Sydney.

AMANDA, *répétant plus haut, avec humeur.* — Comme tu me méprises !

MARCUS, *qui lit.* — Tu me plais telle que tu es. Pas tant qu'à lui, d'ailleurs ! Qu'est-ce que c'est, ce Sydney ?

AMANDA. — Il présente le spectacle du navire-théâtre. Et de temps à autre, il donne un coup de main au pilote. C'est l'homme qui connaît le mieux le Mississipi.

MARCUS. — Il ne te connaît pas mal non plus, si j'en juge par ses lettres. En voilà une où il décrit ton corps avec un luxe de détails. Et une précision ! Et un enthousiasme ! Anthony a lu ça ?

AMANDA. — Oui.

MARCUS, *sincèrement.* — Le pauvre diable.

AMANDA. — Pardon, Anthony !

MARCUS. — Il a l'air très charmant, ce Sydney ! Pourquoi ne l'épouses-tu pas. Il te ferait une petite vie amusante et tranquille.

AMANDA. — Qui veut d'une petite vie tranquille ?

Pénélope et elle se regardent. Amanda est un peu gênée.

MARCUS, *ironiquement.* — Oh ! Pardon... *(Il lit.)* Il écrit bien. C'est vrai ce qu'il dit de ton grain de beauté ?

AMANDA, *sarcastique.* — Ta question est inutile. Puisque tu prétends bientôt le savoir !

MARCUS. — Très juste ! Mais j'aurais aimé... en rêver un peu.

Il reprend sa lecture.

AMANDA, *feignant un frisson de dégoût.* — Ah ! l'idée de faire partie de tes rêves... La compagnie qu'on doit y rencontrer !

MARCUS, *qui feint de ne pas entendre.* — Eh ! bien... Ah ! la la... en tous cas, voilà une lecture qui n'est pas faite pour calmer ma fièvre.

PÉNÉLOPE *grommelle entre ses dents.* — Un seau d'eau !

MARCUS. — Je vous demanderai un peu de silence. Ceci réclame toute mon attention.

Il commence la lecture d'une seconde lettre. Il exagère encore l'intérêt qu'il éprouve. De temps à autre, il jette un regard plein d'admiration sur Amanda qui, très gênée, se rapproche de Pénélope. Sam, Dubois et Virginie paraissent à l'escalier. Dubois est furieux. Sam, goguenard, Virginie étonnée.

DUBOIS, *agressif, à Sam.* — Quel besoin avez-vous de revenir ici ?

SAM. — Je suis témoin, je dois témoigner. *(A Virginie, exquisement.)* N'est-ce pas, mademoiselle ?

DUBOIS, *se plantant devant lui.* — Votre patronne était souffrante. Pourquoi vous être contenté de la mettre en voiture ?

SAM. — La justice avant tout, n'est-ce pas, mademoiselle ?

DUBOIS. — Vous voyez bien que mademoiselle ne vous répond pas. Cessez de l'importuner.

VIRGINIE. — Monsieur ne m'importune pas !

SAM, *triomphant.* — Ah !

VIRGINIE. — Je ne sais seulement que lui répondre.

SAM. — Elle est exquise !

DUBOIS. — La question n'est pas là ! Si vous tenez absolument à témoigner, vous attendrez dehors qu'on vous appelle.

SAM, *goguenard.* — Vous ne craignez pas que je m'échappe ?

DUBOIS. — Je ne crains pas ça.

VIRGINIE. — Mais le froid est vif, malgré le soleil.

DUBOIS. — Il a l'habitude. Il se tient à côté du cocher, par tous les temps. *(Avec mépris.)* C'est d'ailleurs son seul travail.

VIRGINIE, *avec un gentil reproche.* — Oh ! alors... Vous devriez quêter pour nos pauvres.

SAM, *empressé.* — Avec vous ? Certainement. Je dispose d'un après-midi par mois.

Dubois sonne. A l'intérieur, Marcus lève les yeux et ordonne du geste à Pénélope d'aller ouvrir.

DUBOIS, *pendant ce temps.* — Alors, vous avez compris ? Dehors !

SAM. — A tout à l'heure, mademoiselle !

Il lui lance des regards brûlants. Virginie, étonnée, regarde Dubois qui hausse les épaules. Pénélope ouvre la porte.

DUBOIS. — Chef, madame Costello vous a demandé...

MARCUS. — Silence ! J'en suis à la plus belle page. *(Il jette à Amanda un regard lascif.)* Oh ! Oh ! *(Se reprenant.)* Que dis-je ? Oh ! Oh ! oh ! *(Avec enthousiasme.)* Je comprends que tu aies tenu à les garder. Quels accents ! Quel poème ! Quel certificat !

AMANDA, *se tournant vers Pénélope, avec angoisse.* — Pénélope... dis... Tu vas m'aider ?

PÉNÉLOPE. — Bien sûr !

AMANDA. — Tu entends comme il me parle... déjà ! Ils vont tous être comme ça. Ce sera trop difficile. Il faut que tu m'aides...

PÉNÉLOPE. — Je t'aiderai.

AMANDA. — Nous nous habillerons de noir... Nous changerons de quartier. Nous quitterons la ville s'il le faut... et on vivra toutes les deux en défendant nos quatre sous... deux petites vieilles.

MARCUS. — Tu vas trop vite. D'après ces lettres, tu n'en es pas encore là.

AMANDA, *sans le regarder, avec passion.* — Dis... Pénélope... Tu ne me quitteras pas... Ces choses sur l'amour que tu avais oubliées, tu te les rappelleras pour me défendre. Le temps que tu perdais à me faire belle... Tu l'emploieras à me faire laide.

PÉNÉLOPE, *bouleversée, la prend dans ses bras.* — Mon trésor !...

MARCUS, *ricanant.* — Et quand vous passerez dans la rue, les voisines diront : « Vous voyez... paraît qu'elles étaient jolies. Elles sont devenues comme ça à la suite d'un grand chagrin d'amour de la plus petite... »

AMANDA, *avec défi.* — Et alors ?

MARCUS. — Alors, tu as beau essayer de t'en persuader, ce n'est tout de même pas toi la victime. Au contraire.

AMANDA. — Il recommence !

MARCUS, *sur un autre ton.* — Je veux parler à ce Sydney.

PÉNÉLOPE. — Pourquoi ? L'enquête n'est pas finie ?

MARCUS, *la regarde avant de répondre.* — Le trouvera-t-on sur le navire ?

AMANDA. — Non. Il préfère habiter l'hôtel. Il prétend qu'il est plus libre.

MARCUS. — Quel hôtel ?

Amanda va chercher la serviette dont elle s'était servie au premier acte et qu'elle avait laissée sur une chaise au fond du salon.

AMANDA, *lisant ce qui est brodé sur la serviette.* — Park Hôtel !

MARCUS *à Amanda.* — Tu as le culte du souvenir ! *(A Dubois.)* Ramenez-le moi tout de suite.

DUBOIS *à Pénélope.* — Sydney comment ?

PÉNÉLOPE. — Sydney Mortimer.

MARCUS, *tendant la serviette à Dubois.* — Et rapportez ça au patron ! Dites-lui qu'il a tort de les laisser dans la rue. Et que ce sera l'amende, la prochaine fois !

Rire complaisant de Dubois. Dubois sort.

VIRGINIE *à Amanda, à voix basse, désignant Marcus.* — Comme il a été méchant avec vous !

AMANDA. — Encore plus que tu ne te l'imagines.

VIRGINIE. — Et pourtant, je ne crois pas qu'il vous déteste !

PÉNÉLOPE. — Tu as fait des progrès, toi, depuis ce matin !

AMANDA. — On étouffe. Veux-tu ouvrir la fenêtre...

Pénélope va ouvrir. Aussitôt, surgissant de derrière le mur, le nègre qui attendait probablement là depuis des heures lui embrasse éperdument les mains.

LE NÈGRE. — I love you... I love you...

PÉNÉLOPE. — Tu m'as fait peur, espèce d'abruti !

MARCUS, *qui tourne le dos à la fenêtre, a tout vu et ordonne sévèrement.* — Come here ! *(Le nègre feint de s'enfuir.)* You ! Come here !

Le nègre monte sur l'appui de la fenêtre et saute dans la pièce.

AMANDA *à Virginie.* — Anthony voulait me payer des leçons d'anglais !

MARCUS *s'avançant sur le nègre, sévèrement.* — Do you speak French ?

LE NÈGRE. — Un peu.

MARCUS. — Tu es amoureux de mademoiselle Pénélope ?

LE NÈGRE, *montrant Pénélope.* — Jolie... Jolie...

Gestes significatifs.

MARCUS *à Pénélope.* — Mes compliments ! Une fière conquête !

LE NÈGRE. — Mais elle... pas vouloir... Elle... Monsieur Anthony !

Il met la main sur le cœur et roule des yeux.

AMANDA. — Qu'est-ce qu'il dit ?

PÉNÉLOPE, *angoissée.* — Vous n'allez pas écouter ce sauvage ?

MARCUS. — Diable ! Diable ! Voilà qui est intéressant.

LE NÈGRE. — Je très content, Anthony est mort. Je déteste.

Il crache.

MARCUS, *feignant de s'essuyer.* — Fais donc attention ! J'ai horreur de cette façon de maudire !

AMANDA, *sans jalousie, ironiquement.* — Ce n'est pas possible. Tu dis ? *(Au nègre en roulant des yeux et en mettant la main sur le cœur.)* Pénélope ? Anthony ?

LE NÈGRE. — Oyoyoye !

PÉNÉLOPE, *feignant de rire.* — Tu ne connais pas les nègres...

AMANDA. — Pas très bien.

PÉNÉLOPE. — Ils sont jaloux de tout. Surtout quand on ne leur donne rien. Alors, ils inventent.

AMANDA. — Tu crois ?

PÉNÉLOPE. — Je t'assure.

Elle gifle le nègre à toute volée.

AMANDA. — Les gifles ne prouvent rien.

LE NÈGRE. — Je très content Anthony mort.

Il crache.

MARCUS, *comme s'il avait été atteint.* — Allons, voyons ! *(A Pénélope.)* Ne le faites pas cracher comme ça.

AMANDA. — Ce nègre est idiot, mais il a vraiment envie de toi. La jalousie l'a rendu clairvoyant.

PÉNÉLOPE *rit sans conviction.* — J'étais amoureuse d'Anthony, moi ?

AMANDA. — Je crois, oui.

PÉNÉLOPE. — C'est très drôle.

AMANDA. — Certaines choses me reviennent. Depuis que je le connais tu refuses mes vieilles robes. Et tu ne me voles plus mon parfum.

PÉNÉLOPE. — Pas très convaincant, n'est-ce pas, Marcus ?

MARCUS. — Ne vous occupez pas de moi. Cette conversation m'intéresse.

AMANDA. — Tu ne balayais jamais devant lui, tu n'as jamais fait que de la couture.

PÉNÉLOPE. — Que vas-tu chercher là ?

AMANDA. — Toi qui ne peux pas enfiler une aiguille sans lunettes, devant lui tu n'en avais plus besoin.

PÉNÉLOPE, *plaisantant courageusement.* — Et on dit que l'amour est aveugle.

MARCUS *à Amanda.* — Ecoute, tu m'étonnes : Pénélope est une fille intelligente. Elle doit bien se voir telle qu'elle est.

PÉNÉLOPE, *se tournant vers lui, rageusement.* — Vieille n'est-ce pas?

MARCUS. — A quarante ans, on n'est pas vieille...

PÉNÉLOPE. — Ne prends pas cet air protecteur.

MARCUS. — Je ne prends pas l'air protecteur, Mais enfin, les jambes..., par exemple!

PÉNÉLOPE, *outrée.* — Quoi, les jambes!

MARCUS. — Il faut bien avouer que ce n'est plus ça...

PÉNÉLOPE, *se troussant très haut.* — Qu'est-ce qui n'est plus ça?

MARCUS, *ajustant ses lunettes noires.* — Je suis ébloui!

PÉNÉLOPE, *désignant Amanda.* — En tout cas, elles valent bien les siennes!

AMANDA. — Ah! Sincèrement non.

PÉNÉLOPE. — Mais regarde-les donc! Tu oserais comparer.

AMANDA, *elle va le prendre à témoin.* — Marcus! *(Elle soulève légèrement sa jupe et la baisse aussitôt, très vite).* Ah! non, pas toi!

PÉNÉLOPE. — Je te demande si tu oserais comparer.

AMANDA, *la prenant à témoin.* — Virginie!... *(Se reprenant.)* Oh! toi, tu n'y connais rien...

PÉNÉLOPE. — Et mes seins, dis, tu préfères peut-être les tiens!

AMANDA. — Ah! Carrément oui!

PÉNÉLOPE *baisse sa jupe et va peut-être ouvrir son corsage.* — Nous comparons!

MARCUS. — Mesdames, je vous en prie... Mesdames, la question n'est pas là.

PÉNÉLOPE. — Tu as raison. Vous finirez par me faire faire des bêtises.

MARCUS, *nonchalant.* — Quel genre de bêtises?

PÉNÉLOPE. — N'essaie pas de me cuisiner, mon vieux! Je n'ai rien à dire!

AMANDA. — Sauf que tu étais amoureuse d'Anthony.

PÉNÉLOPE. — Tu y tiens!

MARCUS, *feignant le doute.* — Ecoute, Amanda, la jalousie t'égare...

AMANDA, *indignée.* — La jalousie!

MARCUS. — Tes histoires de balai, de parfum et de lunettes, ce n'est pas sérieux.

PÉNÉLOPE, *avec un empressement qui la trahit.* — N'est-ce pas?

MARCUS. — Ce que Pénélope aimait dans Anthony, c'étaient les pourboires

PÉNÉLOPE, *un cri du cœur.* — Je n'en ai jamais accepté un seul!

MARCUS, *innocemment.* — Pourquoi? *(Silence de Pénélope. Elle réalise qu'elle s'est trahie.)* Alors, là, je ne te comprends pas. Pourquoi?

PÉNÉLOPE, *après les avoir regardés l'un et l'autre.* — Et même si j'en avais été un peu amoureuse est-ce que ça te regarde? En quoi cela t'a-t-il gênée?

AMANDA, *pas trop gentiment.* — Mademoiselle Pénélope était ma rivale!

PÉNÉLOPE. — Tu n'as pas l'air de te douter que je suis une femme!

AMANDA, *ricanant.* — Ah!

PÉNÉLOPE. — Il y a longtemps que tu l'as oublié. Et tu as fait ton possible pour que je l'oublie, moi aussi. Seulement je n'ai pas pu, ça m'avait trop amusée.

AMANDA. — Parle-nous plutôt d'Anthony! Il a su ta « passion »?

PÉNÉLOPE, *avec une grande pitié d'elle-même.* — Il ne me regardait pas. Il ne remarquait même pas que je refusais ses pourboires. J'étais la vieille Penny, comme tu n'oubliais jamais de le dire.

AMANDA. — Heureusement!

PÉNÉLOPE. — Chaque fois que tu me racontais un de ses mots d'amour, j'avais envie de crier!

VIRGINIE. — Mon Dieu! Mon Dieu!

PÉNÉLOPE. — Et lorsqu'il te prouvait son amour, fallait que j'aille faire le marché!

MARCUS. — Je n'ai jamais tant ri.

PÉNÉLOPE. — T'a-t-il assez aimée, le pauvre diable. Mais toi, tu le trompais avec ce petit fat de Sydney. Et je devais inventer des histoires pour te permettre de rendre mon Anthony un peu plus ridicule.

AMANDA. — Ton Anthony!

PÉNÉLOPE. — Et je faisais ton lit! Votre lit!

VIRGINIE. — Oh!

PÉNÉLOPE. — Elle est bien bonne, hein?

Elle gifle le nègre.

AMANDA. — Mais dis-donc, j'y pense, tu n'as pas toujours eu quarante ans. C'est peut-être toi qui m'a pris Ludovic.

PÉNÉLOPE. — Sur ma vie, je te jure que non. Il s'est découragé tout seul. Je ne t'ai trahie que cette fois-ci.

MARCUS, *à Amanda.* — Mais peut-être plus complètement que tu ne crois!

PÉNÉLOPE. — Quoi?

MARCUS. — Tu as vu Anthony hier?

AMANDA. — Oui.

MARCUS. — Comment était-il?

AMANDA. — Je ne comprends pas ta question.

MARCUS. — Empressé?

AMANDA. — Normal.

MARCUS. — Assez normal pour que tu envoies Pénélope au marché?

AMANDA. — Tu me gênes beaucoup.

MARCUS. — Ta réponse est claire, merci. Et ce matin?

AMANDA, *un abîme s'ouvre devant elle.* — Tu n'accuses tout de même pas?...

MARCUS, *l'interrompant.* — Ce matin, c'était un cyclone?

AMANDA, *qui regarde Pénélope.* — Oui.

PÉNÉLOPE. — Ce que vous faites est très mal.

MARCUS. — Ah! moi... quand on me donne l'exemple!

PÉNÉLOPE. — Qu'essayez-vous d'insinuer?

MARCUS. — Je n'insinue jamais rien. Je prouve. *(A Virginie.)* Vous étiez présente quand monsieur Costello est entré?

VIRGINIE. — Oui, monsieur.

MARCUS. — Comment était-il?

VIRGINIE. — Oh! Fou...

MARCUS. — Fou de rage?

VIRGINIE. — Et de désespoir, oui! La preuve qu'il ne savait plus ce qu'il faisait : il m'a prise dans ses bras.

MARCUS. — Ce n'est pas une preuve. Des gens très sensés ne demanderaient pas mieux.

AMANDA. — On te dispense de tes madrigaux.

VIRGINIE. — Il a même essayé de m'embrasser.

AMANDA, *avec une surprise involontairement insultante.* — Toi?

VIRGINIE. — Oh! Pas vraiment. Surprise comme je l'étais, il y serait vraisemblablement parvenu.

MARCUS. — Ah! ah!

VIRGINIE. — Il cherchait mes lèvres, mais j'ai eu l'impression très nette qu'il était content de voir que je me dérobais.

MARCUS. — Et alors?

VIRGINIE. — Alors, il m'a repoussée en m'insultant.

MARCUS. — Singulière technique.

VIRGINIE. — Il a ajouté que je lui faisais autant d'effet qu'un sac de sable!

AMANDA. — Ah! tout de même!

VIRGINIE. — Il m'a parlé de ces lettres que vous lisiez tout à l'heure.

MARCUS. — Très intéressant, ça.

VIRGINIE *à Amanda.* — Et il s'est étonné qu'une de vos amies puisse rougir.

MARCUS. — Vous aviez rougi?

VIRGINIE. — Oui.

MARCUS. — C'est charmant.

VIRGINIE. — Je ne sais pas. Il a terminé en criant que c'était madame qu'il voulait, elle seule! Et il a pleuré.

MARCUS. — Tout ceci ne me dit pas comment il a découvert les lettres.

AMANDA. — Attends! C'était presque tout de suite... Il m'a demandé où j'avais couché cette nuit...

MARCUS. — Pas intéressant. Après?

AMANDA. — Il a envoyé Pénélope chercher du whisky.

MARCUS. — Ça c'est peut-être mieux. Et après?

AMANDA. — Il a dit : « J'espère que tu n'as pas vendu le petit secrétaire d'acajou. »

MARCUS. — Nous y voilà. *(Silence.)* C'est là qu'étaient les lettres?

AMANDA. — Ne questionne plus! Je ne veux plus savoir.

MARCUS. — Tu ne t'es pas demandée comment il avait connu ta cachette?

AMANDA. — Non, non.

VIRGINIE. — Ce n'est pas possible.

MARCUS. — Tu n'as pas soupçonné cette bonne Pénélope, cette excellente Pénélope, cette Pénélope si dévouée?

AMANDA *empoigne Pénélope et hurle.* — Tu as fait ça?

LE NÈGRE *qu'on avait oublié, se plaçant entre elles.* — Ah! Pas touche!

AMANDA. — Enlève-le de là.

MARCUS. — Va-t-en. Go away.

Et comme le nègre ne bouge pas, il fait mine de tirer son énorme pistolet. Le nègre disparaît par la baie. Marcus ferme la fenêtre.

AMANDA. — Tu as fait ça? Tu le lui as dit?

PÉNÉLOPE. — Oh! non, il m'aurait détesté...

MARCUS. — Une lettre anonyme, probablement.

AMANDA. — Oui? Dis-le! Dis-le donc!

Pénélope ne répond pas. Un instant de silence horrifié.

PÉNÉLOPE. — Est-ce que je pouvais savoir, dis... est-ce que je pouvais savoir... Est-ce qu'on se tue pour des raisons pareilles?

AMANDA, *elle ne peut plus respirer.* — Toute seule... Il va falloir me défendre toute seule!

PÉNÉLOPE. — Pas toute seule!

AMANDA. — Pourquoi m'as-tu empêchée de me tuer?

MARCUS, *terrible.* — De te tuer? Tu as failli te tuer pour cette garce?

Il lève la main sur Pénélope.

AMANDA, *son cri arrête le geste de Marcus.* — Non, Marcus! *(A Pénélope.)* Il fallait me laisser. Je serais si tranquille.

PÉNÉLOPE, *elle se jette aux pieds d'Amanda.* — Mais je ne voulais pas. Mais je t'aime! Bien sûr, tu ne peux pas comprendre, après ce que je t'ai fait. Je voulais seulement qu'il te quitte, qu'il s'en aille! C'était lui qui me séparait de toi! Voyons! Je t'aime beaucoup plus que lui. Tu es ma fille, une fille que j'ai choisie. Lui! Je savais bien que je l'oublierais.

AMANDA *à Virginie.* — Tu avais raison de pleurer tout à l'heure. Si c'est ça, l'amour!

VIRGINIE *éclatant.* — Heureusement ce n'est pas ça! *(Désignant Pénélope prostrée.)* Ce n'est pas sa lettre anonyme... *(A Amanda.)* ni ce petit chagrin que vous avez tant de peine à préserver... *(à Marcus)* ni votre mauvais désir, ni le faux témoignage de madame Costello ni la chiennerie de ce nègre. Personne ici ne semble se douter de ce que c'est.

AMANDA, *agressivement.* — Sauf toi, sans doute?

VIRGINIE. — En effet, je commence peut-être à savoir. Parce que je l'ai connu, parce que j'ai essuyé la sueur de son front. Parce que ses larmes ont coulé..., ont coulé sur son visage.

AMANDA, *avec une profonde jalousie.* — Tu as essuyé son front?

VIRGINIE. — Oui.

AMANDA. — C'était à moi de le faire.

VIRGINIE. — Vous aviez peur de lui à ce moment là.

AMANDA. — Et tu l'as consolé... à ma place!

VIRGINIE. — Vous étiez trop occupée à lui mentir.

AMANDA. — Tu l'as consolé à ma place!

VIRGINIE. — A ce moment-là, je *sais* que nos âmes se sont comprises.

AMANDA. — Vos âmes se sont comprises?

VIRGINIE. — Oui.

AMANDA. — Petite sotte! Qu'est-ce que tu savais de son âme?

VIRGINIE. — Rien avant... Mais dès qu'il m'a eu regardée...

AMANDA, *avec un mépris indicible.* — Celle-là, avec son âme!...

VIRGINIE. — Bien sûr, il regardait, plus loin que moi... Mais j'aurais peut-être pu le sauver.

AMANDA, *attaquant.* — Le sauver? C'est toi qui l'a perdu...

VIRGINIE. — Moi?

AMANDA. — Crois-tu qu'il serait mort si tu n'avais pas été là?

VIRGINIE. — Que dites-vous?

AMANDA. — Sans toi, ce matin, je le réconciliais avec la vie. Déjà il ne parlait plus. Déjà j'avais découvert mon épaule.

VIRGINIE. — Il s'agissait bien de votre épaule !

AMANDA. — Toi qui t'étonnais tout à l'heure de voir ces deux idiots se disputer tes sourires, tu ne crois pas au pouvoir d'une femme ? Ce n'était certes pas de ton âme qu'il avait besoin. Malheureusement, tu étais là. Tu étais là avec tes orphelins. Et je n'ai pas osé. Ne te vante pas trop de ta pureté. Elle a probablement tué un homme.

VIRGINIE. — Peut-être.

AMANDA. — Ah ! Tu l'admets !

VIRGINIE. — Mais pas pour les raisons que vous dites. Vous ne pouviez plus rien pour lui.

AMANDA. — Tandis que toi ? Oui ?

VIRGINIE, *de plus en plus haut.* — Oui... Oui... Oui...

AMANDA. — Parce qu'il t'a prise dans ses bras ?

VIRGINIE. — Il essayait de se raccrocher à quelque chose. A n'importe quoi ! Et je regrette de m'être débattue. Et j'ai honte de m'être débattue. Et c'est peut-être un péché de m'être débattue. Il a pensé qu'il me faisait horreur, ou qu'il me faisait pitié.

AMANDA. — Vos âmes s'étaient perdues de vue !

VIRGINIE, *elle pleure.* — Il m'était si facile de l'aider. Vous m'avez appris qu'un baiser, ce n'était pas grand chose. Une femme, n'importe laquelle, l'aurait sauvé. *(Elle ricane à travers ses larmes.)* Mais j'étais si fière d'être une jeune fille !

MARCUS, *impartial.* — Vous allez trop loin.

AMANDA, *sarcastique.* — Tu crois qu'il serait vivant s'il t'avait embrassée ?

VIRGINIE. — Je le crois.

AMANDA, *révoltée.* — Tu l'entends, Marcus ?

VIRGINIE. — Il serait dans vos bras et se croirait peut-être heureux.

AMANDA. — A cause de ton âme... sans doute...

VIRGINIE. — Il aurait suffi de l'empêcher de penser à son malheur pendant quelques minutes. L'arrêter ! L'étonner ! Le distraire !

AMANDA, *écœurée.* — Le distraire !

VIRGINIE. — Je suis aussi coupable que vous.

AMANDA. — Ce n'est pas vrai ! Je ne veux pas !

MARCUS. — Tu entends ce que tu dis ?

AMANDA, *s'excusant.* — Elle m'enlève tout ! Elle m'enlève tout ! Elle ne croit pas à mon chagrin et elle en arrive même à dire que ce n'est pas ma faute ! *(Criant.)* Il s'est tué parce qu'il m'aimait.

VIRGINIE. — Il s'est tué pour son amour. Vous, vous n'étiez que le prétexte.

AMANDA, *furieuse.* — Elle dégoûterait n'importe qui de moi.

MARCUS. — Non.

VIRGINIE. — Il a fait ce qu'il y a de plus beau et de plus difficile ! Mourir pour quelque chose en quoi on ne croit plus.

MARCUS. — Parce que votre religion n'interdit pas le suicide ?

VIRGINIE. — Pas celui-là. Je ne peux pas croire qu'elle interdise celui-là !

MARCUS. — Et c'est ce qu'on vous apprend au Sacré-Cœur ?

AMANDA. — Je t'assure, elle aurait été amoureuse de lui, elle ne parlerait pas autrement !

MARCUS. — Mais non... Mais non...

AMANDA. — Ah ! Elle regrette de ne pas l'avoir embrassé !

On sonne. Marcus ordonne à Pénélope, toujours prostrée, d'aller ouvrir ; celle-ci se relève et obéit.

MARCUS, *indifférent.* — Dubois probablement. Dommage ! La discussion était intéressante.

Pénélope ouvre la porte. Un homme paraît. C'est Anthony Costello. Ou du moins, c'en est la vivante copie. Il a le même beau visage triste. Son costume seulement diffère de celui d'Anthony Mais la différence n'en est pas tout de suite perceptible. Il est venu par le porche derrière la baie et c'est pourquoi rien n'a signalé son arrivée. Pénélope, en l'apercevant, pousse un cri terrible.

PÉNÉLOPE. — Anthony !

Amanda, Virginie et Marcus se retournent et aperçoivent l'inconnu.

AMANDA *répète d'une voix faible.* — Anthony !

Virginie murmure quelque chose, puis subitement s'écroule comme une masse.

MARCUS. — Allons, bon !

Il se précipite.

AMANDA, *furieuse.* — Encore ! C'est une manie !

MARCUS, *tapant dans les mains de Virginie pour la faire revenir à elle.* — Voyons... Voyons...

AMANDA, *grommelant.* — Non, mais c'est inouï... De quel droit ?

MARCUS. — Comme tu disais : « Qui veut d'une petite vie tranquille ? »

Il continue à prodiguer ses soins à Virginie.

AMANDA, *égarée.* — Laisse-la donc !

L'INCONNU, *jusqu'ici immobile et glacé dans l'angle de la porte.* — Ne soyez pas cruelle avec cette malheureuse. Elle sera tellement punie du mal qu'elle a fait.

AMANDA, *sur un drôle de ton où percent à la fois l'irritation, le défi et la crainte.* — Ce n'est pas elle.

Elle n'ose pas le regarder.

L'INCONNU. — Ah ! C'est vous ? *(Elle lève sur lui des yeux immenses.)* C'est vous ? Mais c'est elle qui s'évanouit ?

AMANDA. — Oui.

L'INCONNU. — Elle était amoureuse de mon frère ?

AMANDA, *à Marcus.* — Tu vois ! *(A l'inconnu.)* Je ne crois pas. Elle ne l'a pas beaucoup connu.

L'INCONNU. — Elle est très jolie.

AMANDA. — Il paraît.

Ils se regardent.

RIDEAU

MARCEL ACHARD

(La fin dans le prochain numéro.)

DE SAINT-CLOUD A SEDAN

(JOURNAL DE CAMPAGNE)

A la veille du coup d'État du 2 décembre 1851, le général de Saint-Arnaud [1], alors ministre de la Guerre, et qui fut l'organisateur de la conspiration, se préoccupa de confier le commandement militaire du palais des Tuileries, résidence du Prince-Président, à un homme dont il fût sûr.

Son choix se porta sur le commandant d'état-major Amand de Courson de la Villeneuve, né à l'île de France, en 1808, et qui se trouvait à ce moment à l'état-major de l'armée de Paris. Saint-Arnaud l'avait eu sous ses ordres en Afrique, où il avait eu l'occasion d'éprouver sa parfaite droiture et ses vertus militaires [2]. Il savait qu'il pouvait compter, en toutes circonstances, sur la fidélité et l'amitié de son ancien subordonné.

Le coup d'Etat eut lieu sans grande résistance. Il fut ratifié le 20 décembre par un plébiscite ; le Président recueillit plus de sept millions de voix.

L'Empire était proclamé le 2 décembre 1852, et le Président, qui prenait le titre de Napoléon III, entrait comme empereur aux Tuileries.

L'Empereur y maintint jusqu'en 1861, comme commandant de 1re classe du palais, le général de Courson, à qui il avait, d'emblée, accordé sa confiance et sa sympathie.

Nommé au commandement de la subdivision du Calvados, à Caen, puis chef d'état-major général du 1er corps d'armée en 1864, le général de Courson fut, le 14 mai 1870, nommé adjudant-général du palais de Napoléon III.

Deux mois après éclatait la guerre franco-allemande. Le général de Courson accompagna l'Empereur aux armées et tomba grièvement blessé à ses côtés, le 2 septembre 1870, à Sedan.

De par ses fonctions, le général de Courson fut mêlé de très près à la vie intime de l'Empereur et de sa Cour, ainsi qu'aux événements tragiques de l'été 1870. Son journal de campagne contient des détails inédits sur les circonstances dans lesquelles s'engagea la guerre et sur le drame de Sedan qui devait entraîner l'écroulement du régime.

GUY DE COURSON

***

Dans les premières pages, le général décrit l'émotion que souleva à Saint-Cloud la publication, dans le *Moniteur* du 8 juillet, de la déclaration que fit M. de Gramont en réponse à l'interpellation de M. Cochery, relative à la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne.

Cette déclaration se terminait par les termes les plus menaçants : « *Nous ne croyons pas que le respect des droits d'un peuple voisin nous oblige à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant l'un de ses princes sur le trône de Charles-Quint,*

1. Le maréchal de Saint-Arnaud (1801-1854) commanda en chef l'expédition de Crimée et mourut peu de jours après la victoire de l'Alma.
2. Il avait été l'objet de six citations en Afrique.

puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France. Cette éventualité, nous en avons le ferme espoir, ne se réalisera pas... S'il en était autrement, forts de votre appui, messieurs, et de celui de la nation, nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse. » Le général reprend ensuite :

Le soir, on était tout à la guerre et l'on entendait dire hautement qu'il ne fallait pas céder.

Le palais de Saint-Cloud était en émoi, la majeure partie de l'entourage était, comme le Corps législatif, comme aussi la plupart des journaux, pour la guerre, qui valait mieux, disaient ceux-ci, que cette incertitude qui paralysait les affaires.

L'armée voulait aussi la guerre, forte des déclarations faites à la Chambre par le ministre de la Guerre qui disait à qui voulait l'entendre qu'il était prêt, archi prêt.

La masse pensait qu'il ne fallait pas attendre et ne pas se laisser surprendre par les Prussiens. Personne, hélas, ne savait le fond des choses.

Les Conseils des ministres se succédaient. Le maréchal Le Bœuf venait travailler tous les jours avec l'Empereur. Le général Le Brun se rendait aussi fréquemment à Saint-Cloud. Que pouvait penser l'Empereur à ce moment? Était-il pour la guerre? Était-il pour la paix? Ce que je puis assurer en tous cas, c'est que l'Empereur, dans ses conversations particulières avec tout le service d'honneur, paraissait être pour la paix.

On parlait beaucoup du discours que venait de faire M. Thiers [1] et, bien que certains bellicistes le traitassent de Prussien, les paroles pleines de sagesse de cet homme, qui semblait doué de seconde vue, donnaient à réfléchir aux plus ardents.

Les ministres eux-mêmes, dans le peu de temps où nous les voyions au salon, avant et après les repas, semblaient inquiets et aussi divisés. On ne comptait comme partisans de la guerre que le maréchal Le Bœuf, le ministre de la Marine et M. Maurice Richard, surnommé par dérision « le Belliqueux ». A Saint-Cloud, comme dans toute la France, on attendait donc les événements avec anxiété.

Le général de Courson revient ensuite sur la déclaration de M. de Gramont :

Nous connaissions cette déclaration avant qu'elle ne fût faite au Corps

1. A la Chambre M. Thiers n'avait pas hésité à dénoncer les périls de la situation. Dans une tempête de cris hostiles, il avait déclaré à la Chambre : « Je considère cette guerre comme très imprudente. J'ai été plus affecté que personne des événements de 1866, mais je répète que vous choisissez mal l'occasion de la réparation que je désire comme vous... J'écoute en ce moment, non les emportements du pays, mais ses intérêts réfléchis. J'ai la conscience que nous devons résister à des passions généreuses et imprudentes. » — « Vous êtes la trompette des désastres de la France, lui avait répliqué le marquis de Biré. Allez à Coblentz! » (d'après Gabourd, *Hist. Cont.*).

législatif. Le matin même, il y avait eu un Conseil des ministres à Saint-Cloud, qui, sans aucun doute, en avait arrêté les termes. Pendant le déjeuner, l'Impératrice l'avait à la main, la lut et la fit relire à l'Empereur. En sortant de table, elle appela plusieurs de ses intimes sur le balcon donnant sur le bassin du Fer-à-Cheval et leur donna connaissance du document.

Après le dîner, en prenant le café dans le parc, comme à l'ordinaire, l'Impératrice s'approcha du groupe de service et, mettant le sujet sur la déclaration, prononça ces mots que j'ai notés : « La déclaration de M. de Gramont est bien, mais elle renferme des expressions qui ne sont pas diplomatiques » ; elle répéta, en appuyant : « Non certainement, ce n'est pas diplomatique ».

Quelqu'un de l'assistance attira l'attention de son voisin sur le langage de l'Impératrice : « Ne vous y fiez pas, lui fut-il répondu, Sa Majesté parle ainsi pour connaître le fond de votre pensée. Elle approuve entièrement, croyez-le bien, toutes les expressions bien pesées de cette déclaration. »

***

Le 17 juillet, avant le déjeuner, l'Empereur me fit appeler dans son cabinet et me remit la liste du personnel civil et militaire qui devait l'accompagner à l'armée : les généraux de division de Béville, aide de camp, prince de la Moskowa, Castelnau, les généraux de brigade de Genlis, comte Reille, Eugène Pajol, les officiers d'ordonnance, le capitaine d'état-major Hepp, le Sergent d'Hendecourt, de Trecesson, le capitaine d'infanterie Pierron, le capitaine de cavalerie Law de Lauriston, maréchal des logis du palais, le lieutenant-colonel d'infanterie Tascher de la Pagerie, M. Regnault de Saint-Jean d'Angely, M. Rambaud, M. Conneau, médecin de l'Empereur, Corvisart, premier médecin, M. l'abbé Mitairie, le colonel Verly, commandant les Cent Gardes. Ne m'y voyant pas figurer, je demandai à l'Empereur si je ne ferais pas la campagne, lui témoignant mon vif désir de l'accompagner.

Sa Majesté hésita un moment : « Vous serez peut-être bien nécessaire à l'Impératrice. Cependant, j'aurai aussi besoin de vous, et vous partirez avec moi. Donnez donc tous les ordres en conséquence. »

Depuis Sedan, les journaux ont parlé avec affectation du grand nombre d'hommes, de voitures et de chevaux qui accompagnaient l'Empereur.

Or, je peux affirmer que chaque jour environ quatre-vingt personnes mangeaient, soit à la table de l'Empereur, soit à celle des officiers de service, soit à l'office.

L'Empereur avait donné, avant de partir, les ordres les plus sévères pour restreindre le nombre des bagages. Pour le service de l'Empereur, des officiers et de la bouche, il n'y avait que huit voitures attelées par les chevaux de la maison de l'Empereur.

Chaque aide de camp avait quatre chevaux, un domestique civil, une ordonnance militaire et deux petites cantines. Les officiers d'ordonnance — et autres — avaient deux chevaux, un domestique et deux cantines. Tout ce qui était domestique, civils ou ordonnances, devait manger à la maison de l'Empereur.

Sa Majesté me prévint aussi que le Prince impérial ferait la campagne et qu'il aurait avec lui un aide de camp, le capitaine Clary, et un officier d'ordonnance.

Il fut aussi question de l'équipement du Prince pour la campagne. On en parlait beaucoup et l'on voyait arriver chaque jour à Saint-Cloud des fournisseurs de toutes sortes. Un soir, après le dîner, dans le grand salon des tapisseries, M. Clary causait avec l'Impératrice, que je voyais discuter avec animation.

« Non, disait-elle, je ne veux pas de cela : vous voulez défaire ce que j'ai entrepris. Il faut que Louis soit traité en campagne comme un simple sous-lieutenant d'infanterie. Je ne veux pas qu'il ait un lit, qu'il couche dans des draps ; il sera, comme les autres, sous la tente. »

A mesure que Sa Majesté parlait, son agitation augmentait. J'étais à côté de la table et j'entendais la conversation. L'Impératrice s'en aperçut ; elle comprit que je n'étais pas de son avis quant à la manière dont elle voulait que le Prince vécût et fût traité pendant la campagne.

Elle se leva et, venant droit à moi, près de la grande cheminée, m'adressa directement la parole.

« N'est-ce pas, général, qu'il faut que Louis soit traité comme un simple sous-lieutenant ? Or, un sous-lieutenant ne couche-t-il pas par terre, sans lit, sans matelas, sans draps ? »

S'approchant alors de plus près, de manière à n'être entendue que de moi seul, Sa Majesté me dit d'un ton affectueux et triste : « Ils ne voient pas qu'en envoyant le Prince à l'armée, j'ai mon idée. Ils veulent la gâter. Ils ne comprennent pas que, dans ce départ, il y a une idée politique qui vise l'avenir du Prince. Croyez-vous que je ne souffre pas cruellement d'envoyer cet enfant si délicat à l'armée ?

» Mais je ne veux pas, lorsqu'il aura vingt ans, qu'il puisse me reprocher de lui avoir fait manquer une campagne qui, je vous le répète, doit contribuer à son affermissement sur le trône. »

Tout en parlant ainsi, et j'abrège beaucoup, les larmes lui vinrent aux yeux. Je lui demandai alors la permission de lui dire toute ma pensée : « Sa Majesté oublie que le Prince impérial n'a que quatorze ans [1], qu'il est faible et délicat, que tous les sous-lieutenants de l'armée ont au moins vingt et un ans et qu'ils sont entraînés par deux rudes années passées à l'école de Saint-Cyr. Croyez-moi, ajoutai-je, sans traiter le Prince comme au palais de Saint-Cloud, il est possible, sans nuire à sa santé et en respectant l'idée de l'Impératrice, d'organiser son

1. Il était né le 16 mars 1856.

existence de manière à tout concilier. » C'est alors que nous fûmes surpris par l'Empereur, qui comprit de suite le sujet de l'agitation de l'Impératrice.

Sa Majesté sembla vouloir dissimuler lui-même son émotion et, changeant brusquement de conversation : « Mettez-vous à cette table, général, vous êtes un vieux guerrier d'Afrique. Dressez-moi donc un état des besoins du Prince pendant la campagne ; mais rappelez-vous que, si la liste en est trop longue, je bifferai impitoyablement tout article de luxe. »

J'obéis sur-le-champ et remis, le jour même, dans le salon, l'état demandé par l'Empereur. J'ajoutai toutefois : « Je dois prévenir Votre Majesté que je n'ai oublié ni le lit de camp, ni le matelas de campagne, ni les draps du Prince. » Je pus constater, par la suite, que ma liste fut exactement suivie.

J'ai omis de raconter que j'avais été la veille au rapport de l'Empereur. Il s'était montré très aimable, comme à l'ordinaire. Le Prince impérial, apprenant qu'il partirait pour la guerre, m'avait demandé conseil : « Dois-je m'armer d'un pistolet à deux coups ou d'un revolver à six coups ? »

« Monseigneur, interrompit son aide de camp, aussitôt que vous serez entré en campagne, il vous faudra tous les jours un sabre entre les dents et un pistolet à chaque main. » Le petit prince prit un air fort dépité, comprenant qu'on se moquait de lui.

Le soir de la déclaration de guerre, le Prince impérial, les duchesses d'Albe, ainsi que les dames du palais, entonnèrent, au piano, ou même dans le parc, *la Marseillaise*. Ce fait se renouvela ensuite chaque soir.

***

Le départ de l'Empereur pour l'armée, remis plusieurs fois, fut enfin décidé pour le jeudi 28 juillet au matin. A neuf heures et demie précises, l'Empereur, accompagné de toute sa maison militaire, monta en chemin de fer à la petite gare qui se trouve dans le parc de Saint-Cloud et qui est reliée par le chemin de fer de Ceinture à la gare de l'Est.

Les ministres étaient présents. L'Impératrice et toutes les dames vinrent nous accompagner. La pauvre Impératrice faisait pitié ; elle pleurait ; elle sanglotait. L'Empereur était très ému. J'ai trouvé le Prince bien froid pour sa mère : il n'a pas versé une larme.

Le prince Napoléon [1] est parti en même temps que nous, accompagné à la gare par la princesse Clotilde, venue lui faire ses adieux. L'Empereur était en petite tenue d'officier général : képi, tunique, épaulettes.

1. Fils du roi Jérôme, marié à la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel Ier, roi d'Italie.

Arrivés à la gare de l'Est, où il n'y avait que peu de monde, Paris n'étant pas prévenu, nous partîmes pour Metz.

Le train impérial se composait de quelques voitures formant : un cabinet pour l'Empereur avec salon, un second salon pour les officiers, une salle à manger pour douze personnes, un office et une petite cuisine. Autour des voitures, une galerie extérieure permettait de faire quelques pas.

A Meaux, à onze heures, le déjeuner a été servi dans la vaisselle de campagne : un seul plat chaud, deux services. A La Ferté-sous-Jouarre, les ovations ont commencé et ont été en augmentant jusqu'à Metz. Au passage à Épernay, Châlons, Bar-le-Duc, Commercy, Toul, Pont-à-Mousson, c'était un véritable délire de la part des populations.

Les gares avaient été laissées ouvertes ; l'affluence y était telle que l'on avait toutes les peines du monde à remettre le train en marche ; les habitants des campagnes environnantes étaient accourus en masse ; on n'entendait que les cris de « Vive l'Empereur », « Vive le Prince Impérial », « A mort les Prussiens » et le cri malencontreux de « A Berlin ». Pas un seul « Vive le prince Napoléon ». Aussi celui-ci fut-il, pendant tout le voyage, de la plus grande maussaderie.

Le maréchal Canrobert était venu du camp de Châlons saluer l'Empereur. Les dames et les notables de la ville ont offert à Sa Majesté le champagne traditionnel. L'Empereur en a accepté un panier, qui fut chargé dans le train. A six heures cinquante-cinq du matin, nous étions à Metz.

Les maréchaux Le Bœuf et Bazaine se trouvaient à la gare. Tout le cortège monta en voiture et se rendit à la préfecture, où devait loger l'Empereur. Quelle ne fut pas notre stupéfaction en constatant à notre entrée dans Metz, base de nos opérations, que ni les remparts, ni les forts n'étaient encore armés de canons.

Pendant le trajet de Saint-Cloud à Metz, l'Empereur m'avait demandé si j'avais eu soin, avant de quitter Paris, de faire un extrait des dispositions arrêtées par Napoléon Ier pour le service des aides de camp et des officiers d'ordonnance en campagne. J'avais, heureusement, dans mon portefeuille ce travail, que je remis sur-le-champ à l'Empereur. Une heure après, Sa Majesté me donna, sur une feuille de papier ordinaire, écrite entièrement de sa main, ses instructions pour le service dont je viens de parler.

A Metz, Sa Majesté occupait les appartements du premier (aile droite) de l'hôtel de la préfecture, que l'on avait complètement évacué. Le grand salon avait été transformé en salle à manger ; un second salon était réservé pour les réceptions, et la galerie qui précédait ces deux pièces devait recevoir les officiers de la maison. Dès le lendemain, l'Empereur me donna ses ordres au sujet des tables à former pour les repas. Le déjeuner était servi à onze heures, le dîner à six heures ; tenue : épaulettes, tunique, sabre ou épée.

Première table : l'Empereur, ayant à sa droite le Prince impérial, à sa gauche le prince Napoléon, qui ne venait qu'aux dîners. J'étais en face de l'Empereur. A ma droite, le général Castelnau ; à ma gauche, le prince de la Moscowa, les généraux de Béville, Favre, Waubert, de Genlis, Pajol, de Villiers, MM. Conneau, Sarcey, les commandants Lami et Clary, aides de camp du Prince. A la deuxième table, étaient les autres officiers...

Nous avons trouvé la garde à Metz ; elle est installée au Polygone. Les unités qui ont rejoint à Metz et toute l'artillerie destinée aux différents corps d'armée sont campées sur les remparts. Aucune troupe ne loge chez l'habitant. Les places publiques, les promenades sont remplies de voitures de réquisition qui doivent suivre l'armée, chargées d'avoine et de vivres de toutes sortes.

La ville est remplie d'officiers et sous-officiers, allant, venant, faisant leurs emplettes, allant toucher aux magasins les fourrages, les ustensiles de campement : Metz offre l'image d'une vaste fourmilière. L'armée étant commandée par l'Empereur, le maréchal Le Bœuf est son major général, et les généraux de division Jarras et Le Brun aides-majors généraux.

Le quartier général et tous les bureaux de l'état-major général étaient établis à l'hôtel, qu'ils quittèrent ensuite pour se loger dans une grande baraque en bois à côté de la préfecture. Madame la maréchale Le Bœuf, arrivée avec sa fille, mariée à un chef de bataillon, tenait sa cour le soir au milieu des tables d'officiers de l'hôtel, et je dois dire que sa présence y faisait le plus mauvais effet.

Le maréchal Le Bœuf, accompagné d'un des aides-majors généraux, se rendait tous les matins chez l'Empereur pour travailler avec lui. Il y était aussi sans cesse dans la journée. Notre séjour à Metz se prolongeant contre toutes les prévisions, l'Empereur décida que le maréchal Le Bœuf logerait à la préfecture avec son premier aide de camp, M. d'Ornant.

Dans les services de l'armée et de l'intendance, il régnait une grande confusion : peu de travail était produit, les tables des cafés étaient occupées par une masse d'officiers de tous grades qui auraient été mieux à leur place, les uns dans les bureaux de l'état-major, dont on ne pouvait rien obtenir ; les autres dans les régiments, où ils auraient au moins empêché les soldats de quitter leurs campements pour venir se griser en ville.

On verra, par la suite de ce récit, que depuis notre arrivée à Metz, le 28 juillet, jusqu'à la bataille de Sedan, jamais l'Empereur ne fut bien renseigné sur les mouvements de l'ennemi. La première nouvelle donnée par les espions était : « Les Prussiens se sont éloignés de nos frontières, mais en ravageant tout et en emportant vivres et fourrages. L'armée française trouvera donc le désert devant elle lorsqu'elle passera la frontière. »

Renseignements exacts en vérité! Car, à ce moment même, les corps prussiens marchaient sur nos frontières et attaquaient quelques jours après le corps du général Frossard, en lui infligeant un sanglant échec.

Le lendemain de l'arrivée de l'Empereur, l'évêque de Metz demanda à voir Sa Majesté, qui le reçut le 30 juillet. Le dimanche, l'Empereur alla à pied à la messe, qui fut dite à huit heures par M. l'abbé Mitairie, son aumônier. Le 31 juillet, l'Empereur reçut une dépêche qui lui annonçait qu'un bâtiment cuirassé était arrivé, avec l'amiral Bouet-Willaumez, à Copenhague, où il avait été reçu avec des acclamations. Les Danois nous attendaient, mais furent obligés finalement de se déclarer neutres [1].

Le 1er août, à dix heures du matin, nous apprîmes indirectement que l'Empereur partirait à minuit pour aller en chemin de fer jusqu'à Forbach. Il y avait, disait-on, un mouvement préparé avec les corps Bazaine, Frossard et Ladmirault pour enlever de vive force Saarbrück, où se formait un grand rassemblement de Prussiens. Dans la soirée, le voyage de Sa Majesté fut contremandé, et elle ne partit que le lendemain, emmenant avec elle l'aide de camp et l'officier d'ordonnance de service, le premier écuyer et un médecin. Le Prince impérial était accompagné d'un aide de camp et d'un écuyer.

Le jour même, à cinq heures, l'Empereur rentrait à Metz. Il y avait eu, sur les hauteurs qui dominent la ville, un petit engagement, presque uniquement d'artillerie, auquel on donna d'abord de l'importance parce que le Prince impérial y recevait le baptême du feu. En réalité, on se contenta de canonner la gare, qui ne fut d'ailleurs pas brûlée ; on ne franchit même pas le pont qui sépare les deux villes. J'ajouterai, pour donner une juste idée de la manière dont nous comprenions la guerre, qu'on laissa une quantité de wagons sur la voie ferrée, qu'on ne coupa même pas, de sorte que, peu de temps après, l'armée prussienne put s'en servir pour franchir notre frontière.

Le petit Prince impérial, à cette affaire, de l'avis de tous les officiers présents, se montra très crâne pour son âge. En rentrant, l'Empereur nous raconta ce qui s'était passé. Il semblait ému, fier et joyeux de la bonne attitude de son fils au feu ; on en causa beaucoup pendant le dîner de ce jour et dans le salon en prenant le café.

Le maréchal Le Bœuf, nommé général d'artillerie, après avoir longue-

1. L'escadre de l'amiral Bouet-Willaumez avait levé l'ancre à Cherbourg, le 24 juillet, pour se rendre à Copenhague dans le but d'entraîner le Danemark dans notre alliance et de déterminer le roi à faire une diversion afin d'immobiliser un ou deux corps d'armée allemands. Le roi, dès qu'il apprit notre triple défaite à Forbach, à Froeschviller et à Wissembourg, se déclara nettement neutre. Il avait été question également de transporter des troupes en Allemagne ; pour s'opposer à leur débarquement, le général Vogel von Falkenstein avait rassemblé sur le littoral une armée de cent vingt mille hommes ; ce projet de débarquement ayant été abandonné en même temps que le précédent, l'armée de Vogel von Falkenstein devint disponible et put renforcer l'armée d'invasion.

ment parlé avec l'Empereur au sujet de l'action de Saarbrück et de la portée du chassepot, ajouta, devant plusieurs témoins, et à l'étonnement général : « Sire, nous avons acquis aujourd'hui, à Saarbrück, la certitude que le canon prussien ne porte pas aussi loin que le nôtre », alors que tout le monde sait que le tir à longue portée de l'artillerie prussienne devait être une des causes principales de nos défaites.

***

Le 4 août, la garde partit pour Boulay. Nous étions depuis plusieurs jours à Metz, et les gens sensés et raisonnables commençaient à s'inquiéter au spectacle de ce qui se passait autour de nous. Il régnait dans l'armée, dans l'intendance, qu'il s'agisse de munitions, de vivres ou de fourrage, un tel désordre que nous en augurions bien mal pour l'avenir.

Nous cherchions à savoir si un bureau de renseignements avait été établi à l'état-major général, si on savait ce que faisait l'ennemi, si l'on connaissait ses mouvements, si nous avions un plan de campagne arrêté. Impossible de rien découvrir. Nous apprenions par hasard qu'un uhlan avait été pris, que l'on avait arrêté des espions prussiens se promenant en ville, mais aucun service de renseignement sérieux n'existait.

L'état-major général était divisé en deux sections : l'une chargée des mouvements, reconnaissances, plans de campagne, avec le général Le Brun ; l'autre, des changements de corps, situations, etc., avec le général Jarras. Ce dernier, excellent officier d'état-major, était exécré. Esprit inquiet, jaloux, malveillant, il se distinguait par une grossièreté sans exemple ; aussi ne s'adressait-on à lui que lorsqu'on ne pouvait faire autrement.

Entre ces deux hommes, l'un bienveillant, mais dont la tête n'était pas très ordonnée, et l'autre, aux rapports désagréables, il n'y avait aucune entente. Le croirait-on ? Jusqu'à Sedan, il nous a été impossible, *chez l'Empereur et pour son service*, d'avoir un état d'emplacement des troupes !

Quant au maréchal Le Bœuf, nous nous rendîmes bien vite compte, après l'avoir observé quelques jours, que sa tâche était au-dessus de ses forces. Il travaillait nuit et jour, ne parlait plus à personne, se donnait à peine le temps de manger, et tout cela pour n'arriver à rien.

L'Empereur recevait à chaque instant de nombreuses dépêches. Bien souvent, nous étions à table, et elles étaient ouvertes par le major général. Comme, malheureusement, elles annonçaient presque toujours de mauvaises nouvelles, on voyait le maréchal se troubler, perdre la tête au point de ne pouvoir répondre aux questions du souverain.

Rien de plus curieux aussi que les coups de lardon que, pendant le dîner, lançait au maréchal le prince Napoléon. Un jour, il disait : « On m'assure que Verdun n'est pas encore armé, que telle ou telle place n'a pas de biscuits, qu'elle ne dispose pas de munitions, d'artillerie ou

d'infanterie. Le maréchal savait parfaitement qu'il en était bien ainsi, et pourtant, il ne répondait pas.

Une autre fois, en pleine table, le prince Napoléon dit à très haute voix : « Coffinières m'a dit qu'à Metz (nous étions au 6 août), il n'y avait pas encore d'approvisionnements en biscuits, viandes salées, effets de campements, fourrage .» C'était exact, et le maréchal ne répondait toujours rien.

« Croyez-vous, Sire, ajouta le prince, qu'à Metz, il n'y a que quatre millions de cartouches de réserve ? »

C'était toujours vrai, et le maréchal gardait encore le silence.

Comment ce mutisme obstiné opposé à des assertions aussi graves n'a-t-il pas fait réfléchir l'Empereur ? Comment ne s'est-il pas assuré par lui-même de l'état réel des choses ? Je sais cependant que, secrètement, il chargea le général Favé de faire une enquête. Son silence vis-à-vis de nous, malgré notre insistance, nous a prouvé que les dires du prince n'étaient, hélas, nullement empreints d'exagération. Metz, Strasbourg, Toul, Verdun et tant d'autres places peuvent l'attester.

Le 5 août, avant le déjeuner, nous fûmes fort étonnés d'apprendre que le général Changarnier [1] venait d'arriver à Metz ; que venait-il y faire ? Il se présenta bientôt à la préfecture, demanda à voir l'Empereur, qui le reçut immédiatement. Vers onze heures, Sa Majesté me fit appeler. Il me prévint que le général déjeunerait avec lui, me priant de le placer à sa gauche. A dater de ce jour, le général, qui venait, comme on le sait, se mettre à la disposition de l'Empereur, fut l'hôte du quartier impérial.

Il ne parut nullement embarrassé de se rencontrer avec le souverain, à qui il n'avait pas parlé depuis la nuit du 2 décembre, où il fut arrêté. Il semblait l'avoir quitté la veille, au point que l'Empereur disait : « Il semble que nous nous sommes vus hier avec Changarnier. Il est plein d'entrain et de gaîté et paraît plus jeune que nous tous. »

A table, on mit Changarnier à côté du prince Napoléon. Ils ne demeurèrent pas longtemps bons amis. Le prince avançait des thèses qui révoltaient le général. Aussi, après un ou deux jours, celui-ci vint-il à l'Empereur : « Je vous en prie, Sire, ne me mettez plus à table à côté de votre cousin. C'est un Prussien. Je finirais par lui sauter à la figure. »

L'Empereur rit beaucoup de cette saillie et me pria de changer le général de place. Je le fis mettre auprès du maréchal Le Bœuf. Depuis ce jour, le prince et le général ne se parlèrent pour ainsi dire plus.

Le général passe ensuite rapidement sur les événements militaires : Frossard, battu, se repliant sur Metz ; la division Douay écrasée à Wissembourg ; Mac Mahon battu à Woerth-Reischoffen ; Frossard défait à Spickeren-Forbach. Il reprend ensuite.

1. Changarnier (1793-1877), s'illustra en Afrique, fut membre de la Constituante en 1848, commandant en chef de la garde nationale, arrêté au moment du coup d'Etat de 1851, expulsé de France jusqu'à l'amnistie générale.

Il fut décidé que toute l'armée se mettrait en retraite sur la place de Verdun, vers laquelle, franchissant la frontière en plusieurs endroits, marchaient, disait-on, trois armées prussiennes.

Avant de partir, et sur des nouvelles arrivées de Paris, l'Empereur quitta le commandement effectif de l'armée, qui fut donné au maréchal Bazaine, avec le général Jarras comme chef d'état-major. Le maréchal Le Bœuf résigna naturellement ses fonctions de major général ; on lui donna le commandement du corps d'armée Bazaine. Malgré ces changements opérés dans l'unique but de plaire à la Chambre, l'Empereur garda le commandement en chef.

On attendit à Metz une partie de la journée du 14 août avant de se mettre en route ; le quartier général n'en partit que vers deux heures pour aller s'établir à Longueville-les-Metz, à trois petites heures de marche de Metz. Vers cinq heures du soir, on entendit le canon du côté de Metz. C'était une partie du 1er corps qui, en se retirant pour suivre le mouvement de retraite, avait été attaqué par des forces considérables. Malgré ce combat (Borny), l'armée put faire son mouvement et venir camper autour de Longueville. Le lendemain, l'armée continua son mouvement sur Gravelotte.

Pour montrer à quel point, malgré les ordres donnés, malgré les accidents survenus, on persistait à ne pas vouloir se garder, je citerai un fait. Quelques instants avant de monter à cheval, nous entendîmes une vive canonnade : c'étaient deux pièces d'artillerie ennemie qui, se faufilant à travers bois avec une audace incroyable, étaient venues se mettre en batterie sur une hauteur dominant le camp du 10e de ligne, camp distant tout au plus de cinquante mètres du quartier impérial, et placé, comme toujours, dans un fond. Aux premières décharges, il y eut plusieurs blessés et tués ; le colonel du régiment eut les deux jambes coupées par un obus, et un de ses chefs de bataillons fut tué raide.

Le 14, à minuit, le maréchal Bazaine vint rendre compte à l'Empereur de l'action, qui avait été très chaude, mais l'ennemi avait été repoussé. On citait, parmi les blessés, les généraux Decaen, Castagny et L'Heriller. Le quartier général devait s'établir le 15 à Gravelotte. On n'y trouva qu'une mauvaise auberge n'ayant qu'une seule chambre. On attendit des ordres pour savoir où l'on devait passer la nuit. Toute la journée, les bagages, les ambulances, les voitures de réquisition arrivèrent à Gravelotte, mais ce ne fut que vers quatre heures du soir que l'Empereur se décida à y coucher, ainsi que l'armée. L'ordre de départ fut fixé pour le lendemain quatre heures.

L'armée devait défiler successivement par la route impériale et gagner Verdun. Elle s'était rangée de manière à recevoir la bataille si elle était par trop pressée par l'armée prussienne.

Le 16 au matin, après que l'Empereur eut conféré pendant une grande heure avec le maréchal Bazaine, nous prîmes la route d'Étain, escortés par deux régiments de cavalerie. Le maréchal Bazaine devait partir à

cinq heures ; l'on sait qu'à peine se fut-il mis en route qu'il fut vivement attaqué par toute l'armée du Prince royal : ce fut la bataille de Gravelotte. Il fut forcé de revenir sous Metz, d'où il ne devait plus bouger jusqu'à sa honteuse et coupable capitulation.

***

L'Empereur voyageait en voiture, seul avec l'aide de camp et l'officier d'ordonnance de service. Son état-major suivait dans un phaéton à neuf places, dans lequel se trouvait aussi le prince Napoléon. Dans tous les villages que nous traversâmes, on nous dit que l'on avait vu, la veille, des uhlans battre la campagne et on nous assurait que dans les bois situés à notre gauche devaient se trouver de forts partis ennemis.

On se demande comment, dans ces conditions et avec leur faible escorte, l'Empereur et son état-major n'ont pas été enlevés. C'était la chose la plus facile du monde. La bataille de Gravelotte, livrée ce jour-là bien près de nous, a prouvé que l'on nous avait dit vrai. Nous avions sur notre flanc gauche toute l'armée ennemie ! Pendant la route, le prince Napoléon était fort inquiet. Il avait une peur horrible d'être enlevé. Comme nous nous en étions aperçus, nous affections à chaque instant, en lui montrant au loin les chasseurs d'Afrique qui nous protégeaient, de nous écrier : « Voilà les uhlans ! » A ces mots, sa figure changeait, il ne tenait plus en place et braquait sa lorgnette jusqu'à ce qu'il eût acquis la certitude que ce n'était pas l'ennemi.

Nous étions à dix heures à Étain ; nous devions y rester deux ou trois heures lorsque tout à coup, sur des dépêches reçues par l'Empereur lui annonçant que de forts partis ennemis battaient la campagne, nous nous mîmes sur-le-champ en route. Nous sommes arrivés à Verdun le 17 ; les travaux de défense y commençaient à peine !

Quelle ne fut pas notre stupeur en nous voyant aussitôt dirigés sur la gare, où l'on nous embarqua pour Châlons ; nous étions dans cette ville à sept heures du soir. On n'était pas prévenu au camp de l'arrivée de Sa Majesté ; aussi fut-il très difficile de lui organiser un mauvais dîner qui fut à peine suffisant pour tout le monde.

Le lendemain matin, je fus prévenu par le chef de police, M. Galland, que les vingt bataillons de garde nationale mobile de Paris arrivés au camp et qui, quelques jours auparavant, avaient insulté le maréchal Canrobert, demandaient à rentrer dans la capitale et faisaient preuve du plus mauvais esprit. Il n'y avait chez eux aucune discipline ; ils n'écoutaient plus leurs officiers, passaient toutes les nuits dans les cafés de Mourmelon, y tenant les plus mauvais propos contre l'Empereur.

Vers les neuf heures du matin, on m'informa qu'ils étaient de plus en plus excités, et déjà on en voyait un grand nombre, sans armes, circuler

autour de la résidence impériale. Leur attitude était presque menaçante, et comme le chalet impérial n'était gardé que par un poste de quarante hommes, je n'hésitai pas, bien que je fusse persuadé de déplaire à l'Empereur, à aller demander au commandant supérieur d'envoyer un bataillon camper près de nous en attendant l'arrivée de Verdun du bataillon de la garde impériale. Pendant notre court séjour au camp de Châlons, l'Empereur y reçut la visite de M. Rouher [1], qui y resta vingt-quatre heures.

Dans la matinée du 20 août, l'Empereur me fit appeler dans son cabinet et me prévint qu'aussitôt l'armée constituée à Châlons (avec les troupes de Mac Mahon arrivant de tous côtés et celles de Failly arrivant de Bitche), on abandonnerait le camp, dont la position n'était pas défendable, qu'il fallait faire enlever les tableaux de prix, emballer toute la porcelaine de Sèvres, toute la verrerie, ainsi que les matelas, qui serviraient aux ambulances de Paris.

Au moment où j'allais sortir pour donner moi-même mes ordres, je vis entrer le prince Napoléon, le maréchal Mac Mahon, le général Trochu et le général Schmitz, ces deux derniers arrivés de Paris pendant la nuit, et le colonel Bertaud, commandant les vingt bataillons de la garde nationale mobile. J'allais me retirer lorsque l'Empereur me fit signe de rester. On se rangea autour de la table ronde, tout le monde assis, sauf moi, qui me tins dans l'embrasure de la fenêtre.

L'Empereur s'adressa d'abord au colonel Bertaud : « On m'a rendu compte qu'il existait un très mauvais esprit dans vos bataillons et que, poussés par des meneurs et invoquant le texte de la loi, ils prétendaient que l'on n'avait pas le droit de les retirer de Paris, où ils demandaient à rentrer immédiatement, et qu'ils se plaignaient aussi hautement de n'avoir pas reçu de cartouches. »

Le colonel, sans vouloir disculper tout à fait ses mobiles, reconnut qu'il y avait chez eux du mécontentement, mais assura l'Empereur que si l'on ramenait ses hommes à Paris, loin de se mêler aux gens mal intentionnés, ils défendraient la ville avec la plus grande énergie, et qu'il s'en portait garant. Il fut finalement décidé que les mobiles regagneraient Paris le jour même en chemin de fer.

Le prince Napoléon prit ensuite la parole :

« On vous engage, Sire, à ne pas rentrer à Paris! Que l'Empereur

1. Rouher, président du Sénat, estimait que le souverain ne pouvait rentrer à Paris tant qu'un succès n'aurait pas relevé l'honneur de nos armes. Pour cela, il fallait, selon lui, rejoindre immédiatement Bazaine et livrer aussitôt bataille. L'ancien président du Conseil fit tout pour convertir à son opinion l'Empereur et le duc de Magenta ; ceux-ci arrivèrent cependant à le convaincre qu'il fallait couvrir Paris, et Rouher, finalement, se rangea à leur point de vue. Comme on le verra plus loin, l'avis contraire de l'Impératrice et du Conseil des ministres prévalut finalement, et ce fut Sedan!

réfléchisse qu'aujourd'hui il ne commande plus l'armée et qu'il n'est pas non plus le chef du Gouvernement puisqu'il est absent de la capitale et qu'il a nommé l'Impératrice régente. »

Le général Schmitz ajouta :

« Oui, Sire, il faut que vous veniez à Paris, ayant à votre droite le maréchal Mac Mahon, avec l'armée qui se forme en ce moment au camp, et, à votre gauche, le général Trochu comme gouverneur de Paris. Vous n'avez même pas besoin d'entrer dans la ville. L'armée de Mac Mahon barrera la route de Paris. »

Ces paroles firent une grande impression sur l'Empereur qui, avec un calme que nous n'aurions pas voulu lui voir dans des circonstances aussi critiques, se borna à laisser tomber ces mots laconiques : « En effet, je ne suis plus rien. »

Il fut donc décidé que l'on rédigerait séance tenante deux décrets [1] : le premier confiant à Mac Mahon le commandement en chef de l'armée, le deuxième confirmant la nomination du général Trochu comme gouverneur de Paris. Le maréchal Mac Mahon, consulté sur la réorganisation de son corps d'armée et de celui de Failly, assura pouvoir se mettre en route le surlendemain.

La séance fut levée. Nous nous séparâmes, tous persuadés que le camp entier marcherait sur Paris. Quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre, le lendemain matin, que tout était changé!

En effet, prévenus par le télégraphe des mesures arrêtées dans ce conseil, l'Impératrice régente et le ministre de la Guerre, comte de Palikao, avaient répondu, pendant la nuit, par le télégraphe : « Si l'Empereur vient à Paris, ce sera la révolution. Il n'y a qu'une chose à faire : marcher sur Metz pour délivrer Bazaine. » Pour le malheur de la France, c'est ce dernier conseil qui prévalut!

Tous les approvisionnements en paille, fourrage furent brûlés. Je fis, pour ma part, emballer la plus grande partie du matériel de la superbe installation de l'Empereur, d'une valeur supérieure à 700 000 francs. Je fis mettre dans une quarantaine de caisses le service de cent personnes en porcelaine de Sèvres dorée, aux armes et au chiffre de l'Empereur, toute la verrerie, les tableaux, etc..., faisant travailler toute la journée du 21 et la nuit suivante. Je réussis ainsi à expédier le chargement au chemin de fer à Reims. La porcelaine blanche à chiffre bleu fut détruite. Cela faisait mal au cœur! Tout le mobilier dut être laissé sur place.

1. Ces décrets avaient été préparés par Rouher, ainsi qu'une proclamation où Mac Mahon s'exprimait ainsi : « Soldats! L'Empereur me confie les fonctions de général en chef de toutes les forces militaires qui, avec l'armée de Châlons, se réuniront autour de Paris et dans la capitale. Mon désir le plus ardent était de me porter au secours du maréchal Bazaine, mais cette entreprise était impossible. D'ailleurs, pendant notre marche directe sur Metz, Paris restait découvert, et une armée prussienne nombreuse pouvait arriver sous ses murs, etc... »

***

Le 21 au matin, à trois heures, toute l'armée reformée au camp se mit en marche pour venir prendre position à Courcelles, à deux heures de Reims. Nous sommes partis plus tard en voiture.

L'Empereur, depuis le 21, est souffrant et repris par ses rhumatismes. Le pauvre homme semble bien affligé et fait peine à voir aux prises avec l'adversité. Sa bonté augmente encore envers ceux qui l'entourent. Il y aura certainement, si la mauvaise fortune se déclare, des défections, des lâchetés, mais je le suivrai jusqu'au bout.

Le même jour, on apprit que le prince Napoléon, décidément d'esprit peu guerrier, nous quittait pour aller remplir une mission en Italie, trop heureux, pensions-nous, de se soustraire ainsi aux graves dangers qui nous menaçaient.

***

On peut se demander les raisons du départ précipité du camp de Châlons avant que les corps qui s'y reformaient eussent reçu tout ce dont ils avaient besoin. C'est que l'on savait que le Prince royal, au lieu de continuer sa route sur Paris, rebroussait chemin pour venir nous attaquer au camp de Châlons, dont la position n'était pas défendable.

Et si, au lieu d'aller directement à Metz pour y donner la main à Bazaine, on faisait un crochet, c'est que, comme toujours, il en fut ainsi pendant toute la campagne, on n'avait pas de vivres. Or, l'on ne pouvait en recevoir que par la ligne de Paris à Reims, encore ouverte à la circulation, alors que le chemin de fer de Paris à Châlons venait d'être coupé.

***

Le 24, l'armée, qui se composait de cent mille hommes, s'établit à Rethel, où l'on perd une journée. Aucun bruit ne transpire, ni sur la situation de Bazaine, ni sur celle de l'armée prussienne qui nous suit; comme le désir de tout le monde était d'arriver dans le plus bref délai à Metz, on s'inquiétait de cette journée perdue à Rethel.

Le 27 août au matin, nous entrons dans les Vosges et campons au Chêne-Populeux. On ne sait toujours rien, ni de la situation de Bazaine, ni de celle de l'armée prussienne. Le gros de l'armée est parti le lendemain de bonne heure, devancé par les corps de Failly et de Douay. Quant à nous, nous marchions sur une seule colonne avec toute notre artillerie, les bagages, les munitions, les vivres, les ambulances, sur un terrain très accidenté et boisé. Aussi, au milieu de la journée, cette colonne s'était-elle excessivement allongée, ce qui nous aurait placés, en cas d'attaque, dans une position des plus critiques.

Nous marchions sans plan, à l'aventure, tantôt nous approchant de Metz, tantôt nous en éloignant. L'on se refusait à croire, pour ne pas

troubler la quiétude dans laquelle on vivait, que le Prince royal avait abandonné sa marche sur Paris et arrivait sur nous à marches forcées. Le dernier des simples soldats voyait bien que si, conduits comme nous l'étions, nous étions attaqués au milieu de ces défilés, nous étions perdus.

L'Empereur souffre toujours d'un accès de goutte et de rhumatismes : c'est probablement ce qui nous a fait perdre cette journée précieuse à Rethel. Il est d'une grande tristesse, parle peu et s'inquiète beaucoup du Prince impérial qui a été envoyé à Mézières.

Le 30, nous quittions Rancourt en passant le pont de Mousson. Il était environ neuf heures et demie lorsque nous rencontrâmes le corps du général Le Brun. L'Empereur le fit venir et lui demanda des nouvelles : « Toutes mes reconnaissances sont rentrées, Sire, il n'y a pas un Prussien à dix lieues à la ronde. » L'Empereur, ayant pris les devants, quitta la grand'route vers onze heures et monta à une ferme qui dominait le pays. On improvisa à la hâte un déjeuner, que nous mangeâmes fort tranquillement, rassurés par les paroles du général. Nous continuâmes notre route, et l'Empereur arriva très tard à Carignan. Presque tous les régiments d'infanterie défilèrent devant le logement de Sa Majesté ; un sentiment pénible nous saisit en constatant la mauvaise tenue des troupes. Il n'y avait pour ainsi dire plus d'uniformes, tout était fantaisie, et le plus complet désordre régnait dans les colonnes.

Et cependant, il se trouvait à la table de l'Empereur des officiers assez courtisans pour dire bien haut : « Ces régiments étaient magnifiques », alors que leur indiscipline apparaissait sous tous les aspects ! Tout à coup, il nous sembla entendre le canon. Nous ne pouvions en croire nos oreilles ; au bout de quelques minutes, il nous fallut bien cependant nous rendre à l'évidence. Laissant là le déjeuner, l'Empereur monta à cheval et se posta sur un point culminant d'où le canon pouvait s'entendre distinctement ; on en voyait même la fumée, et les paysans purent nous indiquer les noms de plusieurs villages en feu.

C'étaient les corps de Failly et de Félix Douay flanquant notre droite qui étaient attaqués. On arriva très tard à Carignan. L'Empereur, très préoccupé, demanda à plusieurs reprises, pendant le dîner, si l'on n'avait pas de nouvelles du général de Failly. Il avait le pressentiment que ce général, qui avait si mal manœuvré en se portant de Bitche sur Sedan, serait la cause d'un nouveau malheur. Il ne se trompait pas. Le lendemain, on apprit que le corps Failly, campé dans un fond et non gardé, avait été surpris ; que les batteries prussiennes s'étaient approchées du camp et avaient ouvert un feu meurtrier sur ces malheureux soldats occupés à faire la soupe.

Je mentionnerai, à ce propos, cette réflexion du Prince royal : « Les Français se battent comme des lions, mais ils sont bien mal commandés. Quant aux chefs de colonnes, ils ont la manie de camper dans un chaudron. » C'était, hélas ! la stricte vérité.

***

L'Empereur prit congé de nous, aussitôt après le dîner. La journée avait été rude. Je me retirai dans mon logement, inquiet de ne pas avoir reçu d'ordres pour le lendemain. J'allais me coucher lorsqu'on vint me dire de me rendre sur-le-champ au quartier impérial, où l'Empereur me demandait. Je n'y trouvai personne, mais j'appris que l'ordre avait été donné de faire charger tous les bagages, que Sa Majesté m'avait demandé plusieurs fois et que, suivi d'une partie de son état-major, il s'était rendu au chemin de fer.

Les nouvelles les plus alarmantes lui étaient, en effet, parvenues après le dîner. Les corps Failly et Douay avaient été attaqués par une forte avant-garde du Prince royal, dont nous devions trouver le gros de l'armée devant nous les jours suivants. J'arrivai à la gare juste au moment où le train impérial partait pour... Sedan! Nous étions tous dans la consternation!

Aller s'enfermer dans cette place, dominée par les hauteurs, non armée, ni approvisionnée, c'était vraiment se jeter dans la gueule du loup ; aussi pensions-nous que la catastrophe attendue depuis notre départ de Metz n'allait pas tarder à se réaliser.

Nous étions à minuit à Sedan. Toute la ville dormait. Nous fîmes à pied, en suivant l'Empereur, les quinze cents ou deux mille mètres qui séparaient la gare de la ville. Jamais marche ne fut plus pénible. Sa Majesté, encore souffrante, donnait le bras au général Ney et, épuisé, s'arrêtait à chaque instant pour s'essuyer le front. Le sous-préfet fut réveillé et céda sa chambre à l'Empereur.

Pendant toute la nuit et le jour suivant, l'armée marcha pour venir prendre position autour de la place. Le 1er septembre, dès cinq heures du matin, la bataille s'engagea sur une ligne assez étendue. Le maréchal Mac Mahon avait le commandement de l'armée. Les troupes fatiguées avaient appris le sérieux échec du général de Failly ; elles se rendaient bien compte qu'elles étaient dans une détestable position ; elles avaient perdu confiance. Le désordre régnait partout.

Je n'entreprendrai pas un récit détaillé de ce combat ; mais je tiens à démentir les assertions des journaux qui ont prétendu que l'Empereur ne s'était pas rendu sur le terrain. Or, monté à cheval dès cinq heures du matin, il est resté jusqu'à douze heures et demie sur le champ de bataille, qu'il parcourait au pas, au milieu des boulets et des obus, s'exposant à tel point que nous pensions tous qu'il voulait se faire tuer. Il a commis, en se repliant sur Sedan, une faute énorme au point de vue militaire, mais il en a été si cruellement puni qu'il faut au moins lui laisser le mérite de ne pas avoir craint la mort.

***

L'AGONIE DE SEDAN

Dans une lettre écrite le 3 septembre 1870 à sa fille Irène (qui devait épouser, en 1879, Emmanuel de Gourville), le général de Courson lui décrit ainsi la bataille.

C'est le moment, ma chère enfant, de t'armer de courage, car j'ai de bien tristes nouvelles à te donner. Que je te dise tout de suite que je ne suis pas blessé, mais c'est pire que cela : j'ai le bras gauche cassé en deux endroits, et tu ne peux te figurer la souffrance physique et morale de ton pauvre père. Hier, on m'a remis le bras, et me voilà sur le dos pour bien longtemps sans pouvoir bouger.

Je suis aussi bien que possible dans l'horrible et honteuse position où nous nous trouvons. Mais il faut que je remonte à deux ou trois jours pour te faire comprendre ce qui vient de se passer.

Le général revient ensuite sur les préliminaires de la bataille dont il a déjà parlé dans son journal, puis il reprend.

L'Empereur monta à cheval à six heures et demie : nous le suivîmes tous et nous entrâmes alors dans la bataille. L'armée prussienne avait passé la rivière pendant la nuit et en un moment nous fûmes cernés. L'artillerie ennemie, trois fois plus nombreuse que la nôtre, nous criblait d'obus. Hommes et chevaux tombaient en masse autour de nous.

L'Empereur, au pas, parcourait le terrain, encourageant les troupes et tâchant avec nous tous de ramener les soldats au combat. A peine un blessé tombait-il que dix hommes se précipitaient sur lui pour le porter à l'ambulance, trouvant là l'occasion de sortir de la bagarre.

Jusqu'à onze heures, tout allait bien, mais les Prussiens arrivaient en masse et le feu de leur artillerie augmentait d'intensité à chaque instant, Les éclats d'obus volaient autour de nous. L'Empereur restait au pas : *j'ai la conviction qu'il voulait alors se faire tuer.*

Bientôt, la débâcle commença. Nos réserves, atteintes avant même de combattre par les obus et les boulets, n'entraient en ligne que déjà décimées. A midi et demi, le repli sur Sedan s'accentuant, l'Empereur, craignant à juste raison de ne pouvoir bientôt plus rentrer dans la ville, se décida à se retirer. Nous étions tous auprès de lui, sauf le capitaine d'Hendecourt, officier d'ordonnance, qui avait disparu, lorsque tout à coup, dans un chemin bordé à droite par une élévation de terrain et à gauche par un ravin, nous reçûmes une volée d'obus qui, enlevant le toit d'une maison voisine, nous couvrit de plâtre, de terre, de bois et d'ardoises. Mon cheval, aveuglé comme moi et affolé par le bruit des explosions de projectiles, se jeta de côté sans qu'il me fût possible de l'en empêcher et essaya de gravir le talus. La malheureuse bête se renversa et tomba sur moi de toute la hauteur du monticule. Je restai

sur le coup incapable de remuer; on vint me relever. J'avais à demi perdu connaissance et je ne pouvais plus mouvoir le bras gauche.

Je ne me souviens plus de ce qui se passa alors. Je sais seulement qu'on me plaça sur une litière portée par un mulet, et que, sur l'autre côté du bât, un blessé se plaignait beaucoup. J'avais à côté de moi un soldat qui maintenait la litière avec ses mains pour l'empêcher de trop bouger. A chaque secousse cependant, je sentais mon bras se briser, le sang coulait à flots de mon coude.

Le retour en ville me parut interminable; il nous fallut nous frayer un chemin à travers la masse des fuyards! Quelle honte, ma chère enfant! Ils n'en voulaient plus et abandonnaient tous leurs armes. On fut obligé à un moment de s'arrêter dans un petit bois où les obus pleuvaient, causant des ravages parmi les hommes et les chevaux. Je m'en aperçus en sentant les branches fauchées par les projectiles retomber sur moi.

J'entendis à ce moment le soldat du train s'exclamer : « Je ne reste plus ici, je ne tiens pas à me faire tuer. » Je crus alors que c'en était fini de moi, que cet homme allait quitter la bride de son mulet et s'enfuir; la bête, livrée à elle-même, m'aurait infailliblement renversé dans le premier ravin où je serais encore!

Le Bon Dieu m'a protégé! Le brave garçon, heureusement, ne m'abandonna pas, et j'ai pu être ramené en ville, où j'ai été recueilli par la première ambulance que nous avons rencontrée; j'étais à bout de force, je souffrais mort et passion. A chaque mouvement, je sentais l'os brisé me percer un peu plus le bras. Enfin, on m'étendit sur un lit. J'eus alors le bonheur de voir arriver mon brave Pierre [1], mon ordonnance, qui, ayant appris ce qui m'était arrivé, avait couru à ma recherche, d'ambulance en ambulance. Peu après, deux chirurgiens s'emparèrent de moi. Ils me prévinrent, après m'avoir palpé, que j'avais un os du coude luxé et l'autre cassé, qu'il fallait remettre l'os luxé à sa place et pour cela en rejoindre les fragments. Ils ne me cachèrent pas que c'était là une opération douloureuse et qu'ils allaient m'endormir au chloroforme.

Je n'y consentis pas, craignant que, dans leur inexpérience, il ne leur fût plus possible ensuite de me réveiller. J'ai donc souffert atrocement; deux hommes me tenaient par l'épaule, deux autres par la main, chacun tirant de son côté. Tout cela dura une demi-heure environ. Le pauvre Pierre Coquet pleurait tellement que le docteur Corvisart, que l'Empereur m'avait envoyé, fut obligé de le faire sortir de la chambre. Je suis maintenant chez une veuve qui a mis une chambre à ma disposition.

1. L'abbé Draman de Saint-Quay, neveu de Pierre Coquet, raconta par la suite que Pierre Coquet, ayant appris que le général de Courson avait, accrochée à sa selle, une sacoche contenant 30 000 francs appartenant à l'Empereur, se rendit aussitôt sur le champ de bataille, retrouva le cadavre du cheval et rapporta la précieuse sacoche au général.

Dans les autres pièces de la maison, dans la cour et les écuries, il y a cinq à six cents blessés : quels cris, quels gémissements! A deux heures, j'étais pansé et dans mon lit : le paradis!

Durant ce temps, l'armée était en pleine retraite; les soldats ne se gênaient plus pour dire aux officiers : « Nous n'en voulons plus, nous nous sauvons, c'en est assez », et ils rentraient en ville, affamés; en un moment, troupes d'infanterie, artillerie, ambulances, convois remplissaient toutes les rues, où la circulation était devenue impossible. Les Prussiens, pendant ce temps, s'emparaient de toutes les hauteurs dominant Sedan et nous entouraient d'un cercle de batteries formidable.

A deux heures et demie, trois heures moins le quart, ils commencèrent à envoyer dans cette ville encombrée et dans les rues de laquelle on n'aurait pas pu faire tomber une épingle par terre, une grêle de boulets et d'obus. La maison où j'étais couché, incapable de faire le moindre mouvement, reçut treize obus : deux personnes furent tuées, et le feu avait pris. Juge de ma position! J'étais sur mon lit, incapable de faire le moindre mouvement, et je me voyais sur le point d'être grillé vif. Le pauvre Pierre ne m'a pas abandonné à cet instant critique, et nous sommes restés tous les deux dans notre petite chambre. Tout le monde était descendu dans la cave. A quatre heures, une dernière bombe enleva la cheminée devant notre maison, en brisant toutes les vitres. Nous n'avons cependant pas bougé, nous résignant à un sort qui nous semblait inéluctable.

A cinq heures, le bombardement prit fin brusquement.

Voici ce qui s'était passé depuis que j'étais tombé. De la sous-préfecture où se trouvait l'Empereur, des officiers, arborant le drapeau des parlementaires, avaient été envoyés dans toutes les directions sur les lignes. Les obus avaient alors cessé de s'abattre sur cette malheureuse ville, dont les rues étaient encombrées de blessés, d'agonisants, de cadavres d'hommes et de chevaux. Le 2 septembre à six heures, la capitulation avait été signée, et à six heures et demie, l'Empereur, accompagné de toute sa maison, avait remis son épée au Roi. Il avait ensuite été dirigé avec sa suite sur Cassel. L'armée entière était prisonnière de guerre.

... Désastre pire que celui de 1812, pire que celui de Waterloo!

AMAND DE COURSON DE LA VILLENEUVE

L'ÉLECTRICITÉ CÉRÉBRALE

VINGT années ont passé depuis qu'Hans Berger fit connaître la possibilité de recueillir et d'enregistrer les variations des potentiels électriques du cerveau humain. C'est en effet, en 1929, qu'il publia sa découverte et donna aux enregistrements des ondes électriques de l'encéphale le nom d'*électro-encéphalogramme*, par analogie avec le terme d'électro-cardiogramme employé pour désigner l'enregistrement des ondes électriques du cœur.

Dès 1875, le physiologiste anglais Caton avait démontré l'existence de l'*électricité cérébrale*. Après avoir enfoncé des électrodes dans la substance grise cérébrale d'un singe trépané, il avait vu s'inscrire sur le galvanomètre relié à ces électrodes des oscillations rythmiques traduisant la présence d'un courant électrique. « Chaque cerveau de singe ou de lapin que j'ai examiné, écrivait-il, m'a révélé la présence de courants électriques attestés par les oscillations du galvanomètre. La surface externe du cerveau se montre généralement positive par rapport à sa surface de section. Les courants électriques de la substance grise paraissent être en relation avec les fonctions de celle-ci. » Il avait aussi remarqué que lorsqu'on éclairait un œil du singe ou du lapin en expérience, il se produisait une modification dans l'activité électrique de la zone visuelle de l'hémisphère opposé. Si on éclairait l'œil droit, l'activité rythmique spontanée de la zone occipitale gauche était bouleversée ; si on éclairait l'œil gauche, les mêmes phénomènes se produisaient dans la zone occipitale droite. Nous avons aujourd'hui l'explication de ce phénomène : nous avons appris, en effet, que toute sensation, qu'elle soit visuelle ou auditive ou tactile, déclenchait un courant bio-électrique ou courant d'action qui remonte le long des nerfs, avec une vitesse qu'on

a pu mesurer, jusqu'au centre sensoriel cérébral. Il se produit donc une modification de l'activité électrique spontanée qui existe dans le cerveau au repos, du fait de l'arrivée d'un autre courant électrique venu des organes des sens. Ainsi Caton décrivit sans les expliquer les deux aspects de l'activité électrique du cerveau, l'activité électrique *spontanée*, rythme cérébral autonome qui représente la pulsation synchrone de milliards de neurones corticaux, et l'activité électrique *provoquée* par les messages sensitifs venus de la périphérie.

Les constatations de Caton ne suscitèrent guère d'intérêt. Quelques années plus tard, Fleischl von Marxow déposa à l'Académie impériale de Vienne un pli cacheté contenant des observations assez analogues, dont le contenu fut révélé à l'occasion d'une communication de A. Beck. En 1913, Prawdicz-Neminski enregistra, à partir de cerveaux de chiens, une activité électrique faite de deux sortes d'ondes, les unes d'une fréquence de 10 à 15 par seconde, qu'il appela ondes de premier ordre ; les autres, d'une fréquence de 20 à 30 par seconde, ondes de second ordre.

Les recherches de Hans Berger, commencées dès 1902, furent faites d'abord chez l'animal, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il fit ses premières observations *humaines*. Dans une communication au Congrès international de Psychologie (Paris, 1937), Berger exposa ainsi sa découverte : « Au cours de l'année 1924, après de multiples essais préparatoires, j'ai réussi pour la première fois à obtenir des variations permanentes de potentiel avec des électrodes impolarisables, appliquées sur une lacune cranienne, chez un jeune homme ayant subi une grosse trépanation décompressive. Je trouvai, comme Fleischl von Marxow l'avait déjà établi sur le chien, qu'on peut également recueillir les variations de potentiel *à la surface du crâne intact*. Quand je fus sûr de mes observations, en 1929, j'ai publié ma découverte en proposant le terme d'électro-encéphalogramme de l'homme (E.E.G.). »

Depuis lors, de nombreux chercheurs ont étudié l'activité électrique du cerveau, précisé la technique de l'électro-encéphalographie (et la description des électro-encéphalogrammes), et étendu ses applications tant à la psycho-physiologie qu'à la médecine nerveuse et mentale [1].

Chez un homme adulte, l'électro-encéphalogramme montre diverses sortes d'ondes. Les *ondes alpha* sont des ondes d'une fréquence d'environ 10 c/s (cycles par seconde), d'une amplitude d'environ 30 microvolts (millionnièmes de volt), et qui se produisent dans des conditions de repos sensoriel et mental, aussi Bremer a-t-il proposé de les appeler « ondes

1. Ces recherches sont détaillées dans mes ouvrages sur l'*Electro-encéphalogramme* (Masson, 1939) et sur les *Ondes cérébrales et la Psychologie* (Presses universitaires de France), 1re édition 1942, 2e édition sous presse).

de repos »; elles s'arrêtent sous l'influence des activités sensorielles et spécialement des excitations lumineuses, de l'effort intellectuel et de l'émotion. Les *ondes bêta*, d'une fréquence d'environ 25 c/s et d'une amplitude qui représente proportionnellement à peu près le quart de la moitié des ondes alpha, apparaissent dans les conditions d'excitation psychosensorielle qui dépriment le rythme alpha, aussi Bremer a-t-il proposé de les appeler « ondes d'activité ». Les *ondes delta* ont une fréquence lente de 3 à 4 c/s et une plus grande amplitude que les ondes alpha, elles apparaissent à l'état normal chez l'homme endormi, mais on les observe surtout dans des états pathologiques. Les *ondes thêta* ont une fréquence de 4 à 7 c/s et une amplitude très petite.

On peut donc distinguer plusieurs bandes de fréquence dans les rythmes électriques du cerveau : une bande de 0,5 à 4 c/s (ondes delta), une bande de 4 à 7 c/s (ondes thêta), une bande de 8 à 12 c/s (ondes alpha) et une bande dont les limites supérieures sont mal déterminées, celle des ondes bêta ou plus généralement des ondes rapides.

On sait, d'après les théories de Fourier, que tout phénomène variable peut être considéré comme résultant de la superposition d'un nombre plus ou moins grand de sinusoïdes. On a pensé qu'il serait intéressant de déterminer la répartition spectrale de différentes amplitudes des composantes du signal observé, c'est-à-dire, pratiquement, les fréquences prédominantes du tracé. Cela peut s'obtenir par une analyse mathématique, mais, plus commodément, par le moyen d'appareils fournissant automatiquement les amplitudes des fréquences composantes, c'est le principe des analyseurs automatiques.

L'électro-encéphalogramme varie avec l'âge. L'aspect des tracés se modifie au fur et à mesure de la maturation. Les enfants possèdent des rythmes lents et amples qui évoluent, stade après stade, jusqu'au rythme de l'adulte; cette évolution peut se compléter jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. A l'âge adulte, le rythme de base est assez stable, et la vieillesse ne paraît pas le modifier. La stabilité des électro-encéphalogrammes chez un même individu permet de considérer les ondes cérébrales comme une constante individuelle, et cette notion a été corroborée de façon fort significative par les recherches faites sur les jumeaux uni-vitellins dont les électro-encéphalogrammes sont similaires.

Les modifications des ondes cérébrales sous l'influence des facteurs psychiques, physiques, chimiques sont d'une grande importance pour caractériser un électro-encéphalogramme. Les principales concernent les modifications de l'activité électrique à l'occasion des sensations, de l'effort mental et de l'émotion. Les changements du milieu physique, par exemple l'altitude et les basses pressions atmosphériques, et du milieu chimique, par exemple la diminution du sucre sanguin, altèrent les tracés. Au point de vue pratique, on utilise couramment les variations électro-encéphalographiques consécutives à l'alcalose, c'est-à-dire à la baisse de l'acidité sanguine. Celle-ci peut être facilement obtenue

en forçant le sujet à augmenter ses échanges respiratoires par l'épreuve de l'hyperpnée. Lorsqu'un sujet respire rapidement et profondément en faisant porter ses efforts sur l'expiration, il se produit une diminution de la teneur du sang en CO_2, entraînant une baisse du *p*H sanguin, c'est-à-dire une alcalose ; après trois à six minutes d'hyperpnée, il apparaît sur les électro-encéphalogrammes des ondes lentes. Les variations sous diverses influences pharmacodynamiques ont permis des expérimentations fécondes. Non seulement on peut ainsi étudier l'action de certains médicaments sur les ondes cérébrales, mais on peut aussi éprouver la stabilité d'un tracé en « l'activant » par l'administration de substances susceptibles de faire apparaître sur les tracés des anomalies qui seraient restées latentes. Ces épreuves d'activation sont très utiles pour aider à différencier les types normaux des types pathologiques.

***

La découverte des ondes électriques du cerveau humain a fait faire de réels progrès à la *psycho-physiologie*, en particulier dans l'étude objective de la sensation, du travail intellectuel et du sommeil.

Les *sensations*, et en particulier les sensations visuelles, entraînent la suppression temporaire du rythme alpha et son remplacement par le rythme bêta. Cet arrêt survient après un temps de latence, et sa durée dépasse la durée de l'excitation. On a distingué chez l'animal les modifications de l'activité électrique du cerveau consécutives à l'arrivée des influx centripètes (« on-effect ») et à leur disparition (« off-effect »). Les potentiels provoqués par la stimulation afférente sont difficiles à distinguer, chez l'homme, de l'activité électrique spontanée, mais avec un éclairement brusque des yeux, on observe, dans la région occipitale, un « on-effect » caractérisé par la production d'une ou plusieurs ondes électriques, d'un dixième de seconde environ, suivies d'une onde positive plus longue et un « off-effect » caractérisé par une recrudescence du rythme alpha après fermeture des yeux. D'autre part, Adrian et Matthews ont constaté l'action très spéciale de la lumière vacillante ou « flicker ». Les fluctuations rapides de l'éclairement des yeux entraînent, « induisent » les ondes alpha, qui se mettent au rythme de la lumière vacillante. Pour étudier le « flicker », on emploie de plus en plus le stroboscope, qui produit une lumière très vive et très brève ; l'illumination rythmée de la rétine entraîne le rythme cérébral au rythme de l'appareil, et cela d'autant plus que ce dernier rythme se rapproche du rythme alpha spontané. Il se produit alors un entraînement maximum traduisant sans doute un phénomène de résonance. On peut expliquer ainsi un phénomène bien connu en physiologie des sensations, à savoir qu'une lumière rythmée paraît plus lumineuse aux fréquences voisines de 10 par seconde (loi de Talbot). Le même phénomène peut se reproduire lorsque les

fréquences du stroboscope atteignent les valeurs harmoniques de celles du rythme de base. La stimulation photique ne donne pourtant pas de résultats uniformes. Si certains rythmes cérébraux suivent fidèlement les fréquences qui leur sont imposées, il en est d'autres qui répondent par des fréquences plus ou moins harmoniques, et d'autres enfin qui conservent leur autonomie.

Les réactions d'arrêt sous l'influence des excitations sensorielles ne se produisent que si ces excitations impliquent une attitude d'intérêt ou un effort d'attention de la part du sujet. Les yeux peuvent être ouverts dans un champ visuel uniformément illuminé, sans qu'il y ait nette perturbation du rythme, mais celle-ci apparaît dès qu'une forme est projetée dans le champ visuel. Cependant, ce qui importe plus que l'hétérogénéité du champ visuel, c'est l'effort pour percevoir. Dans l'obscurité, le seul fait de chercher à percevoir les objets déclenche la réaction d'arrêt. L'effort constitue l'élément fondamental de la réaction d'arrêt, si bien qu'en définitive, les excitations sensorielles ne sont efficaces qu'en tant qu'elles déterminent un *travail mental.*

Berger avait émis l'hypothèse, au début de ses recherches, que les ondes électriques cérébrales qu'il venait de découvrir étaient le corollaire physiologique de l'activité psychologique consciente, mais il constata bientôt que pendant l'activité intellectuelle, les ondes s'arrêtaient. On observe, en effet, la suppression ou la diminution des ondes alpha chez un sujet à qui on fait faire un travail intellectuel, par exemple un calcul mental. Quand la solution du problème est trouvée, le rythme alpha reprend sa fréquence normale. Cependant, au cours d'une conversation facile ou d'une récitation, on ne constate tout au plus qu'une légère diminution des ondes alpha.

Si l'attention peut déclencher une réaction d'arrêt, il faut bien reconnaître qu'il est actuellement impossible de superposer tel rythme cérébral à telle forme d'activité psychique supérieure. Il y a bien une corrélation entre l'électricité cérébrale et « la pensée », mais celle-ci reste des plus grossières. Le travail mental modifie les ondes cérébrales, suspend les ondes alpha, mais cette modification est indépendante de la qualité de ce travail. D'autre part, l'encéphalogramme d'un débile mental ne diffère pas de celui d'un sujet intelligent, et les différences n'apparaissent qu'au dessous d'un âge mental de quatre ans. L'électro-encéphalographie n'offre que le reflet d'une activité bioélectrique élémentaire, qui n'est pas différente chez l'homme et chez le coléoptère, comme l'a montré Adrian en comparant son propre tracé à celui du ganglion optique d'un dytique.

Si l'on ne peut tirer de l'électro-encéphalographie des conclusions relatives aux capacités intellectuelles d'un sujet, il est, par contre, une fonction psychique qu'elle permet d'explorer dans une certaine mesure, c'est la conscience entendue au sens de vigilance. J'ai souvent montré

l'intérêt qu'il y avait, du point de vue psycho-physiologique, à restreindre ainsi le sens de ce mot qui comporte tant de significations multiples [1]. Dans cette conception, la conscience se confond avec la fonction vigile, et ses différents degrés, qui vont de l'attention, conscience au second degré ou conscience d'avoir conscience, jusqu'au sommeil, ne représentent que différents niveaux de vigilance ou de somnolence. De ce point de vue, il est incontestable que l'électro-encéphalographie permet de saisir des corrélations psycho-physiologiques, assez élémentaires sans doute, mais réelles : l'attention, la détente, le sommeil, le sommeil profond ont sur les enregistrements des traductions différentes répondant aux différents *niveaux de conscience*.

L'électro-encéphalogramme d'un homme endormi n'est pas le même que celui d'un homme éveillé, et les phases successives de l'endormissement peuvent être suivies sur les tracés. Pendant la première étape, l'activité alpha diminue d'amplitude ou devient plus nette si le sujet présentait à l'état de veille un rythme alpha peu régulier. Puis apparaissent des fuseaux d'ondes plus rapides de 14 à 16 c/s. Au cours de la troisième étape, des ondes lentes et amples s'insinuent entre les bouffées rapides. Ces ondes, de 1 1/2 à 3 c/s, forment à elles seules le rythme de la quatrième et dernière étape, au cours de laquelle le sujet dort profondément. Mais il se produit toujours des fluctuations au cours du sommeil, et spécialement lorsqu'un stimulus est soudain perçu par le dormeur. Il survient alors sur le tracé un accident caractéristique appelé « complexe K », formé d'ondes lentes auxquelles se superpose une activité plus rapide de 8 à 14 c/s.

Dans le *sommeil expérimental* qu'entraînent les anesthésiques volatils, à mesure que l'anesthésie s'approfondit, le rythme cérébral devient de plus en plus lent. Au cours de l'anesthésie chirurgicale à l'éther, le niveau chirurgical est atteint quand les ondes lentes ont un rythme d'environ un à la seconde. L'appréciation de la profondeur d'anesthésie par la modification du rythme a paru possible à certains électro-encéphalographistes américains, qui proposent aux chirurgiens de surveiller en permanence, sur un écran fluorescent, l'action de l'anesthésique sur le cerveau de l'opéré. Les effets des barbituriques à doses soporifiques sont les mêmes que ceux du sommeil naturel. Bremer a montré que les modifications des potentiels électriques du cerveau endormi sont semblables à celles du cortex déafférenté, c'est-à-dire privé de l'afflux des excitations sensorielles. Il est à peine besoin de souligner les analogies entre cette conception électro-encéphalographique et certaine conception philosophique du sommeil résumée par Henri Bergson dans la formule célèbre : « Dormir, c'est se désintéresser. »

Dans les maladies du sommeil, les différents degrés de somnolence s'échelonnent entre deux états électro-encéphalographiques : la dimi-

1. *L'Électro-choc et la Psycho-physiologie*, Masson, 1947.

nution, puis la disparition des ondes alpha dans les états de légère somnolence, l'apparition d'un rythme très lent dans les états de torpeur. Les constatations électro-encéphalographiques sont nettement en faveur de la thèse qui soutient qu'entre les sommeils normaux et les sommeils pathologiques (narcolepsies, léthargies, comas), il n'y a que des différences de degré et non de nature, les uns et les autres représentant les oscillations normales ou les déréglements pathologiques d'une même fonction vigile.

***

Les applications *médicales* de l'électro-encéphalographie sont rendues possibles par le fait que dans toute une série de maladies du cerveau, il existe d'importantes altérations des ondes électriques : modifications de fréquence, d'amplitude, de régularité, de forme, apparition de pointes ou de trains de pointes, asynchronisme entre les hémisphères cérébraux.

L'*épilepsie* est apparue aux premiers électro-encéphalographistes comme une sorte de terre promise et, de fait, dans aucune autre maladie cérébrale les modifications des ondes ne sont plus nettes. Le rythme du grand mal est caractérisé par sa fréquence de 30 par seconde et son amplitude de dix à vingt fois plus grande que celle des ondes alpha, le rythme du petit mal par des ondes de grande amplitude (le courant enregistré peut atteindre le millivolt), d'une fréquence de trois par seconde et d'une forme particulière. L'onde la plus caractéristique se décompose en deux éléments : une composante lente et arrondie et une pointe rapide, aiguë, aspect morphologique que j'ai comparé à celui d'une coupole et d'un minaret. En fait, on observe sur les enregistrements d'épileptiques toute une série de troubles du rythme électrique. Ce sont des ondes irrégulières : pointes, ondes abruptes, ondes lentes, et des rythmes paroxystiques : complexe pointe onde, ondes lentes de 3 c/s, complexe du petit mal psycho-moteur ou image en donjon crénelé ondes bifides, rythmes rapides ou rythmes du grand mal.

De nombreux facteurs modifient le rythme électrique de l'épilepsie. Certaines méthodes d'activation font surgir sur les tracés des anomalies jusqu'alors latentes et qui n'apparaissent pas chez les sujets sains. Parmi ces méthodes, les principales sont : l'hyperpnée, l'ouverture et la fermeture des yeux, le « flicker » et les épreuves pharmacodynamiques basées sur l'emploi du cardiazol, du penthotal et, plus récemment, du scopochloralose.

L'électro-encéphalographie est devenue une méthode courante dans le diagnostic de l'épilepsie, quelle qu'en soit la forme clinique : crises convulsives, absences, équivalents psychiques. Elle prend tout son intérêt dans les formes frustes et atypiques de l'epilepsie manifestées par des aspects trompeurs, par exemple certaines épilepsies psychiques

évoluant sous le masque de schizophrénies, d'obsessions-impulsions, d'hystéries avec somnambulismes et états de dédoublement de la personnalité, de troubles du comportement et du caractère. Elle permet alors de rattacher au mal comitial des syndromes qui avaient évoqué de tout autres diagnostics, et ce fait a d'autant plus d'importance qu'il comporte une sanction pratique, à savoir l'épreuve du traitement anti-épileptique (barbituriques, hydantoïne, tridione, pheneuron) dans des cas de psychoses et de névroses jusque-là traitées sans efficacité. Du point de vue médico-légal, l'électro-encéphalographie peut apporter la preuve de la nature pathologique de certains crimes et délits, comme je l'ai vu, par exemple, à propos de viols ou d'exhibitionnismes survenus au cours d'états seconds. La constatation des stigmates électriques de l'épilepsie est d'un appoint précieux pour démontrer que ces actes peuvent être dus à des causes pathologiques et que leurs auteurs doivent être traités et non jugés.

L'électro-encéphalographie s'est révélée un procédé de choix pour le diagnostic de *localisation* du foyer épileptique. Si la crise épileptique a pu être considérée comme un véritable orage bioélectrique envahissant toutes les aires corticales, il n'en reste pas moins que dans certaines conditions, on peut constater que les ondes électriques anormales existent seulement dans un territoire localisé du cortex, alors que le reste de l'écorce présente une activité électrique normale. La détection de ce foyer initial des ondes, qu'on considère comme un véritable foyer épileptogène, a une importance capitale étant donné la possibilité d'un traitement chirurgical de l'épilepsie consistant précisément dans l'ablation du foyer décelé par les tracés (Penfield). Cependant, cette opération n'est possible que dans un nombre réduit de cas. De toutes façons, l'enregistrement des ondes cérébrales rend de grands services dans la surveillance du traitement des épileptiques, tant pour le choix des médicaments que pour la posologie des doses. Il ne suffit pas qu'un épileptique n'ait plus de crises pour être considéré comme guéri, il faut encore que les tracés électriques soient nettoyés de leurs anomalies, et le traitement doit être continué avec patience jusqu'à obtention de ce résultat, sinon des rechutes surviendront tôt ou tard.

En dehors de l'épilepsie, d'autres applications médicales ont été mises en évidence, dont l'importance est loin d'être négligeable. C'est surtout dans les psychoses s'accompagnant d'altérations organiques de l'encéphale qu'on constate des modifications des tracés, et en particulier dans les arriérations mentales et les démences. Dans les arriérations mentales, on observe un rythme normal chez les simples débiles, mais des ondes lentes chez les imbéciles et les idiots, quelle que soit la cause de leur oligophrénie. Il en est de même dans les démences organiques, qu'elles soient dues à des traumatismes, à des infections comme la paralysie générale, à des intoxications par l'alcool ou l'oxyde de carbone, ou à la sénilité. Dans certains cas de paralysie générale, il se produit, sous l'influence

des traitements (malariathérapie, pénicilline, arsenicaux pentavalents et arsénones), d'heureuses modifications que l'on peut suivre à la fois au point de vue clinique et électrique, les tracés s'améliorant progressivement à mesure que la démence régresse.

Dans les psychoses sans altérations organiques de l'encéphale, comme la schizophrénie, les délires chroniques, la psychose périodique, il faut bien reconnaître que les constatations électro-encéphalographiques ne sont pas décisives. Elles sont presque absentes dans les névroses. En fait, dans les névroses et les psychoses, l'intérêt de l'électro-encéphalographie n'est pas dans le diagnostic positif de ces maladies, car il n'apporte au clinicien aucun élément notable ; il réside, d'une part, dans le diagnostic différentiel avec l'épilepsie et, d'autre part, dans la surveillance des traitements. En effet, l'électro-encéphalographie permet, dans une certaine mesure, de contrôler l'action cérébrale des grands traitements biologiques qui ont modifié le pronostic des maladies mentales (méthodes de choc, psycho-chirurgie, etc...). Par exemple, la constatation des grandes ondes lentes, signe de souffrance cérébrale, pourra ou devra, selon les cas, faire suspendre un traitement par l'électro-choc ou par le choc insulinique.

Quand il existe dans un cerveau des lésions localisées, l'enregistrement des ondes électriques permet d'aider à préciser leur *localisation*. Ceci à un intérêt tout particulier lorsque la lésion est une tumeur susceptible d'être enlevée chirurgicalement. Le repérage exige des techniques particulières basées sur la recherche de l'opposition de phases et la méthode de triangulation. Ce n'est pas la tumeur qui émet des rythmes électriques anormaux, car elle est électriquement muette, mais on enregistre des perturbations avoisinantes qui consistent, en général, en une activité lente de 1 à 3 c/s, caractérisant le rythme delta. Si le rythme delta est généralisé sur toute la surface du cerveau, on ne peut rien conclure quant au siège de la tumeur, mais s'il est limité à une zone très circonscrite, on peut ainsi guider le chirurgien.

Ce bref bilan des résultats obtenus par une méthode relativement récente, tant dans le domaine de la psycho-physiologie que dans celui de la médecine, est chargé de promesses. Déjà, l'électro-encéphalographie est devenue pour les psychologues et les psychiâtres qui étudient l'activité du cerveau une technique aussi indispensable que l'électro-cardiographie pour les physiologistes et les cardiologues qui étudient l'activité du cœur.

JEAN DELAY

professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

LES SECONDES NOCES

XIV

Le cerf fut lancé immédiatement, « au bout d'un trait », comme disaient les piqueux. On entendit sonner *La Vue* et *La Royale*, ce qui signifiait que c'était bien un grand dix cors qu'on chassait.

L'animal sauta trois allées successives, à peu de distance des cavaliers et des voitures, et presque tout le monde eut la satisfaction de l'apercevoir, volant à deux mètres du sol, les pieds de devant repliés, les narines hautes et ses magnifiques bois renversés sur l'encolure.

Les soixante chiens suivaient, en hurlant, à quelques foulées ; ils passèrent sur les allées comme sur un tapis ondoyant et moucheté.

Puis Laverdure parut, perçant les taillis, franchissant les fossés, les étriers chaussés à fond, et secouant sa trompe en plein galop, pour en faire dégoutter vers le sol la salive.

Les enfants, en criant de joie, grimpaient sur les talus.

Le soleil de midi glissait entre les arbres de pâles peignes d'or.

Il y avait près de cinquante cavaliers. Les chevaux d'invités, peu habitués à la trompe, au fouet, au tumulte, se cabraient soudainement, bottaient le voisinage et, au moindre appui de la main, partaient comme des pierres de fronde.

Les hobereaux à longs nez et à tunique jonquille contemplaient ce spectacle avec mépris et agacement.

— A chaque Saint-Hubert c'est la même chose, bougonnaient-ils. Regardez-moi ce cirque!

Le brave Gilon, ses larges fesses posées sur une jument cob, avait pris l'air maussade et irritable du vieux veneur dès que le cerf est attaqué.

Résumé des précédents chapitres. — *Une jeune femme très riche, Jacqueline Schoudler, nièce du marquis de La Monnerie, et veuve depuis quelques années (son mari s'est suicidé), s'éprend d'un élégant capitaine, Gabriel de Voos, qui lui a été présenté au cours d'une chasse (à Mauglaives, domaine des La Monnerie). Après quelques semaines de coquetterie et d'hésitations, elle l'épouse. Mais cette union apparaît assez vite comme devant être malheureuse. En effet, Gabriel devient furieusement jaloux des sentiments que Jacqueline a conservés à l'égard de son défunt mari : jaloux d'un mort. Au moment où reprend le récit, Jacqueline et Gabriel chassent à courre avec leur équipage, à Mauglaives.*

— Ah! messieurs, j'ai horreur qu'on me suive de trop près, cria-t-il à des jeunes gens qui trottinaient derrière lui.

Et comme l'usage interdit aux invités de dépasser les boutons, force était aux jeunes gens de demeurer sur place ou de prendre un layon de traverse.

De Voos lui-même, hautain, autoritaire et soucieux d'imposer tout de suite son nouveau personnage, s'adressait sans aménité, du haut de son grand pur-sang, aux automobilistes :

— Messieurs, vous nous rendriez service en arrêtant vos moteurs. Nous chassons!..

— Vous avez parfaitement raison, ils sont insupportables, lui dit Mlle de Longueboile, qui était aussi une fanatique et sonnait de la trompe comme un homme.

Il n'était jusqu'à Laverdure qui, tout à la passion de prendre son deux millième cerf, ne s'autorisât, tout en retirant sa toque, d'apostropher « ces messieurs » qui bloquaient les allées ou risquaient de couper la voie au nez des chiens.

Nul n'eût pu croire, à voir l'air sinistre, attentif, concentré des chasseurs, qu'il se fût agi de leur plaisir, et non de quelque importante mission dont l'échec eût attiré sur eux le courroux du roi.

Le cerf prit bientôt une allure plus lente, amusa les chiens, en trottant devant eux, se fit buissonner une petite heure, cherchant une harde, puis revint à son enceinte d'attaque, où les hobereaux l'attendaient tranquillement, tandis que les jeunes gens avaient déjà fait le tour de la forêt et se sentaient épuisés sur des chevaux blancs d'écume.

Soudain, le cerf prit son parti et débucha en plaine d'un côté où nul ne s'y attendait. Il avait dix minutes d'avance sur les chiens.

Gabriel se trouva un moment bloqué, dans un sentier encaissé et marécageux, par quelques vieux boutons qui trottaient en file derrière l'obèse Melchior de Doué-Douchy, plus volumineux à cheval qu'Edouard VII. N'ayant plus l'âge des grandes randonnées au galop, ils se fiaient à leur connaissance du pays et à leur sens de la chasse pour rejoindre, sans se presser, à la première prairie où les chiens tomberaient en défaut.

Jusque-là Jacqueline s'était toujours trouvée à proximité de Gabriel. Se retournant, il ne la vit plus ; il craignit qu'elle ne fût en difficulté, l'attendit quelques instants, revint même sur ses pas. Puis, inquiet, avec le désagréable sentiment de l'accident, et une impression de culpabilité, il se décida malgré tout à poursuivre en avant. On n'entendait plus les récris, et la trompe de Laverdure était à peine perceptible dans le lointain.

« Mais non, c'est absurde, se disait Gabriel ; si elle avait fait une chute elle aurait appelé. Nous étions nombreux. Elle aura peut-être cassé son étrivière. »

Une demi-lieue plus loin, il trouva Jacqueline plantée à l'écoute,

au milieu du carrefour, et qui lui intimait de la main l'ordre de faire silence.

— Dorénavant, vous me ferez le plaisir de me suivre, n'est-ce pas? dit-il d'un ton vexé et désagréable.

— Mais vous n'avanciez pas, répliqua Jacqueline.

— Je ne pouvais tout de même pas renverser cette grosse futaille de Doué-Douchy pour vous faire plaisir.

— Vous n'aviez qu'à sauter le fossé et couper au droit, comme je l'ai fait. D'abord taisez-vous, on ne peut rien entendre.

— M'en fous! A la chasse, c'est vous qui me l'avez dit, vous suiviez votre premier mari. Je ne vois pas en quoi vous seriez déshonorée d'en faire autant avec moi!

— Ah! c'est pour cela! Ça recommence! s'écria Jacqueline les yeux brillants de colère. Je vous assure que, même si j'avais oublié, vous vous chargeriez de me donner des regrets. Je suivais François, d'abord parce que j'avais dix ans de moins et ensuite parce que, lui, savait chasser et qu'il ne se contentait pas de prendre des airs de faux grand seigneur qui ne trompent personne.

Ils s'affrontèrent un instant du regard. Tous deux avaient le visage rougi, le front et le cou moites, par l'effort de la course. Jacqueline était sans poudre, les mèches éparses et le tricorne un peu déplacé sur la tête; elle se devina telle dans le regard observateur et méchant de Gabriel.

— Eh bien! chassez donc à votre guise, puisque vous êtes si forte, dit-il. Et le jour où vous vous casserez la gueule, je ne serai sûrement pas là pour vous ramasser.

Il lança son cheval au galop, en lui plantant les éperons dans le flanc avec une inutile violence. Le cheval de Jacqueline voulut partir à sa suite; la jeune femme, d'une main volontaire, le retint sur place, dansant sur le gravillon du chemin.

« Un adjudant, voilà ce que j'ai épousé. Un adjudant de quartier! pensa-t-elle, regrettant de ne pas le lui avoir dit l'instant d'avant et prévoyant avec une satisfaction inquiète qu'elle le lui lancerait à la prochaine altercation.

Gabriel, ayant dévalé la pente, disparut dans le fond du chemin.

Jacqueline perçut brusquement sa fatigue, et l'aigre fraîcheur de l'atmosphère, et la tristesse de la lumière de novembre sur la campagne et les arbres dépouillés.

Un aboiement retentit à quelque distance, qui n'était que le cri d'un chien de ferme et qui augmenta chez Jacqueline l'impression d'isolement. Elle sentit toute l'inutilité, tout le ridicule qu'il y avait, au premier tiers du XXe siècle, à poursuivre des heures le vol-ce-l'est d'un cerf — la petite empreinte fourchue enfoncée dans les glèbes labourées et les prairies humides.

« Voilà! voilà! Il m'a gâché tout mon plaisir; et en plus il m'a fait perdre la chasse. Et lui sera à l'hallali, et moi pas! Ça, il me le paiera. »

Elle ôta son gant droit, éprouva sous ses doigts l'humidité poisseuse qui couvrait ses rênes, son fouet et le poil collé du cheval. D'une petite sacoche pendue à sa selle d'amazone, elle sortit une gourde plate et avala une gorgée d'eau-de-vie. Puis elle repartit au trot, dans la direction qu'elle croyait, au jugé, la bonne.

Pourquoi, se demanda-t-elle, répugnait-elle à l'idée de suivre Gabriel? Il n'était pas vrai qu'il chassât si mal qu'elle avait voulu le dire pour le blesser, et en tout cas il montait admirablement.

Encore une fois, pour le souvenir de François, pour respecter ces zones réservées dont elle ne savait pas dire, d'ailleurs, ce qui, en elle, fixait leur subtile limitation... Et elle reconnut que Gabriel avait quelques raisons d'être jaloux.

« Au fond, n'est-ce pas lui que je trahis davantage avec François, plutôt que François avec lui? »

François, lui aussi, avait exigé qu'elle le suivît, et derrière lui elle allait, heureuse et docile, avec le sentiment d'être protégée, précédée, pour la vie. Elle n'avait qu'à franchir les gués là où s'engageait son cheval, sauter la haie là où le poitrail de son cheval avait fait une brèche. Elle le revoyait devant elle, légèrement soulevé de sa selle, ses grandes basques dorées battant dans le vent. Elle recevait au visage les mottes de boue que projetaient les fers de son cheval. Il était le maître; elle suivait; c'était merveilleux.

Elle revoyait aussi les longues retraites, la nuit, lorsqu'ils revenaient fourbus, mais extasiés d'eux-mêmes et de leur amour. Elle entendait le grand rire de François. Les deux chevaux s'en allaient les rênes longues, et eux, penchés l'un vers l'autre, pendant de longues minutes, balançaient au rythme de leurs montures leurs mains enlacées.

— Ce n'est pas très vénerie, notre attitude, disait François en plaisantant.

La vie nocturne des bois, rongeur attaquant une écorce, hérisson remuant les herbes, branche pourrie se détachant brusquement de son tronc, les entourait de ses bruits légers et mystérieux, de sa vaste et enivrante odeur d'humus, de champignon, de fauve et de fumée...

Jacqueline eut envie de pleurer. Pourquoi, en des lieux et des heures identiques, ne pouvait-elle plus être heureuse de la même et simple façon? Pourquoi les bonheurs d'autrefois rendaient-ils toujours précaires et partiels les bonheurs d'aujourd'hui?

Elle se reprochait d'être venue fouler ces feuilles mortes, remuer ces joies enfouies, rouvrir cette tombe où dormait sa jeunesse. Ah! non, il ne fallait jamais retourner sur les lieux du bonheur.

Soudain, elle entendit des récris et sonner des bien-aller sur sa gauche, et la voix des piqueux soutenant les chiens.

— Rallye là-haut! Til'-là-haut! Til'-là-haut!

« Ah! le cerf est rentré en forêt! », se dit-elle soulagée, comme si elle venait d'être sauvée d'un grand péril. Elle se mit au galop et rejoignit la chasse, en même temps qu'une dizaine de cavaliers.

— Il reprend la direction de Mauglaives! Je crois qu'on l'a, madame la comtesse, je crois qu'on l'a cette fois, lui dit Laverdure, la face cramoisie et couverte de sueur.

Et il piqua devant une grande allée, où tout le peloton s'engagea derrière lui.

Certaine maintenant d'être à l'hallali, Jacqueline se disait, tout en galopant : « Au fond, avec François, aussi on s'attrapait souvent pendant les chasses. Et puis après, on en riait.... Sûrement on va rire, Gabriel et moi, tout à l'heure, quand on se retrouvera.... »

XV

Madame de Bondumont avait passé un doux et bienfaisant après-midi auprès de la cheminée aux griffons, à échanger quelques souvenirs, quelques regrets, avec son vieil amant, puis à le regarder somnoler. A deux reprises, elle s'approcha du fauteuil à oreilles, caressa la main au cachet de cornaline, la porta même à ses lèvres, puis vite, secouée par les ressorts qu'elle avait dans les genoux, elle regagna sa place, de peur qu'un domestique n'entrât à cet instant.

Ils s'aimaient depuis trente ans, ou plutôt, ils s'étaient aimés trente ans auparavant et avaient pris l'un et l'autre cette habitude tendre qui entretient l'illusion de l'amour chez ceux qui ont passé l'âge d'en changer.

Le veuvage d'Urbain de La Monnerie remontait à des temps fort peu postérieurs à la guerre de 70. Sa jeune femme était morte en couches, en même temps que le bébé. Urbain avait dit, à peu près comme les gens qui ont eu leur chien écrasé devant eux :

— Ah non, j'ai eu trop de chagrin, je ne me remarierai jamais.

Odile de Bondumont, quand commença leur liaison, était encore mariée, mais même après la mort de M. de Bondumont, Urbain et elle continuèrent d'observer la même prudence, la même parfaite discrétion vis-à-vis du monde ; si bien qu'en trente ans, ils n'avaient guère eu plus d'heures d'intimité qu'il n'en faut aux amants ordinaires pour se haïr en trente mois.

L'âge était venu, et les infirmités ; maintenant, ils étaient parvenus aux portes de la mort. Et quand madame de Bondumont élevait doucement jusqu'à ses lèvres plissées la main desséchée de l'aveugle, et lorsque celui-ci feignait de ne pas s'en apercevoir, ils éprouvaient la même intensité d'émotion que dans les étreintes de la plus violente passion, parce qu'ils ne cessaient de penser : « Savourons bien cela : c'est tout ce qui nous reste et c'est peut-être la dernière fois. »

Le marquis sortit brusquement de son demi-sommeil.

— Odile, Odile, s'écria-t-il. On sonne l'hallali dans le parc. Je ne me trompe pas?... Venez, venez, conduisez-moi.

— Mais voyons, Urbain, vous n'allez pas sortir sans manteau.

Il agita la cloche de bronze.

— Florent! Mon tricorne, ma canne, mon manteau.

Deux minutes après, il avançait dans le parc, en se hâtant au bras de sa vieille amie.

— Mais n'allez pas si vite, disait-elle, vous allez vous fatiguer.

Jacqueline et ses compagnons étaient réunis au bord de l'étang et sonnaient sans interruption. Le cerf se soutenait au milieu de l'eau, et les chiens nageaient autour de lui. Les gardes et les domestiques du château étaient accourus.

— Eh bien, tu vois, papa! criait Léontine Laverdure. Il est pris, ton deux millième. C'était pas la peine de te faire tant de mauvais sang!

— Charlemagne, décroche la barque, commanda Laverdure.

Et apercevant le marquis, il vint à sa rencontre.

— Un beau bat-l'eau, monsieur le marquis, un beau bat-l'eau, dit-il. Dommage que monsieur le marquis puisse pas voir.

— Si, si, je vois, Laverdure. Enfin, je vois... en arrière. Un hallali dans l'étang de Mauglaives, il n'y a rien de plus beau! Il y a bien des années que ça n'était pas arrivé.

— Et après une belle chasse, ah ça, oui! Je ferai le rapport à monsieur ce soir, sur sa boîte. Et madame la comtesse, comme d'habitude, a été la première aux abois. Monsieur le comte, par exemple, qu'avait si bien dirigé la chasse au début, vraiment, on voit qu'il a à cœur de remplacer monsieur le marquis, on sait pas où il est passé.

Une partie des voitures arrivait. Il en sortit un grand nombre de cavaliers qui avaient depuis longtemps mis pied à terre.

Le marquis fut entouré, félicité, comme à l'occasion d'une grande victoire ou d'un important événement familial.

— Ah! mon cher Urbain, c'est une belle Saint-Hubert; tu peux être content, disait l'obèse Melchior de Doué-Douchy.

Chacun était satisfait de soi-même et d'autrui, se sentait disposé à l'amitié et aux compliments.

— Allez, Laverdure, s'écria le marquis, allez servir le cerf. Je n'aime pas que les animaux souffrent.

Laverdure monta dans la barque, que Charlemagne fit avancer à l'aide d'une perche.

« Oh mon Dieu, mon Dieu, tâchez moyen qu'il n'arrive rien! » pensait madame Laverdure.

Elle avait vu des cerfs à l'agonie renverser des barques. Mais à cette époque-là, Laverdure était jeune.

La chaussée de l'étang s'était couverte de spectateurs. Les hobereaux à longs nez, ayant mis pied à terre, avaient dessanglé leurs chevaux et se frottaient les cuisses, les rênes passées au creux du bras. Un grand

silence attentif se fit, où l'on n'entendit plus que le glissement de la barque sur les eaux.

La barque et le cerf voguèrent quelques instants côte à côte comme deux bâtiments qui vont s'aborder. Puis Laverdure, de la main gauche, saisit le cerf par la queue et lui plongea à deux reprises le couteau dans le flanc. L'animal émergea de l'onde jusqu'à mi-corps, puis retomba ; ses ramures s'inclinèrent ainsi qu'une mâture, et la surface de l'étang, autour d'elles, se teignit d'une grande tâche rouge.

Laverdure, debout, ôta sa toque tandis que les sonneries reprenaient.

La curée se fit devant le château à quelques pas de l'endroit où le matin avait eu lieu la bénédiction. Les restes dépecés du cerf avaient été disposés sur une pelouse. Jolibois balança longuement la tête de l'animal devant les yeux ardents de la meute tenue sous le fouet, puis rabattit la « nappe », c'est-à-dire la peau du cerf, découvrant l'amas sanglant, et les chiens se précipitèrent.

— Jacqueline! Gilon! appela le marquis. Approchez-vous. Voyons, à qui fait-on les honneurs? Dites-moi les gens qui sont là.

— Ah! mon cher marquis, dit Gilon, il y a aujourd'hui un très grand maître d'équipage à qui il semble que cela revient de droit.

— Qui ça?

— Un des plus grands maîtres d'équipage. N'est-ce pas, Jacqueline?

— Oui, oui, absolument, dit celle-ci en souriant.

— Mais qui donc, bon Dieu? s'écria le marquis.

Sur un signe de Gilon, Laverdure, qui était prévenu, s'approcha.

— Monsieur le marquis, dit-il, pour ce cerf qui est pris sous Mauglaives et le deux millième depuis que je suis à l'équipage, ces messieurs ont pensé que le pied devait être offert à monsieur le marquis.

Jacqueline prit la main de son oncle et l'approcha de la toque sur laquelle Laverdure présentait le pied tressé, tandis que les maîtres, élevant leurs trompes, sonnaient la fanfare de circonstance.

— C'est ridicule, c'est ridicule! bougonna le marquis bouleversé.

Laverdure reçut la deux millième poignée de main de sa carrière de grand piqueux, et en même temps la première qui fût humaine, la première où les paumes ne fussent point isolées par un billet plié.

Puis le marquis feignit d'étudier le pied du cerf en palpant la corne, tandis que Laverdure feignait de nettoyer le drap de sa toque.

— Dites-moi, il a le pied fort, votre cerf, Laverdure?

— Oui, oui, monsieur le marquis, il a le pied fort.

Et il y avait des larmes dans les yeux morts de l'aveugle.

— Vous avez été un bon compagnon, Laverdure, dit-il très bas.

La Mauglaives, répercutée par la grande façade Renaissance, se répandait sur les toits du village et à travers le parc lorsque apparurent, venant au grand trot, deux cavaliers, en tunique jonquille. C'était de Voos et l'immense baron hollandais à la tête couleur de brique ; le visage de Gabriel avait pris une teinte approchante. Les deux cavaliers jetèrent à

un domestique leurs rênes d'un geste insolent, se laissèrent glisser de leur selle, puis, le regard vague, la démarche peu déterminée sur leurs grandes bottes, et avec, entre eux, une sorte de complicité goguenarde, ils se mêlèrent aux groupes en débitant aux dames des compliments ironiques et pâteux. Le langage du Hollandais était à peu près incompréhensible.

« Tiens, pensa Laverdure, voilà le baron qui a encore une pistache, et il semble bien que monsieur le comte l'ait accompagné. C'est pour cela qu'il n'a pas rejoint. »

Il était en fait arrivé ceci à Gabriel que, à la suite de l'algarade avec Jacqueline, alors qu'il piquait droit devant lui pour se calmer, sa monture s'était déferrée d'un antérieur. Incident banal, mais qui avait encore ajouté à sa fureur. Force lui était de retraiter au pas, avec l'espoir, au mieux, de retrouver les voitures, de monter dans l'une d'elles et de confier son cheval à un cocher. Pendant un quart d'heure, tandis que Jacqueline, de son côté, s'apitoyait sur son passé, Gabriel s'était juré de ne plus jamais chasser à courre, de partir le soir même pour Paris, de divorcer, de se faire réintégrer dans un régiment de spahis. C'est à ce moment qu'il avait rencontré le baron van Heeren qui, comme d'habitude, avait perdu les autres cavaliers cinq minutes après le lancer et depuis chassait le renseignement avant de finir par chasser l'auberge. On pouvait se demander d'ailleurs pourquoi ce personnage s'obstinait à naviguer, comme un cargo en perdition, deux fois la semaine, à travers la Sologne, le Berry ou le Sancerrois, alors qu'il eût pu trouver un autre prétexte pour échapper à sa femme et aller se saouler en paix.

Ravi de l'aubaine qui lui fournissait un compagnon, le baron hollandais avait dit à Gabriel[1]:

— Nous allons chercher un village, il se peut, où le maréchal remettra le fer de votre cheval. Et pendant ce temps, il se peut, nous irons au café.

Le baron était à ce point imbibé qu'il lui suffisait d'un verre d'alcool pour se retrouver dans une euphorie parfaite. Au deuxième, il entrait dans les confidences stupides. En plus, il avait, dans ces cas-là, l'amitié contagieuse. Et Gabriel était ulcéré, écœuré de lui-même et de la vie.

Une bouteille de marc était sèche et une autre entamée, et le cheval referré était depuis longtemps accroché à l'anneau près de la porte, alors que van Heeren, continuant de porter avec dignité sa tête rouge, disait :

— Quand je vais rentrer, il se peut, j'irai au lit avec la bonne.

Et Gabriel, poursuivant un monologue parallèle répondait :

— Oui, mais c'est votre première femme... enfin... vous êtes son premier mari. Ah non, mon cher ami, vous ne savez pas, vous ne savez pas ce que c'est que d'être le second mari d'une veuve, c'est horrible.

Ils se trouvèrent bientôt d'accord pour déclarer que le monde appartenait aux hommes, et que c'était une grande chance que deux êtres aussi bien faits pour se comprendre se fussent rencontrés.

C'est seulement quand ils voulurent sonner de la trompe au milieu de la salle d'auberge, afin de ressembler plus complètement aux gravures anglaises à bon marché, que la patronne leur conseilla de rentrer.

— Des hommes si bien et si riches, disait-elle en les regardant s'éloigner, si c'est pas une pitié de les voir se détruire comme ça.

Van Heeren avait pris soin de faire remplir une grosse gourde en argent dont il partagea le contenu avec son compagnon durant la route, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent pour la fin de la curée.

Lorsque Gabriel aperçut Jacqueline, son visage, jusque-là avenant et béat, prit une expression coléreuse et méchante.

— Ah vous voilà, vous! s'écria-t-il. D'abord, j'exige que Julien soit foutu à la porte. Il n'est pas même capable de faire ferrer les chevaux.

— Oui, oui, c'est entendu. Mais maintenant, je vous demande de vous taire, répliqua sèchement Jacqueline, parce que vous êtes atrocement saoul et que vous me faites une peine horrible. Je ne vous aurais jamais cru capable de vous mettre dans un état pareil.

— Je ne suis pas saoul le moins du monde, cria Gabriel, et quand bien même je le serais, les femmes n'ont qu'à la fermer.

Heureusement, les sonneurs continuaient à souffler dans le cuivre et couvraient sa voix.

— Eh bien quoi, reprit-il, à nouveau ironique, on ne sonne pas *La Schoudler* ou *La Françoise*? On manque à tous les devoirs.

Et portant à ses lèvres l'embouchure de métal, il se mit à sonner très faux *le Dix cors* jeunement, dont les paroles, connues de tous, étaient :

Voici un beau dix cors jeun'ment
Il a tout du cocu.

Si Jacqueline ne s'était pas trouvée en public, elle eût éclaté en sanglots.

La nuit tombait, et le froid en même temps. Les invités remontaient en voiture ou bien allaient se restaurer au buffet dressé dans la salle à manger du château.

Jacqueline parvint à éviter ce dernier écueil pour Gabriel et à l'envoyer se coucher ; au fond, il ne demandait que cela

Le héros du matin, celui que tout le monde enviait et admirait à la sortie de la messe, s'en alla les jambes molles, riant tout seul.

— La pauvre petite, chuchotaient les convives, c'est épouvantable pour elle, si elle a épousé un ivrogne.

Jacqueline attira madame de La Monnerie dans un petit salon.

— Mais enfin, maman, dit-elle, qu'est-ce que je vais faire? Je ne peux pas continuer à vivre avec lui dans ces conditions-là!

— Allons, allons, ne dramatise pas, répondit la vieille dame. Il a trop bu, ça peut arriver à tous les hommes. Et puis, que veux-tu, c'est un colonial!

Au milieu de la nuit, tout le château étant silencieux, Jacqueline,

qui pleurait depuis qu'elle s'était déshabillée vit entrer Gabriel dans sa chambre.

— Ah non, pas cela, pas ce soir, s'écria-t-elle, pas après la manière dont vous vous êtes conduit. Jamais je n'oublierai cela, jamais!

Mais cinq heures de sommeil n'avaient pas complètement dessaoulé Gabriel. Il se mit à exposer ses griefs, à ressasser sa jalousie et à énoncer ses exigences pour l'avenir, en truffant son discours d'atroces grossièretés. Il ne se contentait plus maintenant, dans sa colère, de penser des paroles ordurières, il les disait.

Puis il entra dans le lit de Jacqueline, sans qu'elle pût s'y opposer. Et elle se rendit compte cette nuit-là qu'elle n'avait jamais connu avec François les joies que lui procurait Gabriel. Elle en éprouva honte et remords; mais, dès lors, elle commença à trouver à son second mari des excuses.

XVI

A la fin de 1929, victime à la fois des débuts de la crise mondiale et du désordre de son propre esprit, le banquier Noël Schoudler s'effondra dans un krach retentissant. En quarante-huit heures, les valeurs qu'il contrôlait cessèrent d'être cotées en Bourse; la banque fut obligée de fermer ses guichets et de déposer son bilan. Schoudler avait reçu en dépôt des fonds de la reconstruction dont il ne put immédiatement effectuer la restitution. Un ministère sauta sur cette affaire.

La plus importante partie de la fortune de Jacqueline et tout ce qui devait revenir un jour à ses enfants avait été englouti dans le désastre Schoudler.

Jacqueline avait craint que cette demi-ruine n'eût des répercussions pénibles sur son ménage. Il n'en fut rien. Tout au contraire, Gabriel se montra plus gentil, plus attentif, plus détendu, et, sentimentalement parlant, les mois qui suivirent le krach furent à coup sûr les plus heureux de leur union.

Gabriel n'aurait sans doute jamais aimé véritablement Jacqueline si celle-ci avec une inconsciente persévérance, n'avait cultivé chez lui la jalousie du mort.

Mais l'amour qui ne tient que sur la base étroite et coupante de la jalousie ne se satisfait que de victoires d'orgueil. Tout ce qui donc pouvait diminuer le nom de Schoudler, ternir l'auréole qui l'entourait, rapetisser le socle (du moins Gabriel le croyait-il) sur lequel était posé le souvenir de François, était accueilli par l'ancien spahi comme un bienfait. Devant l'effondrement de l'avenue de Messine, Gabriel grandissait à ses propres yeux. Jacqueline maintenant n'avait plus la possibilité de lui dire, ce qu'elle s'était d'ailleurs bien gardée en aucune occasion de prononcer, mais qu'il craignait toujours d'entendre, dans les moments de colère : « Vous acceptez tout de même de vivre de ce que François

m'a laissé. » Et Gabriel était parvenu à cette paradoxale position qu'ayant épousé Jacqueline pour son argent, il était heureux de sa ruine partielle.

Il eut d'ailleurs le tact de ne donner à cette satisfaction que l'aspect d'une compréhension calme. « Ne sommes-nous pas unis pour le meilleur et pour le pire ? » semblait-il dire à Jacqueline. Et tant de grandeur de caractère ne laissait pas de la toucher.

En plus, Gabriel, pour la première fois depuis qu'il avait quitté l'armée, était occupé. Noyée dans les paperasses, Jacqueline avait fini par se décharger entièrement sur son mari.

Le travail de Gabriel consistait essentiellement à aller visiter l'avocat, l'agent de change et le nouveau banquier qui s'occupaient de leurs intérêts, et à se faire expliquer par eux des choses qu'il ignorait totalement, afin de les répéter ensuite à Jacqueline avec une belle assurance et comme décisions venant de son chef.

Il perdait à cela beaucoup de temps et y gagnait de l'importance. Sa femme à tout instant le remerciait par un regard, un silence, une pression de main, un baiser.

Pendant toute cette période, le ménage vécut presque constamment à Paris, rue de Lübeck.

Par contrecoup des événements, Gabriel était remonté dans l'estime de madame de La Monnerie.

— Ah! voyez-vous, mon pauvre Gabriel, lui confiait-elle un jour, j'étais contre le premier mariage de Jacqueline. Ces familles de banquiers, ça tourne toujours mal.

Gabriel, qui n'avait jamais pensé qu'il pourrait prendre autant d'agrément aux opinions de la vieille dame, se mit aussitôt à leur accorder de la valeur.

Le ménage de Voos était encore à cent lieues de la gêne, et leur train de vie n'étant point démesuré, ils n'eurent guère à le changer.

Les héritages de l'oncle général et de l'oncle diplomate, essentiellement constitués de valeurs nominatives, avaient pu être intégralement récupérés. C'était peu de chose, certes, au regard de ce qui était perdu et aussi étant donné l'effroyable baisse générale des cours. Mais il y avait également, dans une banque de Londres, un coffre qui contenait de l'or et qui n'avait pas été touché ; un oubli, sans doute, du baron Noël.

D'autre part, Jacqueline, pour se rassurer, avait devant elle l'immense fortune terrienne de Mauglaives, qu'elle était appelée à recueillir à brève échéance, et sur les revenus de laquelle elle vivait déjà libéralement six mois de l'année.

Gabriel, s'étant fatigué plusieurs mois à comprendre le travail des hommes d'affaires, put apporter un jour à Jacqueline, triomphalement, la composition exacte de son portefeuille réduit et l'évaluation des biens demeurés en sa possession. Devant ces nomenclatures, ces colonnes de chiffres, ces traits bien tirés à la règle et à l'encre rouge, Gabriel éprou-

vait le même sentiment bienfaisant d'ordre, de rectitude et de perfection que lui procurait jadis une revue de détail passée dans son escadron

Et exactement comme les soirs de revue, ce bien-être moral le poussait à perdre sa solde au poker ou à se saouler jusqu'à l'aube, Gabriel décida aussitôt d'acheter une nouvelle voiture, ce que Jacqueline vraiment ne pouvait pas lui refuser.

Gabriel choisit cette voiture parmi les plus rapides et les plus luxueuses, avec une carrosserie spéciale et de belles garnitures de cuir rouge ; il la prit simplement de trois chevaux moins puissante que la précédente pour faire, déclara-t-il, une économie sur l'essence.

Dès lors, il n'eut plus qu'à roder son nouveau jouet, se remettre à consulter sa montre sans nécessité, et attendre une date de la fin juin, importante entre toutes, et pour Jacqueline et pour lui : l'anniversaire de la mort de François.

Gabriel voyait approcher ce jour à peu près comme le paludique qui se croit guéri voit revenir la période de l'année pendant laquelle il avait ordinairement ses crises, avec le même mélange d'appréhension et d'espérance.

Dans la semaine qui précéda immédiatement l'anniversaire, Gabriel remarqua que Jacqueline n'avait point l'air absent à la fois et concentré qu'il lui voyait les autres années. Cette détente était-elle naturelle, était-elle le fruit du temps ou de l'oubli, ou bien Jacqueline faisait-elle un effort sur elle-même ? De toute manière, Gabriel interpréta ce changement comme une victoire personnelle. Il ne se rendait pas compte que d'avoir admis la date pénible comme un événement de sa propre existence constituait en soi une défaite. Aucune parole ne fut prononcée de part ni d'autre qui pût en rappeler la proximité.

La veille, Jacqueline et Gabriel se dirent bonsoir un peu plus brièvement que de coutume et en évitant de se regarder, car chacun savait à quoi l'autre pensait.

Naturellement, Gabriel ne rejoignit point Jacqueline dans sa chambre ; leurs rapports physiques d'ailleurs, tout en restant aussi heureux, s'espaçaient un peu, et il n'y avait même point de risque que cette marque de tact de la part de Gabriel parût en discordance avec les habitudes.

Gabriel saurait le lendemain s'il avait vraiment gagné sur le mort.

Le matin suivant, en descendant pour le petit déjeuner — car depuis la « ruine », on avait adopté, rue de Lübeck, le principe anglais du breakfast pris dans la salle à manger, ce qui ne se justifiait par aucune économie, — Gabriel s'étonna de ne pas voir Jacqueline.

— Elle est allée à la messe anniversaire de François, expliqua madame de La Monnerie.

— Ah oui, en effet. C'est tout naturel, répondit Gabriel.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis c'est tout naturel, répéta plus fort Gabriel, qui pensait sincèrement ses paroles.

Jacqueline arriva peu de temps après. Elle n'avait pas l'air bouleversé et avait su assez bien recomposer son visage.

— Il tombe une pluie! dit-elle. J'ai été trempée. Vraiment, pour un mois de juin... Il faut encore que j'aille au cimetière ; mais par ce temps.

Elle avait bien dit cela, comme s'il ne s'agissait que d'une obligation ennuyeuse.

— Je vais vous y conduire, dit Gabriel.

— Mais non, voyons, chéri, je ne vais pas vous demander cela.

— Mais si, je vous assure ; c'est tellement plus simple.

Dans cet assaut de civilités, elle se laissa facilement vaincre, parce qu'elle voulait voir, elle aussi, si Gabriel était bien définitivement guéri de sa maladie du passé.

Au début de l'après-midi, Gabriel la conduisit donc à la porte du Père-Lachaise.

— J'en ai pour une minute, dit-elle.

Gabriel machinalement regarda sa montre. Jacqueline acheta une brassée de fleurs et disparut.

Lorsqu'elle revint une demi-heure plus tard — les allées sont longues dans le grand cimetière, et puis Jacqueline n'avait pas trouvé tout de suite le jardinier auquel elle donnait un pourboire annuel, et puis le vase blanc où elle mettait d'ordinaire les fleurs était cassé — Gabriel n'était plus dans la voiture.

« Il en aura profité pour aller faire une course » se dit-elle. Son attention était encore tout absorbée par l'effort qu'elle avait fait pour ne point laisser, tandis qu'elle était agenouillée sur la tombe, couler des larmes dont Gabriel eût pu s'apercevoir.

Elle s'assit et attendit.

Ses doigts, pour s'occuper, lissèrent le pied de cerf accroché au montant du pare-brise. Ce n'était point le pied du cerf aveugle ; ce trophée-là, Gabriel l'avait fait monter sur la traditionnelle plaque de chêne, avec la date et les circonstances de la prise gravées sur cuivre. Non, le pied pendu dans la voiture provenait d'un cerf pris durant une journée particulièrement heureuse du temps de leurs fiançailles, où Jacqueline et Gabriel avaient chassé côte à côte et presque seuls. La peau tressée était maintenant dure et flexible, un peu comme un nerf de bœuf.

— Oh! monsieur le comte a bien raison d'avoir ça à côté de lui, disait Laverdure. Quand on conduit la nuit, on ne sait jamais... Il n'y a rien de meilleur comme matraque.

Mais Gabriel ne conservait ce pied dans ses voitures successives que par fétichisme du souvenir.

Mais à mesure que les minutes passaient, une anxiété sourde commençait à s'installer en elle, en même temps que l'irritation. « Enfin, il se fiche de moi. Qu'est-ce qu'il peut bien faire? »

Une autre demi-heure s'écoula, puis encore un quart d'heure, au bout duquel Gabriel réapparut, la face congestionnée, la mâchoire crispée, les poings fermés. Il ouvrit la porte d'un geste brutal.

— Ah! vous êtes là! dit-il sans regarder Jacqueline.

Le siège était avancé. Gabriel le repoussa d'un coup de pied dans les beaux cuirs rouges. Il sentait fortement l'alcool anisé.

— Est-ce qu'il est grand le caveau des Schoudler? demanda-t-il.

— Oui, assez, répondit Jacqueline en se forçant au calme.

— Parce que dans ce cas vous pourriez aussi bien y transporter votre lit!

Les mois qui suivirent l'incident du cimetière furent, pour Jacqueline et Gabriel, une lente descente dans un enfer auquel ni l'un ni l'autre n'avait le sentiment de pouvoir se soustraire.

La jalousie de Gabriel avait repris avec une intensité, une permanence, une méticulosité, une recherche du détail jamais atteintes précédemment.

Jacqueline n'osait plus prononcer une phrase sans bien s'assurer d'abord que celle-ci ne contenait aucune parole dangereuse. Ses silences alors étaient épiés. « Elle y pense, elle allait en parler », se disait Gabriel. Et Jacqueline lançait n'importe quoi qui sonnait faux, qui sonnait mal, pour faire cesser la douleur de cette observation froide et haineuse.

Ils essayèrent à plusieurs reprises de vivre séparés quelques jours, pour reprendre souffle, elle à Mauglaives et lui à Paris ou inversement. Mais elle s'aperçut que, tel un blessé qui tire sur son pansement pour faire saigner sa plaie, Gabriel en profitait pour aller fouiller les tiroirs, violer le secret des vieilles lettres, exhumer des souvenirs qui n'appartenaient qu'à elle, afin d'exciter une douleur qui n'appartenait qu'à lui.

« Mais qu'est-ce que j'ai fait, gémissait Jacqueline, en s'écrasant les tempes dans les mains, mais qu'est-ce que j'ai fait pour le faire souffrir à ce point ? Ce n'est pas possible, il est fou... »

Cette même question, Gabriel ne laissait pas de se la poser à lui-même parfois. Il n'y avait rien en lui, apparemment, qui pût annoncer le déséquilibre mental. Il était d'une intelligence fort moyenne, il n'était accablé d'aucune angoisse mystique ou métaphysique, son corps n'était affligé d'aucun trouble fonctionnel.

Alors pourquoi, soudain, au moindre propos qui ravivait son obsession, ou même sans aucun motif, Gabriel avait-il alors l'impression que sa raison se déchirait comme une toile, comme un drap dont on fait craquer le surjet? Et la colère se mettait à crier plus haut que sa pensée.

C'est dans ces moments-là que Gabriel allait boire. L'alcool était la seule chose qui fît disparaître cet état, ou plutôt qui abolît la conscience qu'il en avait.

XVII

La veille des fêtes de Noël, Jacqueline et Gabriel se rendirent à l'institution de jeunes filles où étudiait Marie-Ange, afin d'assister à la traditionnelle représentation de fin d'année. Marie-Ange parut sur la scène, d'abord pour réciter un poème, *l'Oiseau sur le Lac*, puis dans les chœurs qui chantèrent la *Sixième Béatitude* de Franck.

Marie-Ange avait maintenant quinze ans et demi et était plus grande que sa mère. Elle avait l'assurance méprisante qu'affectent souvent les filles de cet âge, et qui n'est qu'une impatience de vivre refoulée. Ses cheveux chatains dorés, séparés par une raie, tombaient jusqu'à ses épaules, où ils se reposaient en une seule boucle ; Marie-Ange appréciait les portraits florentins.

Jacqueline, en regardant sa fille, ne remarquait aucun des traits par lesquels celle-ci lui ressemblait, mais cherchait involontairement ceux, comme l'obliquité des paupières, le dessin de la bouche, la longueur du buste, par lesquels elle rappelait François.

Gabriel n'allait pas mal ce jour-là ; il était dessaoulé de la veille et pas encore réimbibé. La *Béatitude* de Franck l'ennuyait, mais la vue de toutes ces petites filles, et peut-être surtout la vue de Marie-Ange, lui était agréable. Il avait l'impression de plonger dans une eau rafraîchissante et très légèrement parfumée.

« Eh bien voilà, se disait-il, la seule manière d'être heureux. Epouser une fille de seize ans, jolie, la visser à la campagne, lui faire des enfants, et puis soi-même, vadrouiller un peu. »

Jacqueline avait redouté cet après-midi. A sa surprise heureuse, il ne se passa rien.

Le soir, elle dit au revoir à Jean-Noël et à Marie-Ange qui partaient pour les sports d'hiver, en compagnie de leur tante Isabelle. Jacqueline préférait se priver de ses enfants pendant leurs vacances plutôt que de les mettre pendant deux semaines en présence des crises de leur beau-père.

Elle fût volontiers allée elle-même à la montagne avec eux au lieu d'offrir ce voyage à Isabelle : « Oh! Ce qu'une détente me ferait du bien... Mais Dieu sait de quoi Gabriel serait encore capable en mon absence... » Et la même raison qui lui faisait souhaiter de partir la forçait à rester.

Elle profita d'un moment où Gabriel n'était pas dans la pièce pour dire rapidement à ses enfants, en gardant les yeux fixés sur la porte.

— Et n'oubliez pas de prier pour votre papa, mes chéris... Moi, je ne l'oublie jamais, sachez-le bien.

Marie-Ange regarda sa mère de biais, avec indifférence. Elle était préoccupée de savoir s'il y aurait des garçons dans le chalet de montagne ; elle était persuadée que bientôt elle apprendrait à tout le monde

comment on doit vivre. Mais comme c'était long, vingt-quatre heures d'attente par jour! Car même son sommeil était une attente.

Le soir même, Gabriel et Jacqueline repartirent pour Mauglaives, emmenant avec eux madame de La Monnerie.

Comme le curé de Chantou-Mauglaives avait plusieurs paroisses à desservir, entre lesquelles il tenait à balancer ses faveurs, il se trouva, cette année-là, que la messe de minuit n'eut pas lieu à Mauglaives, et le château s'endormit tôt, comme un jour ordinaire.

Le lendemain Jacqueline alla présider l'arbre de Noël de l'école libre. Gabriel ayant achevé les mots croisés des journaux *Gringoire* et *Candide*, passa au chenil, parla avec Laverdure des dispositions pour la chasse du lendemain. Laverdure irait « faire le bois » du côté du Chêne-Brûlé, où les gardes lui signalaient des animaux.

— Vous n'avez pas un verre de vin blanc à m'offrir, Laverdure, dit soudain Gabriel.

— Mais bien sûr que si, monsieur le comte... Léontine, appela le piqueux. Va nous chercher une bouteille... tu sais duquel.

— Ah! monsieur a tort! Y s'abîme la santé! Je me gêne pas pour y dire, déclara Léontine Laverdure.

— Allons, cause pas ainsi, coupa le piqueux. Du moment que monsieur le comte nous fait l'honneur...

Un peu plus tard, Gabriel descendit au village. Il rencontra le maire, qui l'invita à goûter son marc nouveau.

— Ah! il est raide en goût, monsieur le comte, dit le maire, mais il a du fruit, et puis long sur la langue ; vous allez sentir ça, vous qui êtes un fin connaisseur.

Le maire songeant aux prochaines élections municipales, était enchanté que le nouveau châtelain commençât à être tenu dans l'opinion du village pour un buveur.

Au château, la première partie du dîner se déroula sans incident. Gabriel ne trouva qu'une seule occasion de faire un mot désagréable. Comme madame de La Monnerie parlait d'un homme qui s'était trouvé veuf quelques années plus tôt, Gabriel, se tournant vers Jacqueline, dit :

— Vous auriez dû l'épouser ; vous auriez pu marier vos morts.

Jacqueline, qui prenait du bout des dents un peu de purée de marrons et ne parvenait pas à toucher à la dinde, tant elle avait l'estomac verrouillé par l'angoisse, ne répondit rien.

La grande salle à manger de Mauglaives était entièrement et uniquement décorée de bois de cerfs. Sur les murs, les panneaux des portes, et jusqu'aux poutres du plafond, étaient accrochés, sans nul espace libre, deux ou trois milliers de massacres. Les cerfs avaient été pris depuis cent ans ou plus ; les bois avaient blanchi. Sous les lueurs restreintes et les ombres immenses que produisaient les lampes à pétrole et les candélabres, cet enchevêtrement d'os frontaux et de ramures que

l'œil rencontrait de toutes parts, tenait à la fois de l'arbre à sorcière et de la chambre de torture.

L'aveugle, dont les facultés ne cessaient de décliner, ressemblait, dans ce décor, moins à un vivant qu'à un fantôme retenu par des toiles d'araignées. Madame de La Monnerie, plus sourde à mesure que la journée s'avançait, parlait pour elle-même sans se soucier qu'on l'écoutât ou qu'on lui répondît.

Jamais, comme ce soir, Jacqueline, n'avait senti ce que ce lieu avait d'inquiétant, d'hostile et de funeste, et jamais aussi sinistre ne lui avait paru la conjonction des êtres présents.

— Vous réveillonniez à Paris, les autres années, avec... enfin... avec mon prédécesseur, dit soudain Gabriel de cette voix neutre que Jacqueline redoutait.

— Oui... peut-être... quelquefois... répondit-elle.

— Enfin, c'est une chose facile à se rappeler, vous ne croyez pas? C'est oui ou non.

— En effet, oui, je réveillonnais, dit-elle doucement.

— Alors, pourquoi ne sommes-nous pas restés pour réveillonner hier?

— Parce que je n'y ai pas pensé ; parce que vous n'en avez pas parlé.

— Si, je vous l'ai proposé!

— Alors, c'est que je n'ai pas entendu.

— Vous mentez une fois de plus!

Gabriel refit le détail de ses griefs. Il n'était bon qu'à surveiller les hommes d'affaires, les piqueux et les chiens. On l'enfermait à la campagne. On ne voulait prendre aucun plaisir avec lui parce qu'on les avait pris avec l'autre... Un valet de veuve, un valet de veuve...

Jacqueline se sentit sur le point de s'évanouir de faiblesse, d'épuisement, d'usure.

L'aveugle cherchait avec une cuiller les morceaux découpés en petits cubes dans son assiette, et tout l'univers tenait, pour lui, dans la distance qui séparait la table de sa bouche.

Madame de La Monnerie parlait des frises du Parthénon qui sont au Louvre.

— Eh bien, oui! cria soudain Jacqueline. J'ai été heureuse autrefois à Noël, merveilleusement heureuse, et comme je ne le serai jamais plus. Et tout ce que je vous demande, c'est de me laisser oublier que c'est Noël.

Gabriel se leva, d'une pièce, en renversant sa chaise derrière lui :

— Ah! bon! s'écria-t-il. C'est très bien. Ça arrange tout. Ça devait casser un jour. Ça y est. C'est cassé. Ni ce soir, ni jamais. Je pars pour Paris, et pour moi une autre vie commence!

Il gagna la porte, se prit l'épaule dans un massacre de cerf en grommelant : « Bordel » et sortit.

Jacqueline demeura quelques instants les yeux dans le vague, puis se leva et sortit à son tour.

— Et où vont-ils? Qu'est-ce qu'il y a? demanda l'aveugle.

— Ce n'est rien, mon pauvre Urbain, répondit madame de La Monnerie. C'est un colonial. Un coup de tropique!

Jacqueline jeta une cape sur ses épaules et rejoignit son mari dans la cour.

Gabriel était en pelisse, et mettait la voiture en route.

— Fais ce que tu veux, Gabriel, dit-elle; la seule chose, je t'en supplie, ne marche pas comme un fou.

Elle n'eut que le temps de retirer la main qu'il lui eût broyée en claquant la portière.

— Ne vous en faites pas, lui lança-t-il. Et si je me tue, vous pourrez torturer un troisième avec mon souvenir. Quelle chance!

Lorsqu'il eut franchi les grilles, l'idée de faire seul une longue route dans la nuit noire et froide lui déplut.

Il passa par Montprély pour tenter d'entraîner Gilon. L'ancien commandant était déjà au lit, dans un gros pyjama de flanelle à rayures, et ses lunettes posées sur les veinules de son nez.

— Ah! non, mon vieux Gaby, répondit-il. J'ai banqueté tout ce mois-ci. J'ai mal au foie; j'ai mal aux reins. Tu ferais mieux d'aller te coucher, toi aussi.

— Bon, c'est bien, tu m'abandonnes, tu me lâches, dit Gabriel. Je te dis, il faut que je commence une vie nouvelle.

En traversant la salle à manger pour repartir, Gabriel ouvrit la cave à liqueurs et avala, debout, trois verres de fine.

De Montprély au « castel » 1880 qu'habitait van Heeren, il n'y avait que trois kilomètres.

— Quel bon vent? s'écria l'immense Hollandais.

Il portait un vêtement d'intérieur de velours bleu, à brandebourgs, qui lui donnait l'air d'un tambour-major de l'empire ou du canonnier Mariolle.

— Van Heeren! Vous êtes mon seul ami, vous entendez bien! dit Gabriel. Passez votre smoking. Nous allons aller mener la vie!

La baronne van Heeren parut, en robe de chambre; elle avait la poitrine plate, le cheveu pauvre et le rein sec; ses pommettes semblaient frottées à la peau de chamois.

Elle portait sur le visage cette expression à la fois inquiète, coupable et martyrisée qu'ont toutes les femmes d'ivrognes, l'expression que commençait à prendre Jacqueline elle-même.

— Cela est mal, monsieur de Voos, cela est mal ce que vous faites, dit-elle. Vous, vous avez encore la jeunesse. Mais mon mari, un jour, il lui arrivera un accident.

Elle vit dans le regard de Gabriel une telle fixité cynique qu'elle prit peur et se tut.

XVIII

La salle du *Carnaval* était vide. L'orchestre ne jouait plus que pour van Heeren qui somnolait et pour Gabriel qui, s'était installé seul à une autre table, avait réclamé du papier et écrivait.

Le violoniste regardait le maître d'hôtel, le maître d'hôtel regardait les garçons ; on avait posé l'addition d'abord devant le Hollandais, puis devant Gabriel. Celui-ci avait mis distraitement la note dans sa poche et fait signe qu'on lui reversât à boire.

Ivre, il savait qu'il l'était. Mais il se sentait merveilleusement lucide au milieu d'un univers trouble et mouvant ; il était comme un centre de lumière environné de formes vagues animées d'un absurde mouvement giratoire. Il venait de découvrir enfin comment le monde était fait. Il se sentait non seulement lucide, mais encore prodigieusement intelligent.

« Puisque je fais place nette, il faut qu'elle sache pourquoi », s'était-il dit.

Et en haut de la feuille qu'on lui avait apportée, il avait tracé :

« *Puisque je fais place nette, il faut que vous sachiez pourquoi...* »

Puis les phrases étaient venues d'elles-mêmes, avec une précision, une rectitude dans les termes dont Gabriel était étonné.

« *Puisque vous n'allez plus me revoir, il faut que vous sachiez pourquoi. Vous m'avez fait souffrir depuis deux ans et demi comme il n'est pas permis de faire souffrir un homme. Il n'est pas permis de s'obstiner à faire souffrir comme vous m'avez fait souffrir.* »

Il fut interrompu par l'arrivée d'une troupe de fêtards, coiffés de chapeaux de papier, et soufflant dans des trompettes de bois.

Cette entrée sentait le cotillon froid, l'effort bête pour prolonger les amusements de la veille et utiliser les accessoires qui restaient.

Les musiciens, exténués, affectèrent l'entrain et la joie, et les bouchons de champagne sautèrent dans les doigts prestes des serveurs.

Gabriel ne s'étonna pas, en relevant les yeux, de voir van Heeren affublé d'un turban en papier gaufré, ni d'être lui-même coiffé, l'instant d'après, d'un chapeau de clown.

Des serpentins multicolores, lancés à travers la salle, vinrent s'enrouler à son cou, à ses manchettes, à son stylographe, et de petites boules élastiques rebondirent sur ses tempes.

Une entraîneuse, que la bande braillarde avait ramassée au passage dans un établissement moins élégant que le *Carnaval*, s'approcha de Gabriel et, se penchant sur la table, dit, avec ce ton ironique, provoquant, et presque agressif qu'ont souvent les femmes à vendre :

— A qui est-ce que vous écrivez comme ça? C'est pas une heure pour écrire! C'est une lettre d'amour?

Gabriel leva les sourcils vers elle sans la voir.

— Eh bien, vous n'êtes pas trop bavard, vous! Je ne veux pas vous faire de mal, vous savez! ajouta-t-elle.

Et elle s'éloigna en direction du vestiaire.

Toujours empêtré dans ses rubans de papier, Gabriel se repencha sur sa feuille.

« *Vous n'avez rien compris à l'homme que je suis, et naturellement puisque...* »

Alors Gabriel posa la plume, prit la feuille et, avec une logique parfaite, la déchira en huit.

Ce fut à ce moment que la troupe bruyante, poussant devant elle sa joie ainsi qu'une brouette, se retira du *Carnaval* pour aller répandre ailleurs ses pétards et ses confettis.

L'entraîneuse, qui émergea du vestiaire quelques instants plus tard, s'écria :

— Ah! les vaches, alors! Ils m'ont bien plaquée.

Elle alla s'asseoir auprès de Gabriel.

— Alors, c'est fini votre lettre? demanda-t-elle. Vous avez des ennuis? Allez, faut pas y penser. Faut être gai.

Elle ôta à Gabriel le chapeau de clown, se le mit sur la tête, se tourna vers une glace en disant : « Comment ça me va, à moi? », puis s'efforça d'arracher Gabriel à son siège en le soulevant par le bras.

— Allons, venez, on s'ennuie ici.

— Oui, dit Gabriel en se levant. Il faut que j'aille lui expliquer; que je lui explique moi-même. Et puis après on verra... ajouta-t-il avec un geste large et vague.

On lui apporta sa pelisse. Il mit un billet de 100 francs dans la main du chasseur.

— Et pour l'addition? demanda le maître d'hôtel, tenant une nouvelle note.

Gabriel eut un autre geste vague et large en direction du baron hollandais.

Les musiciens se hâtaient d'enfermer leurs instruments dans les étuis, et les garçons ramassaient dans une corbeille les serpentins et les morceaux de la lettre.

Van Heeren, prenant conscience de son abandon, s'écria :

— Très cher ami!...

Puis il s'écroula d'une masse, sur la banquette, pour cette fois s'y endormir véritablement.

Gabriel sortit, l'entraîneuse accrochée à lui, ou plutôt à sa pelisse, à ses vêtements élégants et chauds.

Elle était elle-même à demi saoule; la honte de la solitude et l'espoir mécanique du gain la faisaient s'attacher comme une algue à cet homme qui ne lui répondait point.

Ils s'assirent dans la voiture, claquèrent les portières, et Gabriel s'effondra sur le volant, la tête dans les mains.

— Mais enfin qu'est-ce que j'ai? Qu'est-ce que j'ai? gémit-il.

Il était complètement dépassé par l'alternance, en lui, du désespoir et de la haine.

— C'est toi qui as pris ma lettre, hein? demanda-t-il à l'entraîneuse méchamment.

— Mais non, mon chou, c'est toi qui l'as déchirée.

— Ce n'est pas vrai!

— Mais si, je t'assure.

— Ah! peut-être alors..., dit Gabriel.

Il démarra doucement.

L'entraîneuse caressait doucement la doublure de castor de la pelisse.

— Non, si c'est pas malheureux, murmurait-elle, de foutre de la fourrure pareille à l'intérieur!

De Voos se dirigeait vers la porte d'Italie.

— C'est par là que tu habites? demanda-t-elle encore.

Soudain, il arrêta la voiture en pleine avenue, prit l'entraîneuse aux épaules, tâcha, à travers le trouble de leurs deux ivresses, de saisir le regard de ses yeux trop rapprochés, et lui cria :

— Qu'est-ce qu'il y a, à ton avis, de l'autre côté?

— Comment, de l'autre côté?

— Oui, quand on est mort!

L'entraîneuse hocha la tête et répondit :

— Ah! c'est ça qui te travaille? Faut-il que tu sois saoul, alors!... T'en fais pas, va, il n'y a rien. Tout ce qu'on nous raconte, c'est des histoires! Rien du tout, j'en suis sûre. C'est bien ce qu'il y a de moche!

— Ah! n'est-ce pas? Toi aussi, tu en es sûre! s'écria Gabriel avec un ricanement de triomphe.

Il repartit, appuyant à fond sur l'accélérateur.

— Maintenant, je sais ce que je dois faire, murmurait Gabriel.

— Eh là! Eh là! Moi, je ne sais pas ce que tu dois faire, mais ce n'est pas une raison pour nous tuer. Allons, mon grand, ralentis.

Elle lui caressa la main, le cou, la cuisse, pour tâcher de le calmer. Mais Gabriel n'entendait rien, ne sentait rien.

— Si vous n'arrêtez pas tout de suite, j'appelle au secours, j'appelle la police, dit l'entraîneuse, à qui la peur rendait l'usage du vouvoiement.

Les roues tressautaient sur les pavés de Villejuif, et l'indicateur de vitesse, faiblement éclairé par la lampe de bord, marquait au delà de cent.

La fille, dont la panique augmentait de seconde en seconde, se demandait vers quel écrasement dans le fond de la nuit, ou vers quel rut sauvage suivi d'étranglement, l'entraînait cet alcoolique dément. Elle se mit à hurler de façon inhumaine, stridente et continue.

Gabriel parut soudain remarquer son existence.

— Quoi? Tu veux descendre, dit-il.

Il ralentit, sans arrêter tout à fait, se pencha pour ouvrir la portière et poussa la fille dehors.

XIX

La chambre de Diane, ainsi appelée en souvenir de Diane de Poitiers qui y avait, prétendait-on, séjourné, et pour qui avaient été exécutées les tapisseries de chasse qui couvraient les murs, était située sur la façade illustre, au second étage. Deux hautes fenêtres qui descendaient jusqu'au parquet en damier s'ouvraient sur une loggia d'où la vue, dans la journée, dominait la cour d'honneur, l'étang verdâtre et embrassait la plus grande partie du parc.

Cette chambre, avec son plafond à caissons, son foisonnement de personnages bleus et or sur les tapisseries, ses envols d'oiseaux, ses bondissements de chevaux et de cerfs, ses sangliers, ses panthères, ses nègres, ses déesses, avec son lit à colonnes légères, son secrétaire florentin et ses deux gros fauteuils Louis XIV recouverts de damas groseille, était une pièce princière et presque féerique, tout en gardant des proportions humaines.

Depuis le temps de son premier mariage, Jacqueline l'avait toujours occupée.

A cette heure, seule une des colonnes du lit, un coin de tapisserie et un fauteuil de damas étaient éclairés par une bougie naine qui s'enfonçait dans ses coulures sur la table de nuit.

Les yeux ouverts, les cheveux épars sur l'oreiller, Jacqueline pensait : « Il faudrait tout de même faire installer l'électricité à Mauglaives. Au moins partiellement. Mais tant que mon pauvre oncle est vivant, ce n'est pas possible, il ne comprendrait pas. Et puis, il y a tellement de réparations à faire! Rien que dans cette chambre, l'appui de la loggia qui est branlant, le parquet qui est gondolé... Si l'on commence... »

Elle avait passé une nuit d'insomnie, glissant parfois dans un demi-sommeil musculaire sans qu'un seul instant sa conscience, ni sa pensée aient pu s'assoupir. Elle avait alors l'impression que sa boîte crânienne était soulevée comme un casque et qu'elle voyait, au-dessous, tout le travail de sa machine mentale. Le somnifère léger qu'elle avait pris n'avait servi à rien, sinon à la mettre dans un état de moindre résistance à l'obsession.

« Il reviendra, évidemment, il ne peut pas ne pas revenir. »

Elle pensa aux premières semaines de leur rencontre... « Si j'avais pu m'imaginer cela... » Elle revit ce vendredi où Gabriel et elle, côte à côte, attendaient à la lisière d'un bois que les chiens en défaut aient débrouillé la voie. Gabriel avait dit, presque d'un ton de plaisanterie, mais sa voix tremblait un peu :

— Alors, Jacqueline, quand nous marions-nous?

— Eh bien, dans six semaines, si vous voulez, Gabriel; ce sera la fin de la saison des chasses...

...La stéarine débordait de la bobèche et glissait, pareille à un petit ruisseau de perles, le long du chandelier d'argent.

Jacqueline se demanda comment s'étaient passées ses fiançailles avec François et eut une surprise douloureuse en s'apercevant que ses souvenirs n'étaient plus ni précis, ni immédiats. Il lui fallut marcher en rond dans le passé pour retrouver les ossements de son premier amour. Le temps, maître de tout, dévorait même cela. Jacqueline se dit qu'elle devait faire de quotidiens exercices de mémoire si elle voulait sauver les instants de son bonheur de cette inexorable mâchoire.

« Tu vois, François, tu vois, murmurait-elle intérieurement, au fond, je l'aime peut-être autant que je t'ai aimé, et peut-être plus, puisque je l'aime sans être heureuse... Et toi, tu m'en veux peut-être, et lui ne comprend pas. Pourquoi ne peut-il pas comprendre? Que faire? Nous sommes tous des malades... »

Un ronronnement de moteur qui grandit dans la nuit; des pneus crissant sur le gravier... Jacqueline retint son souffle pour être sûre que ce n'étaient point des rumeurs nées de son attente, mais bien des sons réels. Des larmes lui vinrent aux cils : Gabriel rentrait. L'angoisse se retira d'elle, la laissant physiquement douloureuse et comme rouée. Nulle épuisante course à cheval n'exigeait autant de force qu'une pareille nuit. Gabriel rentrait; mais dans quel état serait-il?

Qu'importait pour l'instant? Car, en dépit de tout, elle n'avait d'autre désir, d'autre besoin, pour calmer sa peine, que de tenir contre elle cette grande tête d'homme, même d'homme ivre.

Gabriel descendit de voiture, arracha du montant du pare-brise un objet pelucheux et lourd, le mit dans la poche de sa pelisse et rejeta la portière, oubliant d'éteindre les phares.

Puis, d'un pas à la fois violent et incertain, il se dirigea vers la porte du château, sur la façade ancienne.

Il n'aperçut pas Laverdure qui venait du chenil, un limier en laisse.

La nuit d'hiver était noire encore; on ne commencerait à voir un peu clair devant soi que d'ici une demi-heure, le temps pour Laverdure d'être à pied-d'œuvre.

Le second piqueux, qui devait faire le bois ce matin-là dans des coupes plus éloignées, était déjà parti depuis un moment.

Tout dormait dans le château et dans les communs. On entendait juste les grondements des chiens qu'on avait réveillés en prenant les limiers.

Laverdure observa, à la lueur diffuse des phares tournés vers les remises, la grande silhouette de Gabriel poussant la porte du château. Le piqueux eut une impression pénible, comme chaque fois qu'il voyait Gabriel rentrer ivre.

Il alla à la voiture, en éteignit les lumières; puis il gagna la porte

du château qui était restée grande ouverte. A ce moment, le limier lança un long aboiement sinistre.

— A bas, *Cigarette*, dit Laverdure en appliquant une grande claque sur la gueule du limier.

Et il l'attacha à un gros décrottoir de fonte.

Gabriel eut du mal à allumer l'une des bougies posées sur la grande console du vestibule ; il avait oublié de refermer la porte, et un courant d'air, tournant autour de lui, s'enroulait à son bras, à la chandelle, couvrait la mèche. Enfin, il eut au poing une petite flamme jaune, qui éclaira, à mesure qu'il gravissait l'escalier, le bas des portraits des maréchaux de Mauglaives, leur main rose, vernie et craquelée, impérieusement posée sur la carte des Flandres ou sur un affût de canon.

Au tournant du premier palier, Gabriel fut traîtreusement saisi par le poignet et laissa choir son chandelier. Il avait accroché sa manche à l'un des anneaux de cuivre qui soutenaient la grosse main courante de velours rouge.

Il poursuivit à tâtons. Il perçut vaguement un pas qui répondait au sien à l'étage inférieur. Mais Gabriel était dans un tel état que même pour le poids de son ombre faisant craquer les marches à sa suite, il ne se fût point retourné.

Il caressait dans la poche de sa pelisse un objet flexible et pesant, terminé par une masse ronde et polie, semblable à une pierre dure ; et Gabriel, dans sa paume, abritait l'arme.

Une lueur diffuse venait du bas de l'escalier, comme si la main rose d'un des maréchaux avait ramassé le bougeoir. Quand Gabriel tourna dans le couloir du second étage, la lueur disparut. Mais Gabriel aperçut tout au fond de l'immense boîte d'ombre un étroit rais jaune qui soulignait le bas d'une porte. C'était justement là qu'il allait.

Jacqueline entendit le pas approcher, et puis la main qui, avec un frôlement animal, cherchait sur la porte la poignée de bronze. Puis le battant s'ouvrit, résistant un peu, comme toujours, sur une boursouflure du parquet.

Jacqueline vit avancer Gabriel, ses hautes épaules couvertes de castor, sa poitrine désamidonnée, sa cravate blanche tombée au-dessous du col. Elle vit approcher son visage.

Si elle se dressa, posa ses minuscules pieds nus sur le parquet, et se recula autant qu'elle put contre la colonne du lit, cherchant un chemin de fuite, ce ne fut point parce que Gabriel portait le masque de l'ivresse, mais parce que ce masque, à travers les chemins de la nuit, s'était transformé en une fixité heureuse, démoniaque et démente.

Elle voulut crier : « Gabriel ! » ; mais malheureusement articula : « François ! »

Les mains brusquement étendues devant elle, elle tenta encore de

pousser un hurlement pour avertir Gabriel et le faire rentrer dans les dimensions de l'entendement humain.

Mais le pied de cerf s'abattit sur le haut de sa tempe, le cri s'arrêta entre la gorge et les dents, et la tête de Jacqueline alla rebondir contre la colonne de chêne.

Laverdure, s'éclairant de son vieux briquet de guerre fabriqué dans un petit obus, avançait dans le couloir du second étage.

« Voilà qu'il est entré chez madame la comtesse, à cette heure, se dit-il. J'ai donc plus besoin... »

Il entendit un cri étranglé, mais si atténué que fût ce cri, il était chargé d'un tel effroi que Laverdure se porta en avant.

« Qu'est-ce que j'ose! Qu'est-ce que j'ose! se répétait-il. Peut-être que ça se passe dans le lit après tout. J'ai l'air de quoi? »

Machinalement, il ôta sa casquette et la mit dans la poche de son vieux manteau.

La porte de la chambre de Diane était entrebâillée.

Laverdure vit « monsieur le comte » qui soutenait d'une main, par le col de la chemise de nuit, le corps inerte et amolli de « madame la comtesse » et lui frappait la tête. Le crâne, sous la matraque de corne, rendait un son mat et craquant.

Gabriel ne marqua aucune surprise en voyant entrer Laverdure, ne fit aucune difficulté pour se laisser séparer du cadavre.

« Monsieur le comte va aller en prison, pensa Laverdure en un instant... la police... les journaux... et puis, pour monsieur le marquis et pour ses enfants... »

Avec la vitesse de réflexe du chasseur, il fit, de ses yeux couleur de silex, le tour de la pièce.

Pas de désordre, pas de trace de lutte; un lit normalement ouvert.

Gabriel, hébété, les doigts relâchés, avait laissé choir son arme.

« Heureusement, la corne, ça assomme sans couper, pensa Laverdure. Il aurait pris le bougeoir, il y aurait du sang partout... »

Il y avait juste, sortant de l'oreille et de la narine droites de Jacqueline, deux petits filets bruns, déjà taris et brillants.

Les coups avaient porté sur la masse des cheveux et rompu le crâne sans entamer le scalp.

Laverdure souleva le corps en le maintenant devant lui, alla à l'une des portes-fenêtres, l'ouvrit, passa avec son fardeau dans la loggia qui, à vingt pieds de hauteur, dominait le silence de la nuit glaciale.

« Dure comme est la terre en ce moment, ça paraîtra pas anormal... »

Il prit le temps de bien calculer son geste, appuya Jacqueline à la balustrade de pierre sculptée qui depuis longtemps menaçait ruine. Puis, se campant en arrière, il donna un grand coup de botte contre la balustrade et envoya s'écraser dans la nuit les pierres et le cadavre.

Puis il sortit de la loggia, referma la porte-fenêtre, alla ramasser le pied de cerf...

« Tiens! Ah! bien, c'est intelligent ce que je viens de faire! C'est malin », pensa-t-il en regardant la porte-fenêtre, qu'il se hâta d'aller rouvrir.

— Allez, monsieur le comte, faut faire vite maintenant, dit-il d'une voix basse et dure, en prenant Gabriel par le bras.

Ils sortirent sans que rien d'autre eût été touché dans la chambre. Sous l'air venant de la fenêtre, la mèche de la bougie grésillait dans son suif.

Les deux hommes passèrent dans la chambre de Gabriel qui était voisine. Une autre bougie fut allumée. Gabriel se laissait absolument conduire ; il se laissa également déshabiller par Laverdure.

Son visage se mit à verdir, et Laverdure le gifla, pas méchamment, à petits coups rapides, pour l'empêcher de vomir.

Laverdure avait semé sur le lit et le sol, avec la négligence qu'il imaginait à un homme riche et ivre, la pelisse, l'habit, la chemise et le gilet blanc, les souliers vernis.

Il fouilla à la hâte l'armoire et la commode, fit enfiler à Gabriel une culotte de cheval, un gros chandail à collet roulé et lui poussa les jambes dans des bottes de toile imperméable.

— Le pardessus jaune de monsieur est dans le vestibule?

Gabriel hocha la tête.

— Allons, perdons pas de temps, dit Laverdure.

Ils reprirent le couloir. L'ombre était moins totale, Laverdure craignait qu'une porte ne s'ouvrît. « Si quelqu'un nous voit, je serai complice, je serai complice. » Il y avait bien peu de chances pour que la chute des pierres et du corps ait été entendue de quiconque. Le marquis avait sa chambre à l'autre bout du château. Florent et sa femme étaient logés dans une sorte de demi-sous-sol, au-dessous de leur vieux maître, afin de pouvoir venir à lui au moindre appel. Les autres domestiques étaient, soit dans les pièces basses sous les combles, soit dans les communs, et leurs réveils ne sonneraient pas tout de suite.

Seule, madame de La Monnerie habitait cette partie. Mais elle était si sourde... Pourtant, alors que les deux hommes commençaient à descendre l'escalier, Laverdure entendit une voix prononcer, derrière des profondeurs de boiseries et de tapisseries :

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Entrez !

Dans le vestibule, Laverdure passa à Gabriel le manteau jaune, lui mit des gants et un chapeau d'étoffe dans les mains, puis le poussa dehors, rabattit la porte et détacha *Cigarette* qui grelottait.

« Encore heureux qu'elle ne se soit pas mis à hurler, celle-là, » pensa Laverdure.

Il alla rependre le pied de cerf dans la voiture à la place habituelle, après l'avoir soigneusement essuyé dans son manteau.

Conduisant Gabriel, Laverdure contourna le château de façon à ne point traverser complètement la cour d'honneur et à gagner le parc par une allée latérale.

L'immense façade commençait à se découper dans l'ombre grise, mais il était impossible de distinguer encore quoi que ce soit au sol.

Déjà *Cigarette* commençait à tirer sur le cordeau.

XX

Une onglée terrible, due à ce que Laverdure lui avait laissé, en lui passant les bottes, les minces chaussettes de soie, rappela Gabriel au sens du réel.

Il était dans une allée de forêt, par le matin naissant. Il marchait vite, sans savoir pourquoi, et malgré la vitesse de sa marche, il grelottait. Laverdure, le bras tiré par un grand limier, le précédait de quelques pas et disait d'une voix assourdie :

— Hâhââ, mon valet, hâhââ! V'là la vouaie! Lâ, lââ...

Cigarette avançait, balançant le nez à quelques centimètres du sol. Puis tout à coup, elle levait son mufle le long d'un arbrisseau, hésitait, cherchait à reconnaître dans l'air froid quelque chose de perceptible d'elle seule et repartait.

Soudain, sans marquer cette fois d'hésitation, *Cigarette* se jeta en avant, arrachant presque son trait de la main du piqueux, gravit le court talus et, grondant, la gorge coupée par le collier, voulut s'engager sous bois. Laverdure la retint.

— Oui, c'est bien ça, dit-il. Ce cerf là, il ne sort pas de l'enceinte. C'est tout de même dommage, un beau cerf pareil, à juger de son pied, et qu'on ne pourra pas le chasser, ajouta-t-il avec un regard de rancune vers Gabriel.

Il demeura silencieux quelques instants, hocha la tête, et dit encore, d'une voix plus basse :

— Quand je pense qu'on ne verra plus jamais madame la comtesse à cheval...

Gabriel les côtes inférieures brusquement resserrées, s'était courbé comme s'il allait vomir. Il eut seulement une forte éructation, et l'air froid se mit à fleurer le champagne autour de lui.

— Alors, monsieur reprend un peu? Monsieur sait ce qu'il va falloir qu'il dise? demanda Laverdure.

Gabriel se redressa, aspira largement, regarda autour de lui, ramena les yeux sur Laverdure.

— Oui... oui... je crois..., dit-il.

— Bon, alors que monsieur m'écoute bien, continua le piqueux en

saisissant, de son regard gris et dur, le regard de Gabriel. Monsieur est rentré de Paris, je suppose, sur le coup de six heures moins le quart. Monsieur était gai, il avait passé la nuit en compagnie, mais ça, ça ne me regarde pas. Monsieur est rentré avec sa voiture, juste comme moi je partais pour le bois avec *Cigarette*. Monsieur le comte m'a dit : « Ah! tenez Laverdure, attendez-moi donc, je vais faire le bois avec vous. » J'ai répondu : « C'est tout de monsieur le comte, ça ; jamais fatigué. Moi, j'aime bien ça ; c'est toujours plaisant à un valet de limier que le maître vienne avec lui. » ... A bas, *Cigarette !*

Les deux hommes se faisaient face, le grand Gabriel penchant un peu son front coiffé du chapeau d'étoffe, et Laverdure, trapu, le visage levé et le bras secoué par l'impatience de la chienne.

— Monsieur n'a pas voulu réveiller madame la comtesse, je sais pas, moi, mais je suppose... *monsieur n'a pas été réveiller madame la comtesse*, répéta Laverdure plus fort et plus nettement jusqu'à ce qu'il eût obtenu un signe d'assentiment de Gabriel ... monsieur a fait vite pour s'habiller ; il est redescendu tout de suite, et puis nous avons pris par le derrière du château. C'est tout ; il y a rien eu d'autre... Si on demandait des fois à monsieur de bien se souvenir s'il n'a rien entendu derrière lui quand il marchait dans le parc, monsieur, en cherchant, pourrait se rappeler qu'il m'a dit : « Tiens, qu'est-ce que c'est que ce bruit, Laverdure? » et que moi, j'ai répondu : « Ça doit être une branche morte qu'est tombée dans l'étang... » Mais seulement si on lui demande... Et puis après, on est allé au Chêne-Brûlé, où j'avais convenu hier avec monsieur que j'irais, puisqu'on m'avait signalé des animaux par là ; nous avons commencé notre quête et rembuché un cerf hardé dans la grande enceinte...

Laverdure s'accroupit, écarta quelques brindilles sur le sol, plongea son index dans un trou large comme une pièce de cent sous et profond de quelques centimètres, dans la couche froide des feuilles mortes.

— C'est une quatrième tête, ce cerf là, c'est pas douteux, dit-il. Et un beau pied... Monsieur le comte peut voir... Et voilà les pieds des biches, là...

Plus fort que tout, l'instinct de la chasse et le goût du travail bien fait l'emportaient sur le reste ; et le piqueux continuait de parler, se servant, dans leur utilité première, de toutes ces expressions depuis tant de siècles incorporées au langage qu'on en oublie l'origine : aller sur les brisées, prendre les devants, donner le change, relancer, prendre le contre-pied...

— Aujourd'hui, on ne risque rien à trop travailler les animaux, reprit-il, je voudrais tout de même voir comment il est fait, ce cerf-là.

Il s'engagea dans le taillis, allant prudemment, selon les grands S tracés par le chien ; et Gabriel les suivit, la figure parfois cinglée d'un mince rameau nu.

— Chut! fit Laverdure à Gabriel, dont les semelles froides râclaient la feuille sans ménagement.

Puis soudain, Laverdure se baissa, ramena *Cigarette* contre lui en lui maintenant la gueule pour qu'elle n'aboie pas, et chuchota :

— Monsieur le comte les voit? Là...

Et son doigt désigna, à peu de distance, à travers les gaulis, un cerf et trois biches, fauves dans le matin, contre la mince blancheur des bouleaux.

Gabriel se prit le front dans les mains.

— Mais enfin, Laverdure, qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce que j'ai fait? s'écria-t-il.

Au bruit de sa voix, les biches eurent un sursaut, et l'affolement parut dans leurs beaux yeux allongés de princesses myopes; le cerf tourna ses ramures et ses naseaux frémissants dans la direction des hommes; puis la harde s'éloigna d'un petit trot digne, les biches se poussant du flanc l'une l'autre et le mâle fermant la marche.

Cigarette, relâchée par Laverdure, hurlait et tirait à rompre son trait.

— Monsieur ne doit plus y penser... Maintenant, on peut rentrer. C'est une heure normale...

Gabriel avait l'impression que sa pensée fonctionnait sur plusieurs plans à la fois, à des profondeurs diverses.

« Comme si ça n'avait pas existé... » Il y avait un étage de la pensée de Gabriel où effectivement, les souvenirs désaccordés de cette horrible nuit n'étaient point différents de ceux d'un sommeil agité, ou de ces idéales constructions meurtrières qu'il lui arrivait de faire, tout éveillé, dans la colère. On allait secouer Gabriel par le bras, lui crier : « Mais c'était un rêve, voyons! » et rien ne serait changé, et Gabriel continuerait à être jaloux de François et à torturer Jacqueline.

Mais à un autre étage, il y avait la certitude de trouver, en rentrant, Jacqueline morte.

— Et le pied, qu'est-ce que vous en avez fait? demanda durement Gabriel.

— Je l'ai remis dans la voiture, à sa place, monsieur le comte.

— Ah! bon, c'est très bien, répondit Gabriel, comme si le piqueux n'avait fait qu'exécuter une des tâches pour lesquelles il était employé.

Puis Gabriel comprit que cet homme, ce domestique, était en train de tenter de lui sauver l'honneur et la vie.

— Merci, Laverdure, dit-il bas.

— Oh! monsieur n'a pas à me remercier. Je saurais pas dire pourquoi je l'ai fait... Et puis d'abord, c'est pas sûr que ça réussisse.

Comme ils sortaient du taillis, le piqueux, consciencieux par habitude, brisa une branche au bord du chemin pour marquer la voie du cerf.

XXI

Gabriel et Laverdure revenaient vers Mauglaives quand Charlemagne, le valet de chiens, arriva à leur rencontre, courant et tout essoufflé.

— Monsieur le comte, monsieur le comte, cria-t-il, un malheur!

— Quoi donc? dit Gabriel.

— M'âme la comtesse...

— Eh bien quoi, madame la comtesse?

— Alle est tombée de son balcon. Alle s'est... alle s'est tuée...

Gabriel poussa un bon rugissement que Laverdure admira... « Oui, ça va, pensa le piqueux, cet homme-là se démontera pas facilement. »

Gabriel partit au pas de course puis, après une centaine de mètres, se mit à une allure de marche accélérée.

Charlemagne, durant la route, répéta trois fois le peu qu'il savait.

— Alors, on s'est dit que monsieur le comte avait dû aller au bois avec Laverdure, comme ça y arrive, termina-t-il, et on m'a envoyé le prévenir.

Devant le château, il y avait une effervescence apeurée, feutrée, et un groupe de domestiques et de paysans se tenait sous la loggia, contemplant alternativement les pierres tombées et la place béante, là-haut sur la façade.

— Ça a l'air solide comme ça, chuchotait-on, mais c'est tout vieux et pourri, ces bâtiments-là, et puis un jour, v'là ce qui arrive...

— Qui est-ce qui l'a trouvée?

— C'est Florent, il paraît. En chemise qu'elle était...

— La pauvre femme!

— Allez, restez pas là, dit Laverdure en dispersant le groupe. Ça ressemble à quoi de se tenir ainsi sous le malheur des maîtres.

Puis il retourna les pierres effritées pour voir si la marque de sa botte n'y était point marquée.

Gabriel s'était engouffré dans le château.

Le corps de Jacqueline était aux mains de madame Florent et de madame Laverdure. Les deux femmes, les yeux brouillés de larmes, avaient déjà, avec l'expérience et la rapidité des paysannes, commencé la toilette mortuaire et transformé la chambre en chapelle ardente.

— Justement que madame la comtesse avait communié hier pour Noël, chuchotait madame Laverdure en reniflant, elle pouvait guère avoir de péchés à monter avec elle.

On avait tellement marché dans la chambre, de la porte au lit et du lit à la loggia, qu'il n'était plus possible de reconnaître une trace distincte sur le parquet.

Ce ne fut point devant le cadavre, mais devant la vieille madame de La Monnerie que Gabriel eut le plus de mal à trouver une attitude juste. Il prit le parti de laisser tomber sa tête dans ses mains et de pleurer.

Comme il avait les nerfs à un extrême degré de fatigue, cela ne lui fut point difficile, et même lui fit du bien.

— Quand je pense... quand je pense que je l'ai rendue si malheureuse... bredouilla-t-il, et il s'enfuit vers sa chambre.

Madame de La Monnerie avait, pour l'observer, gardé un œil sec dans un visage déjà si ravagé par l'âge et la solitude que le chagrin ne pouvait guère l'abîmer davantage.

Laverdure se rendit auprès du marquis. Celui-ci avait déjà été averti, avec d'inutiles ménagements.

— Ah! la pauvre petite! avait dit simplement le marquis.

Quand Laverdure arriva, il trouva l'aveugle en discussion avec Florent.

— Mais monsieur le marquis ne veut pas mettre sa tenue jaune aujourd'hui! disait ce dernier. Monsieur le marquis est en grand deuil.

— Eh bien alors, mettez-moi en tenue noire... s'écria l'aveugle. Alors, Laverdure, qu'est-ce qu'il y a au rapport?

— Eh bien, monsieur le marquis, j'aurais un cerf à tête, dans une enceinte où il y a aussi un tiers-an... Mais avec la mort de la nièce de monsieur... forcément...

— Eh quoi? On peut chasser ce sanglier, c'est une bête noire! s'écria le marquis. Allez attaquer votre animal, Laverdure; même s'il n'y a pas de maîtres, ça ne fait rien. Il faut que les chiens chassent... Et puis vous me raconterez, ce soir.

Laverdure sortait de chez le marquis quand on vint lui dire que madame de La Monnerie le demandait.

La vieille dame, un ruban noir lui soutenant les chairs du cou, demanda :

— Laverdure, dit-elle, est-ce que c'est mon gendre qui a tué ma fille? Parce que si ce n'est pas lui, j'appelle la police!

— Mais, madame la comtesse...

— Allons, allons, ne me contez pas d'histoires, mon ami! Une femme ne se met pas en plein hiver à un balcon en chemise de nuit. Elle enfile une robe de chambre. Voyons, il est rentré saoul, n'est-ce pas?... Vous êtes seul à le savoir. Alors, si vous ne voulez pas me répondre... J'ai entendu du bruit, figurez-vous, ce matin, oui, ça vous étonne... eh bien, je vais demander une enquête de police. Et on saura si c'est mon gendre ou quelqu'un d'autre... ou personne.

— C'est-à-dire, madame la comtesse...

— Parlez plus fort!

Alors, pour la première fois, Laverdure perdit patience.

— J'ai peut-être des choses particulières à dire à madame la comtesse, s'écria-t-il, mais comme madame la comtesse, si elle entend la nuit, sauf le respect, il n'en est pas de même le jour, autant que je commande le tambour de ville et que j'aille hurler sur la grande place.

— Ah! oui... bon..., dit madame de La Monnerie, vexée. Eh bien, je vous écouterai où vous voudrez.

— Si ça n'ennuyait pas madame de passer au chenil, quand elle voudra... comme si elle s'intéressait aux chiens favoris de sa fille... dit Laverdure, à nouveau respectueux et courtois.

Madame de La Monnerie se rendit donc au chenil peu après. Laverdure fit entrer la vieille dame dans les grilles et jeta aux chiens quelques pièces de viande d'équarrissage, afin qu'ils se missent à gronder et à se battre.

— Oh! Ça empeste, dit madame de La Monnerie.

— Bah, oui! dit Laverdure avec un mouvement d'excuse.

Là, au milieu du vacarme des soixante gueules — la vieille dame d'ailleurs avait l'ouïe meilleure dans le bruit — Laverdure dit ce qu'il savait, sans insister trop sur le geste criminel, sans même parler du pied de cerf.

— Un coup comme on en donne dans la discussion, étant ivre, expliqua-t-il. Sûrement qu'il voulait pas la tuer. Une malchance quoi, qu'il y ait eu la colonne du lit...

Et en même temps, il criait : « Arrière! » aux grands mâles tachetés de roux et les écartait d'une baguette, pour qu'ils ne vinssent pas pisser sur les bas de madame de La Monnerie.

— Alors, madame la comtesse sait tout, acheva-t-il. Elle n'a qu'à décider. Moi, j'ai fait ça, sur le coup, je sais pas trop... pour éviter le scandale sur Mauglaives... et puis aussi pour monsieur Jean-Noël et mademoiselle Marie-Ange qu'ont déjà eu plus de malheur que leur compte...

Madame de La Monnerie réfléchit, se représenta les suites de l'affaire, l'autopsie, les gendarmes, les inspecteurs de la police judiciaire, les reporters, les photographies dans les journaux, et sa famille servie en pâture à la curiosité populaire... *Drame de l'ivresse et de la jalousie dans un château historique... Le piqueux avait maquillé le crime...* On montrerait Gabriel embarqué entre deux policiers. Et puis tout ressortirait encore une fois au moment du procès où elle, comtesse de La Monnerie, devrait se porter partie civile... « Ça va rejaillir sur tout notre milieu... »

— Vous avez eu raison, Laverdure, dit-elle. Mieux vaut le silence que le scandale. Et si monsieur de Voos est coupable, eh bien, s'il n'est pas puni dans ce monde-ci, il le sera dans l'autre... En tout cas, vous nous avez rendu service à tous. Vous avez agi comme un homme très au-dessus de votre condition.

— Madame la comtesse est trop bonne, répondit le piqueux en inclinant le front. — Ah! encore une chose, ajouta-t-il, monsieur le marquis voudrait qu'on chasse quand même!

— Il n'en est pas question, dit madame de La Monnerie.

La journée fut occupée par les formalités et les premières visites de

condoléances. Vingt fois Gabriel, les épaules affaissées, le regard vague, répéta :

— Je ne comprends pas... elle a dû nous entendre partir, Laverdure et moi... se mettre au balcon pour m'appeler, je ne sais pas... et moi qui n'avais pas voulu la réveiller...

A force de dire cela, il voyait maintenant parfaitement le tableau, lui, marchant sagement dans le parc avec le piqueux, et Jacqueline ouvrant la porte de la loggia, s'efforçant de les apercevoir dans la nuit, et s'écroulant soudain, tandis qu'ils étaient déjà trop loin pour entendre la chute.

Madame van Heeren vint seule. Son mari était rentré de Paris par le train « un peu malade », expliqua-t-elle. Gabriel fit en sorte de ne rester qu'un instant avec elle.

Gilon fut d'un grand secours à Gabriel, tint la conversation à sa place, se mêla — intelligemment pour une fois — de ce qui ne le regardait pas. Bien qu'il ne fût arrivé qu'à dix heures et demie, en tenue de vénerie comme d'habitude, on eût cru, à l'entendre, qu'il avait lui-même relevé le corps de Jacqueline.

A plusieurs reprises, le marquis, aux gens qui venaient lui exprimer leur tristesse, répondit :

— Est-ce qu'on a pris ?

Enfin, le soir, madame de La Monnerie et Gabriel se trouvèrent face à face, et seuls. Moment pénible, dont madame de La Monnerie sut la première se tirer.

— Gabriel, dit-elle, j'ignore, et je tiens à toujours ignorer, si vous avez un poids sur la conscience. La seule chose que je vous demande, dans le cas où vous auriez besoin de vous confesser, c'est de le faire dans une ville où aucun de nous n'est connu, et même si possible à l'étranger.

C'était lui dicter aussi clairement que possible sa conduite.

— Mais pas tout de suite, ajouta-t-elle, que cela n'ait pas l'air d'une fuite. Il faudra d'abord, pendant un certain temps, que vous remplaciez ma fille dans l'administration de Mauglaives, et même, c'est votre devoir, dans la tutelle des enfants. Soyez tranquille, je vous surveillerai.

Là-dessus, ils entrèrent dans le petit salon. L'aveugle était assis au coin de la cheminée aux griffons, la « boîte à chasse » posée devant lui, et ses mains parcouraient les petites bosses vertes.

Laverdure, debout dans les mêmes vêtements que le matin, la casquette à la main disait :

— Alors, voilà mon sanglier qui déboule toute l'allée des Dames...

Il racontait une chasse de l'autre saison, et dont le vieillard ne se souvenait plus.

XXII

Gabriel de Voos, à dater de la mort de Jacqueline, avait complètement cessé de boire. On eût pu croire que c'était le remords ; c'était surtout la crainte de se laisser aller, dans l'ivresse, à des aveux.

Mais il vivait dans une sorte d'hébétude qui n'était due à aucune drogue, sinon celle, insubstantielle, qu'il fabriquait lui-même dans les replis lointains de sa pensée.

Il avait vieilli soudainement ; ses épaules s'étaient un peu affaissées.

— Ce qu'il peut souffrir, cet homme-là, disait-on. Et rien à faire pour le distraire.

Gabriel vivait presque uniquement à Mauglaives, dont il assurait la gestion routinière avec sagesse.

Il chassait, collant aux chiens, parlant le moins possible et distançant les quelques hobereaux à long nez qui continuaient à suivre l'équipage.

Gilon était la seule personne que Gabriel pût voir de façon régulière avec quelque plaisir. Ils dînaient ensemble, soit à Mauglaives, soit à Montprély, presque tous les soirs.

— Vois-tu, mon vieux Gabriel, lui dit une fois l'ancien dragon, tu devrais laisser passer un peu de temps et puis... un beau jour... te remarier. Sinon, tu vas devenir comme moi, un vieux type, avec un gros ventre, une petite vie, et plus rien dans la tête.

— Oh! non! oh! non! répondit Gabriel. Cette fois, ce serait moi qui serais le veuf... Je n'ai envie de faire souffrir personne.

Une nuit, sans que personne s'en aperçût, Urbain de La Monnerie mourut. Les fils d'araignée qui le retenaient à l'existence s'étaient dissous dans le sommeil.

Le caveau, dans la chapelle de Mauglaives, était plein. Il fallut y faire un peu de rangement et de maçonnerie avant de pouvoir y placer le marquis. Gabriel, en pardessus noir, dut assister à ce travail.

Le cercueil de Jacqueline n'était pas même encore déverni. Gabriel s'y appuya le front quelques instants. « François est au Père-Lachaise, pensa-t-il, elle, elle est ici, moi, où serai-je ? »

Quelques semaines plus tard, on ferma Mauglaives, où restèrent seulement Florent et sa femme pour aérer les pièces.

La balustrade de la loggia n'avait pas été réparée. Simplement, les pierres brisées en avaient été mises de côté.

Il fut convenu que Laverdure conserverait quelques chiens et deux chevaux, afin de garder, sous la vague autorité du commandant Gilon, une sorte de noyau d'équipage... « Monsieur Jean-Noël décidera ce qu'il voudra quand il sera en âge... »

Laverdure cumula, en outre, toutes les fonctions de régisseur et d'homme de confiance.

Lorsque Gabriel, qui avait demandé à réintégrer l'armée, reçut sa feuille d'affectation, il vint une dernière fois à Mauglaives, sortit d'une cantine sa belle vareuse rouge aux deux rangs de décorations et son képi bleu de spahi, qui s'étaient parfaitement conservés dans la naphtaline. La vareuse était un peu juste, et Gabriel eut l'impression qu'il avait même grossi de la tête, car le képi le serrait.

Puis il fit le bagage de ses objets personnels en y joignant quelques reliques de Jacqueline et de François.

C'était le soir.

Une dernière fois, précédé par la faible lumière de la lampe que tenait le vieux Florent, il traversa ces pièces immenses peuplées de seigneurs qui semblaient avoir été saisis tout debout dans le mortier des murs, s'avança sous ces plafonds lointains avec leurs petites rosaces d'or pareilles aux astres d'un firmament nocturne, passa devant ces cuirasses tenant dans leurs mains des oriflammes poudreux et ces cheminées levant dans l'ombre leurs énormes mâchoires de pierre pour quelque engloutissement souterrain.

La voiture attendait dans la cour, la dernière voiture que Jacqueline avait offerte à Gabriel, seule chose qui restait à celui-ci de son mariage, et qu'il allait vendre avant de s'embarquer.

— Bonne chance, monsieur le comte... enfin... mon capitaine... dit Laverdure, la tête un peu tournée de côté pour cacher son émotion.

— Merci, Laverdure... je vous écrirai..., répondit Gabriel en serrant avec force la main du vieux piqueux.

Et son existence alla se perdre comme un oued dans les sables du désert.

MAURICE DRUON

UNE HERÉSIE ÉCONOMIQUE

Les dépenses budgétaires prévues pour l'année 1950 s'élèvent à 2 245 milliards de francs et leur couverture a posé des problèmes difficiles mettant constamment en péril le Gouvernement qui l'a emporté à l'Assemblée nationale avec des majorités de deux ou trois voix seulement.

La création de 141 milliards d'impôts nouveaux a laissé un déficit prévu de 20 milliards, sans qu'il faille d'ailleurs se faire d'illusion sur la précision d'évaluations qui n'ont avec la réalité qu'un rapport assez lointain ainsi que l'a prouvé l'expérience des mois passés. Quoi qu'il en soit, l'opinion s'est enfin dressée avec une véhémence exaspérée contre l'accroissement systématique du tarif des impôts d'année en année. Les dépenses publiques étaient de 1 464 milliards en 1948, et de 1 870 en 1949. En deux ans, elles ont augmenté de 60 p. 100. La situation est donc loin d'être satisfaisante. Mais le pays a du moins manifesté sa volonté de mettre fin à la scandaleuse fringale fiscale qui l'épuise.

Le premier principe à respecter est que le train de vie de l'État doit s'aligner au niveau que lui assigne le rendement des impôts tels qu'ils existent. Il est invraisemblable que Gouvernement et Parlement aient considéré comme normal d'établir des programmes démesurés de dépenses, puis de déclarer que le pays serait en péril s'il ne fournissait pas les ressources nécessaires pour les couvrir. Une pareille attitude manifeste l'absence complète de réalisme qui a inspiré la plupart de nos gouvernements successifs. Dresser des plans, c'est à la portée du premier venu ; les réaliser, c'est une autre affaire. La première attitude est faite de verbalisme, de démagogie et de mensonges ; la seconde exige du courage, de l'intelligence, et de la franchise. De malheureux égarés continuent à prétendre que tout l'espoir de « la réaction » est de revenir sur les conquêtes sociales auxquelles le peuple est attaché. Il s'agit exactement du contraire, c'est-à-dire de faire en sorte que des promesses inconsidérées, et qui ne sont encore le plus souvent que du vent, soient nourries de réalités dont malheureusement leurs auteurs ne se soucient guère. « Je ne pense que quand je parle », disait Gambetta. Beaucoup de leaders actuels ne travaillent, eux, que quand ils parlent. Et c'est un peu maigre pour assurer le bonheur physique de la nation.

L'ignorance profonde des réalités économiques a régné tout le long

de notre histoire politique depuis quelques années. Elle est apparue de la façon la plus évidente, pendant la préparation du budget 1950, avec ce qui a été appelé « la bataille des investissements ». Tout théoricien socialiste qui se respecte voit rouge quand on prononce le mot « capital » ; il hausse les épaules avec un dédain apitoyé quand on parle de « l'épargne » ; il déborde au contraire de respect et d'intransigeance quand il s'agit d'« investissements ». Ainsi ne cesse-t-il de se battre pour des mots, faute d'avoir la capacité d'appréhender ce que ceux-ci veulent dire.

On se souvient peut-être que lorsque le plan Monnet a été établi, la *Revue de Paris* fut à peu près la seule à élever une protestation, laquelle contrastait avec le touchant concert d'éloges conformistes qui saluaient l'ère nouvelle de l'organisation de l'industrie. Nous nous étonnions que l'on pût présenter un programme sans se préoccuper de son financement, dont on avouait au contraire, mais incidemment, qu'il paraissait impossible ; et nous dénoncions la contradiction qui existait entre une politique résolue d'équipement et une politique non moins résolue tarissant la source des capitaux. Le budget de 1950 a montré avec éclat l'impasse à laquelle conduisait cette erreur doctrinale, qui a tous les caractères d'une véritable hérésie, y compris l'entêtement aveugle avec lequel ses auteurs la défendent. Il est incontestable que la charge fiscale qui entrave le substantiel relèvement de notre pays ne tient ni au poids de sa dette ancienne (que l'inflation a fait disparaître), ni aux dépenses de reconstruction de guerre (qui n'ont presque pas été effectuées ou qui l'ont été grâce à des dons). Mais l'impôt est devenu le pourvoyeur essentiel des services publics ou nationalisés déficitaires, et du développement capitaliste dont on a savamment asséché toutes les sources. Chaque fois qu'il a été question de réduire les crédits d'investissement compris dans le budget, les partis socialisants se sont dressés avec véhémence pour interdire de toucher à ce sujet tabou. Et c'est un spectacle plaisant, jusqu'à devenir bouffon, que celui d'un système condamnant d'abord un animal à se manger les pattes, puis ensuite, et par compensation, à marcher sur la tête.

Le marasme de la Bourse est la preuve éclatante de la répugnance actuelle de l'épargne à s'engager dans toute activité créatrice. Nous avons déjà expliqué les raisons toutes naturelles de ce dégoût et nous n'y reviendrons pas. Constatons seulement qu'au 31 décembre 1949 les valeurs cotées à la Bourse de Paris se capitalisaient à 814 milliards [1] contre 105 en 1938. Pour essayer d'éliminer la variation du franc entre ces deux époques, on peut remarquer que le budget s'élevait à 55 milliards il y a onze ans et qu'il atteint 2 245 milliards actuellement ; cela signifie

1. Leur montant s'élevait à 911 milliards le 31 décembre 1948. Il a donc baissé de 100 milliards en un an, malgré 25 milliards d'apports de l'épargne sous forme de souscription aux augmentations de capital.

que toute la fortune mobilière inscrite à la Bourse de Paris valait deux fois le budget en 1938 et n'en vaut aujourd'hui que le tiers environ ; encore cette perte des cinq sixièmes est-elle intervenue malgré les apports constants effectués par les augmentations de capital pendant onze ans. Mais ce n'est pas tout : les dividendes distribués en 1938 se sont élevés à 4,16 milliards (représentant 4 p. 100 de la valeur boursière de 105 milliards). En 1948, ils se sont élevés à 16 milliards (représentant 1,76 p. 100 de la capitalisation boursière au 31 décembre 1948). Rapporté à la masse budgétaire correspondante cela veut dire que le revenu distribué par les valeurs de la Bourse de Paris s'élevait à 7,6 p. 100 de celle-ci en 1938, ce qui était déjà faible, et il n'atteint plus, en 1948, que 1,1 p. 100 ce qui est proprement dérisoire. Que sera-t-il en 1950?

De récents évènements ont jeté une nouvelle lumière sur les conséquences de la nationalisation au point de vue de l'épargne. On aurait pu penser que la France, si lourdement éprouvée par la guerre et devant reconstituer son capital, avait autre chose à faire qu'à racheter des capitaux privés déjà investis et à assumer de gaîté de cœur la plus inutile des charges. D'autant plus que les Houillères et les Sociétés d'Électricité appartenaient, partiellement, à des actionnaires étrangers, belges ou suisses. L'opération d'écrasement imposée aux Français était plus difficile à faire accepter par des étrangers ; et le dernier accord passé, en novembre, avec la Suisse prévoit que l'indemnité allouée aux porteurs suisses sera payée en francs français valorisés au taux du jour de la nationalisation, c'est-à-dire 3,63 francs suisses pour 100 francs français, alors qu'aujourd'hui ceux-ci ne valent plus que 1,22 franc suisse. Cela signifie que lorsque le porteur français touche 1 franc pour un titre repris par l'État, le porteur étranger en reçoit 3. Nous ne nous indignons pas le moins du monde contre le traitement fait aux étrangers, mais on conviendra que l'opération continue à développer ses lamentables répercussions. Si on élève les tarifs de l'électricité c'est, pour une part, afin de rembourser des actionnaires qui ne le demandaient pas et, en plus, de les rembourser en francs valorisés d'après le cours du franc suisse...

L'épargne individuelle n'est évidemment pas le seul moyen de constituer des capitaux, s'il en est le meilleur. Dans un régime sain, l'organisation de la prévoyance et de l'assurance poursuit le même objectif. Et le détournement progressif vers l'État de toutes les ressources indirectement épargnées de cette façon est un phénomène considérable que l'on se refuse généralement à envisager.

C'est devenu une sorte d'axiome que l'esprit d'épargne a disparu et que c'est la raison qui oblige l'État à recourir à des procédés extraordinaires de financement du capital national. Nous n'avons cessé de répéter que cette assertion est absolument et fondamentalement fausse ; ce n'est pas la nation qui se refuse à épargner, mais c'est l'État qui s'efforce

d'empêcher l'épargne de naître, ou qui l'absorbe partout où il la voit apparaître.

Les Caisses d'Épargne, pendant ces dernières années, n'ont cessé de bénéficier de versements très supérieurs aux retraits. Pour 1948, les excédents de versements ont été de 76,5 milliards, c'est-à-dire de 6,3 milliards par mois en moyenne. Pour les dix premiers mois de 1949, l'excédent est de 69,1 milliards, avec une moyenne mensuelle par conséquent plus élevée que celle de 1948. Et voici qu'il vient d'être décidé de porter de 200 000 à 300 000 francs le maximum autorisé pour les dépôts dans les Caisses d'Épargne. Une masse de fonds épargnés qui atteindra vraisemblablement 100 milliards dans l'année, devrait être d'un puissant adjuvant à une politique d'équipement ; et on n'a pas le droit de dire qu'un pays faisant cet effort ne dispose pas de capitaux nouveaux. Mais cela suppose que les Caisses d'Épargne emploient leurs fonds à promouvoir l'activité économique et à accroître le patrimoine national, comme cela se fait dans certains pays. Tandis qu'il est bien évident que l'achat ou la souscription de rentes sur l'État ne peut en aucun cas être assimilé à un emploi productif. Dans la mesure où elle sert à combler le déficit d'exploitation du Budget ou du Trésor public, l'épargne, qui reste un geste positif au regard de celui qui l'élabore, est un geste de nul effet au regard de la nation qui l'emploie aussi mal.

Le même problème s'est toujours posé pour l'assurance, avec cette aggravation récente que la Sécurité sociale a absorbé une énorme partie des fonds de prévoyance nationaux. C'est une véritable monstruosité économique que celle par laquelle la loi oblige les Compagnies d'assurance à placer leurs ressources en emprunts publics au lieu de les obliger (ou au moins de les autoriser) à les investir en richesses réelles nouvelles augmentant la productivité ou le bien-être national. Une partie considérable de l'actif des Sociétés est composée de fonds d'État ou assimilés. Quant à la Sécurité sociale, on serait curieux de savoir quelle est la richesse matérielle qu'elle a créée pour garantir les engagements qu'elle souscrit vis-à-vis de ses futurs assurés ou retraités. Or ce qui était à la rigueur supportable pour des services de prévoyance partiels ou locaux et qui ne jouaient qu'un rôle limité à côté de la prévoyance personnelle, devient littéralement intolérable lorsque la généralisation légale de l'assurance ou de la prévoyance a pour effet de mettre ainsi en immense porte à faux tout l'édifice qu'elle construit. Un pays s'enrichit dans la mesure où il crée des biens productifs essentiels et non pas dans la mesure où il distribue des bons-papier qu'il imprime pour la circonstance.

Quel que soit notre souci de ne traiter les questions que sous leur aspect économique, il faut bien constater que c'est l'Assemblée actuelle qui, avec une fidèle majorité tripartite, c'est-à-dire communiste, socialiste et M.R.P., a démoli le mécanisme de l'enrichissement national au moment précis où les destructions de la guerre venaient, au contraire, rendre celui-ci plus nécessaire et plus important que jamais. Les pro-

cessus élémentaires ayant été brisés, on a recouru depuis à tous les procédés imaginables de remplacement, tous plus arbitraires les uns que les autres, mais qui sont les séquelles inévitables de l'hérésie initiale à laquelle on a sacrifié.

L'une des sources importantes du financement capitaliste en France a été, depuis la libération, l'aide américaine. Pour 1950, il est encore attendu 250 milliards du plan Marshall. Ce chiffre repose, pour partie sur une hypothèse en ce qui concerne les intentions du Parlement américain après le 1er juillet 1950, et pour une autre partie sur les autorisations de déblocage qui seront données à la France l'année prochaine. Il n'est pas sans intérêt de remarquer, quant à ce second point, que l'opinion américaine désire voir l'aide qu'elle apporte à l'Europe utilisée beaucoup plus largement à la reconstruction des richesses détruites qu'au financement de vastes entreprises nationalisées par l'État.

Le recours aux crédits à court ou moyen terme a souvent remplacé les emprunts consolidés ou les augmentations de capital que la politique suivie en France avait rendus impossibles. L'exemple de la S.N.C.F. est particulièrement significatif à cet égard. En été 1949, un prêt bancaire de 30 milliards à cinq ans a été consenti à la S.N.C.F. Quand on sait que le système bancaire français a été largement nationalisé, et qu'au surplus des restrictions de crédit ne cessent d'être décidées à l'égard de l'activité privée du pays, on ne peut qu'être surpris de voir les banques consentir, avec les fonds à court terme qui leur sont confiés, un emprunt aussi important et aussi long, fait au surplus à une entreprise dont le déficit d'exploitation dépasse 80 milliards. Il semble également qu'un prêt de la même espèce ait été consenti, à concurrence de 13 milliards, aux Houillères. Il est évident que de pareilles opérations sont absolument contraires aux exigences d'un système bancaire qui entend demeurer liquide et qu'elles auraient été interdites par les Organes de contrôle de l'État si ce n'était ce dernier qui les avait au contraire recommandées. Plus récemment, la S.N.C.F. vient de conclure, en décembre 1949, un emprunt de 250 millions de francs suisses auprès d'un Consortium étranger. Il n'est pas possible de ne pas souligner les responsabilités d'une politique qui conduit la France à recourir, pour faire fonctionner ses chemins de fer, aux ressources d'un pays voisin, alors qu'autrefois elle prêtait si largement les siennes pour l'édification des réseaux ferrés dans toutes les parties du monde. Il est également significatif de noter les répercussions monétaires d'une opération aussi inhabituelle chez nous. Au bilan de la Banque de France du 29 décembre 1949 la circulation des billets atteint 1 278 milliards, chiffre record bien entendu (nous étions à 987 milliards il y a un an), et qui s'est accru de 30 milliards pendant la seule dernière semaine. Mais on a remarqué que la Banque avait précisément remis 21 milliards au Fonds de stabilisation pour que ce

dernier achète les francs suisses prêtés par les Banques suisses à la S.N.C.F. Si les opérations d'emprunt à l'intérieur d'un système monétaire ne font que déplacer les pouvoirs d'achats existants, il n'en est pas de même pour les emprunts souscrits à l'étranger, et il est évident que le fait pour les Suisses de confier au système monétaire français une partie de leurs ressources devait amener un accroissement de 21 milliards du pouvoir d'achat intérieur en France, ce qui est proprement le processus inflationniste. Notre situation de change immédiate s'améliore incontestablement par l'opération envisagée, mais notre pays aura par contre à produire des francs suisses pour le service futur des intérêts et du remboursement, alors que le fonctionnement des chemins de fer ne paraît pas l'activité économique type susceptible de créer des ressources en devises.

A côté de ces recours au crédit faits dans des conditions aussi anormales, on a fait appel, toujours afin de remplacer les capitaux déficients, à deux procédés aussi nocifs l'un que l'autre : l'augmentation des impôts et l'augmentation des tarifs.

Dans le budget de 1950, les dépenses civiles et militaires représentent 1 380 milliards et les dépenses d'équipement ou de reconstruction 865 milliards. Or les impôts doivent produire 1 760 milliards, c'est-à-dire 380 milliards de plus que ce qui est nécessaire au fonctionnement normal de l'État, dont on sait à quel point il est pourtant onéreux. On a pu penser qu'autrefois le pays ne faisait pas toujours l'effort fiscal nécessaire et qu'il s'abandonnait trop aisément à une politique nonchalante d'emprunt mais le fait de condamner un pays, au lendemain de la guerre, à un effort fiscal aussi écrasant pour le financement de capitaux durables, serait proprement incompréhensible s'il ne résultait de l'impossibilité dans laquelle l'État s'est mis de recourir à des procédés plus intelligents.

L'augmentation des tarifs est devenue également, et contrairement à toute saine gestion des entreprises, un procédé de financement immédiat des investissements nécessaires. Nous assistons ici à une véritable dégradation du système économique sur lequel est basé l'enrichissement dans tous les pays du monde. Il est certes parfaitement souhaitable qu'une entreprise consacre une partie de ses bénéfices à amortir largement les installations qui lui ont permis de les obtenir, et cette façon d'agir lui procure les ressources nécessaires au renouvellement et à l'expansion de son outillage. Elle peut au surplus multiplier l'efficacité de cet effort si elle emploie la marge de bénéfices qu'elle a ainsi conservée non pas à payer directement ses investissements, mais à garantir le service d'intérêt d'un emprunt ; ainsi disposera-t-elle de ressources beaucoup plus vastes, et son compte d'exploitation n'en ressentira aucun dommage même si les investissements nouveaux ne lui apportent pas les bénéfices supplémentaires qu'on était en droit d'espérer. Dans les périodes de resserrement du marché des capitaux, il est d'ailleurs tout à fait natu-

rel que l'on accroisse, peut-être même jusqu'à les absorber intégralement, la fraction des bénéfices que l'on conserve dans l'entreprise pour assurer son développement. Mais ce jeu délicat suppose une gestion parfaitement équilibrée et dans laquelle tous les éléments : capital, charges financières, frais généraux, frais d'exploitation et bénéfices trouvent la place et jouent le rôle qui leur conviennent.

Les mêmes partis qui dénonçaient vigoureusement l'autofinancement prudent qui était traditionnel dans les entreprises françaises sont, aujourd'hui, les plus ardents à découvrir cette pratique et à la recommander à tort et à travers aux entreprises nationales, dont l'exploitation est pourtant en déficit massif. Les relèvements de tarif que l'on prétend justifier par des nécessités d'équipement, en ce qui concerne les Sociétés nationales dont le prix de revient est déjà supérieur au prix de vente, constituent un trompe-l'œil économique, dont il est impossible de rester dupe. Le maximum de confusion règne à ce sujet, et ce n'est pas sans étonnement que l'on a pu prendre connaissance du rapport publié le 27 octobre 1949 par l'Office régional des Transports parisiens. Celui-ci déclarait que de « substantielles compressions de dépenses d'exploitation » allaient être effectuées incessamment ; puis il ajoutait « : L'équilibre budgétaire ne saurait être atteint par ces seules économies si des crédits spéciaux ne sont pas mis à la disposition de la Régie pour le renouvellement et la modernisation du matériel. Le Gouvernement jugera si une aide financière doit être accordée ou si les tarifs doivent subir une hausse générale ». Il serait difficile de trouver un plus étonnant témoignage d'un état d'esprit d'ailleurs parfaitement général et qui propose les remèdes les moins propres aux maux préalablement décrits.

L'augmentation des tarifs se présente sous un jour particulièrement difficile lorsque la concurrence des prix joue contre les services publics déficitaires. Ici encore l'exemple du conflit entre la route, qui est libre, et le rail, qui est nationalisé, donne à penser à tous ceux qui réfléchissent à l'évolution économique. Un relèvement du tarif des chemins de fer ne peut qu'accroître l'écart déjà existant entre le transport par chemin de fer et le transport par automobile. On comprend que le service public veuille, pour défendre les privilèges exorbitants qu'il s'attribue, imposer aux formes de transport plus modernes et plus économiques que lui, des charges d'impôt écrasantes. Il s'efforce ainsi de détourner par force vers lui le maximum possible de trafic. Mais il est bien évident que cet objectif est en opposition absolue avec l'élévation du niveau général de vie en France, qui suppose que tous les services rendus à la population, comme tous les produits qui lui sont offerts, soient fournis au plus bas prix possible, ce qui est le critérium indiscutable de l'aptitude d'une nation à satisfaire au mieux les besoins de ses membres. Hélas, nous en sommes loin.

Les fausses conceptions dont nous venons d'examiner le rigoureux enchaînement trouvent leur dernier aboutissement dans la façon dont

est encouragé ou interdit l'autofinancement du secteur privé. Celui-ci est en effet le seul qui mérite son nom puisque, par hypothèse, il ne peut fonctionner efficacement que dans des unités économiques saines et équilibrées. Alors précisément que les difficultés essentielles du budget de 1950 tiennent à la réserve de l'épargne nationale, la loi de finances a justement créé un nouvel impôt frappant les bénéfices non distribués des entreprises! On entend bien que ces bénéfices ont déjà supporté comme tels l'impôt de 25 p. 100 établi par l'État, et que c'est le seul fait de leur non distribution qui donne lieu à une taxation nouvelle à titre de pénalité. Ainsi l'État pourchasse-t-il dans son ultime retranchement une économie qui, voulant en dépit de toutes les difficultés vivre et se développer, recourt au dernier procédé d'autofinancement qu'elle puisse opposer à la paralysie dont on la menace. Il semblerait vraiment qu'après avoir installé au cœur de la nation le déficit gigantesque des entreprises nationalisées, il convienne de perfectionner le système en généralisant le déficit de façon à l'étendre à toutes les activités du pays. On croirait que l'on rêve, s'il ne fallait voir au contraire dans ce processus les conséquences inévitables d'une hérésie initiale, qui, une fois posée, ne peut que développer ses méfaits.

Il y a tant de sottise dans tout cela que l'on pourrait en être découragé. Mais on peut aussi bien trouver dans cette constatation une raison d'espérance qui combatte la tristesse que l'on était tenté d'éprouver. Si la preuve était faite en effet que les problèmes français sont objectivement difficiles, que notre pays est incapable de les résoudre et que, par ailleurs, sa vitalité ne cesse de décroître en dépit des encouragements qui lui sont prodigués, alors nous pourrions douter de notre avenir. Mais si nous avons, au contraire la conviction que les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons ne sont que la suite logique d'erreurs évitables, nous avons le droit et même le devoir d'espérer.

Le spectacle de la lutte menée instinctivement par notre nation pour échapper aux conséquences des fautes commises est incontestablement réconfortant. Nous serions au regret de décrire une hérésie si notre pays en était la victime désespérée et résignée. Mais il n'en est rien. Lorsqu'un organisme réagit victorieusement au poison, on peut certes déplorer la nocivité des toxines qui s'insinuent dans ses veines, mais on peut, plus valablement encore, se féliciter du succès remporté par les puissances de vie qu'il recèle.

ED. GISCARD D'ESTAING

UN ARBRE DANS LA NUIT

On était en hiver. D'une rangée d'ampoules nues tombait une lumière froide sur le quai de la petite gare, balayé par un vent glacé. Dans la soirée, il avait plu, et des glaçons pointus pendaient irrégulièrement du bord du toit, pareils aux dents d'un monstre de cristal. Seule sur le quai désert se tenait une jeune fille d'assez grande taille, vêtue d'un tailleur de flanelle grise, d'un imperméable et d'une écharpe écossaise. Ses cheveux, d'une teinte châtain clair, partagés par une raie médiane, étaient soigneusement roulés de part et d'autre de son visage un peu mince et étroit. Sans être précisément jolie, elle était attrayante. Elle portait un sac de Suède gris marqué de lettres métalliques au nom de Kay, divers magazines et une guitare verte comme on en fabrique dans l'Ouest. Lorsque le train, crachant des jets de vapeur et étincelant de lumière, émergea de l'obscurité et s'arrêta le long du quai, la jeune fille, après avoir rassemblé ses bagages, monta dans la dernière voiture.

Cette voiture était passablement délabrée : la peluche rouge des sièges montrait sa trame et les encadrements de bois couleur d'iode s'écaillaient par endroits. La vieille lampe à pétrole, d'un modèle ancien, qui pendait du plafond avait un aspect démodé assez inattendu. Une fumée grise flottait dans l'air, et l'atmosphère confinée du wagon accentuait l'odeur aigre des débris de sandwichs, des pelures de pommes et des écorces d'oranges qui jonchaient le couloir pêle-mêle avec des timbales de carton, des bouteilles vides de limonade et des journaux froissés. D'un tonnelet d'eau fraîche accroché à la paroi, un filet d'eau coulait sur le plancher. Mais les voyageurs, qui lancèrent un regard furtif sur Kay lorsqu'elle pénétra dans la voiture, ne semblaient pas se soucier de cet inconfort. Kay résista à la tentation de se pincer le nez, s'avança avec précaution le long du couloir et franchit sans encombre la jambe étendue d'un dormeur au ventre rebondi. A son passage, deux inconnus la dévisagèrent d'un œil intéressé et un enfant se dressa sur son séant en criant : « Eh! man, regarde le banjo. Madame! Laisse-moi jouer du banjo » jusqu'à ce qu'une gifle de sa mère le fît tenir tranquille. Elle finit par découvrir l'unique place libre, au bout du wagon, dans une sorte d'alcôve isolée, occupée déjà par un homme et une femme dont les pieds étaient

paresseusement posés sur les sièges qui leur faisaient face. Kay hésita une seconde avant de demander :

— Puis-je m'asseoir ici ?

A cette simple question, la femme leva brusquement la tête comme si une aiguille l'avait piquée. Cependant, elle ébaucha un sourire :

— Je ne vois pas ce qui vous en empêcherait, mon petit, dit-elle en posant ses pieds sur le plancher, et elle repoussa d'un geste machinal ceux de son compagnon.

L'homme regardait dehors, à travers la vitre, sans prêter la moindre attention à ce qui se passait autour de lui.

Kay remercia, enleva son imperméable, s'assit, posa sa guitare et son sac à côté d'elle, ses magazines sur ses genoux. Après tout, elle n'était pas trop mal installée. Elle regretta pourtant de n'avoir pas un coussin dans le dos. Le train se mit en marche : un panache de fumée, semblable à une apparition fantômale, surgit derrière la vitre, et les lumières sales de la gare solitaire s'effacèrent peu à peu.

— Dieu, quel pays à vous flanquer le cafard, dit la femme. Il n'y a ni ville, ni rien...

— La ville est à quelques milles, dit Kay.

— Ah oui ? C'est là que vous habitez ?

Non, Kay n'habitait pas là. Elle expliqua qu'elle revenait des obsèques d'un oncle, sans préciser, bien entendu, que cet oncle ne lui avait rien légué d'autre que la guitare verte. Où elle allait ? Eh bien ! elle rentrait au collège.

La femme réfléchit un instant, puis conclut :

— Et qu'est-ce que vous comptez apprendre dans un endroit comme ça ? Moi, mon petit, telle que vous me voyez, je sais bien des choses et je n'ai jamais mis les pieds dans un collège.

— Vraiment, murmura poliment Kay, et, pour rompre les chiens, elle ouvrit l'un de ses magazines. Malheureusement, la lumière était avare et aucun article n'éveilla son intérêt. Pourtant, soucieuse de ne pas se laisser engager dans une conversation sans fin, elle conserva l'œil obstinément fixé sur le magazine jusqu'à ce qu'elle sentît une petite tape sur ses genoux :

— Ne lisez donc pas, dit la femme. J'ai besoin de causer avec quelqu'un. Vous pensez que ce n'est pas drôle de lui causer, à lui ! — et elle tourna le pouce vers l'homme toujours silencieux — il est infirme : sourd-muet. Vous comprenez ?

Kay ferma son magazine et, pour la première fois, regarda la femme, qui était petite et dont les pieds atteignaient à peine le plancher. Comme beaucoup de gens d'une taille au-dessous de la normale, elle était mal conformée. La tête surtout frappait : elle était non seulement grosse, mais énorme. Son visage aux traits mous et affaissés était si outrageusement fardé qu'il était difficile de lui donner un âge : cinquante ans, peut-être cinquante-cinq. Elle avait de gros yeux de mou-

ton qui louchaient, exprimant tout à la fois l'inquiétude et la méfiance. Ses cheveux, secs et ternes, teints en rouge acajou, étaient roulés en grosses boucles raides pareilles à des tire-bouchons. Elle portait une robe bleue, bon marché, assez usagée et, bizarrement posé sur un côté de sa tête, un immense chapeau défraîchi, de teinte lavande, orné d'un bouquet de cerises en celluloïd qu'elle ne cessait de rejeter en arrière. Son haleine exhalait une odeur douceâtre de gin.

— Vous voulez bien causer avec moi, mon petit?

— Bien sûr, répondit Kay sans grande conviction.

— Eh bien, je l'aurais parié, c'est ce qui me plaît dans les trains. Dans l'autobus, les gens sont muets comme des carpes; mais le train, c'est l'endroit où ils se déboutonnent, c'est ce que je dis toujours...

Sa voix rauque, au timbre presque masculin, émit un grognement satisfait.

— Mais à cause de « lui », je tâche toujours d'attraper ces places-ci, c'est intime, on se croirait en première.

Kay acquiesca :

— En effet, c'est très agréable, et je vous remercie de m'avoir laissé m'installer à côté de vous.

— Tout le plaisir est pour nous. Nous n'avons pas beaucoup de compagnie. Il y a des gens que ça impressionne d'être à côté de lui.

Comme pour lui donner un démenti, l'homme soupira profondément et la tira par sa manche.

— Allons, chéri, tiens-toi tranquille, dit-elle sur le ton dont on parle à un enfant turbulent. Tu vois, on cause gentiment. Tâche de te tenir convenablement sans ça cette petite mignonne va s'en aller. C'est une petite qui a des sous : elle retourne à son collège — et elle ajouta en clignant de l'œil — il croit que je suis saoule!

L'homme se tassa sur son siège, pencha la tête de côté et se mit à dévisager Kay du coin de l'œil. Ses yeux bleus, légèrement voilés, pareils à deux billes de marbre d'une pâleur laiteuse, ombrés de cils épais, étaient d'une beauté singulière, mais, sauf un certain air lointain, son large visage glabre ne reflétait aucune expression. Il semblait qu'il fût incapable d'éprouver et de manifester un sentiment quelconque. Ses cheveux gris, coupés court, tombaient sur son front en mèches inégales. Il avait l'air d'un enfant qui aurait vieilli subitement par l'effet d'un traitement mystérieux. Il portait un costume de serge bleue usagé et sentait un parfum vulgaire. Autour de son poignet s'enroulait une montre à la marque de Mickey Mouse.

— Il croit que je suis saoule, et ce qu'il y a de marrant, c'est que je le suis... Il faut bien vivre. Pas vrai? Hein?

Elle se pencha vers Kay, qui continuait de regarder l'homme dont

le regard fixé sur elle lui causait une sensation de malaise, sans qu'elle-même parvînt à détacher ses yeux de lui.

— Sans doute, répondit la jeune fille.

— Bon, eh bien, buvons un petit coup, reprit la femme.

Elle plongea la main dans un sac de toile cirée et en tira un flacon de gin à demi-plein qu'elle se mit en devoir de déboucher. Puis, se ravisant, elle tendit la bouteille à Kay :

— Ah! j'oubliais que j'étais en compagnie, je vais nous dégotter des timbales.

Et sans laisser à la jeune fille le temps de déclarer qu'elle n'avait aucune envie de boire, elle se leva et, en titubant légèrement le long du couloir, se dirigea vers le frigidaire.

Kay bâilla et, appuyant son front contre la vitre, laissa ses doigts frôler nonchalamment les cordes de la guitare, d'où montèrent des sons graves et berceurs accordés à la monotonie de la campagne du Sud envahie par les ténèbres qui défilait derrière la vitre ; au-dessus du train, la lune glacée roulait dans le ciel nocturne son disque mince et blanc.

A ce moment, il arriva une chose étrange : l'homme approcha sa main de la joue de Kay et la caressa doucement. Si timide qu'eût été ce geste, il était tellement inattendu que Kay, déconcertée, fut incapable, sur le moment, de rassembler les pensées qui se pressaient dans sa tête. L'homme se pencha en avant jusqu'à ce que ses yeux étranges fussent tout près de ceux de Kay. L'odeur de son parfum écœura la jeune fille. La guitare se tut, tandis qu'ils s'interrogeaient mutuellement du regard. Soudain, cédant à un élan intérieur, elle se sentit envahie par un sentiment de pitié profonde envers l'inconnu, mais en même temps, submergée par un dégoût absolu, par une aversion insurmontable. Quelque chose en lui qu'elle ne pouvait préciser lui rappelait un souvenir. Mais quel souvenir? Elle fouillait en vain dans sa mémoire.

Au bout d'un instant, l'homme retira lentement sa main et se renfonça sur son siège avec une expression de satisfaction niaise, comme s'il venait d'accomplir un exploit.

— Allons, allons, chéri, s'écria la femme en regagnant sa place les mains pleines de timbales en carton. — Elle s'assit en soupirant bruyamment. — Ah! là, là, j'ai la tête qui me tourne, je suis complètement crevée.

Elle mit deux timbales de côté et enfouit machinalement les autres dans son corsage.

— Ici, elles seront au sec, et personne ne viendra les prendre, pas vrai?

Une quinte de toux la secoua, après quoi elle parut soulagée.

— A-t-il été gentil, mon chéri? demanda-t-elle en se frappant, complaisamment la poitrine. Ah! c'est que c'est un tel trésor!

Elle sembla prête à défaillir et, certes, Kay n'était pas loin de souhaiter qu'elle ne s'évanouît pour de bon.

— Je n'ai pas envie de boire, dit-elle en rendant la bouteille à la femme, je ne bois jamais, je n'aime pas l'alcool.

— Allons, ne faites pas d'histoires et donnez-moi votre timbale.

— Non, vraiment, je n'y tiens pas.

— Mais, bon sang, tenez votre timbale droite. Voyez-vous ça, mademoiselle est nerveuse. A votre âge! A moi, il m'arrive de trembler comme une feuille, mais j'ai mes raisons. Ah! bon Dieu! oui, j'ai mes raisons...

— Mais...

Un sourire inquiétant tordit le visage de la femme et le rendit hideux.

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a? Mademoiselle ne me trouve pas digne de boire avec elle?

— Ne vous méprenez pas, dit Kay, avec un tremblement dans la voix, mais je n'aime pas que l'on me force à faire ce que je ne veux pas faire. Ne puis-je donner ma timbale à monsieur?

— A lui? Ah! non, alors. Il n'a pas trop de ce qui lui reste de tête. Allons, mon petit, jetez-vous ça dans le gosier.

Kay, voyant que toute résistance était vaine, se résigna pour éviter une scène. Elle goûta le gin et frissonna; l'âpreté de l'alcool lui brûla la gorge au point que les larmes lui montèrent aux yeux. Furtivement, profitant d'un moment d'inattention de la femme, elle vida la timbale dans le trou de sa guitare.

L'homme vit son geste. Kay s'en rendit compte et, du regard, l'implora de ne pas la trahir. Mais le visage resta vide de toute expression, et la jeune fille ne sut pas si elle avait été comprise.

— D'où êtes-vous, mon petit, reprit la femme?

Les noms de plusieurs villes vinrent à la fois à l'esprit de Kay, désorientée, qui ne sut d'abord que répondre. Finalement, elle se décida :

— De La Nouvelle-Orléans. J'habite La Nouvelle-Orléans.

La femme marqua une satisfaction bruyante.

— La Nouvelle-Orléans? C'est là que je veux aller quand j'aurai dételé. Je me rappelle qu'en 1923, j'y ai eu un petit coin où je disais la bonne aventure, un gentil petit coin; voyons : je crois bien que c'était dans la rue Saint-Pierre. Elle s'arrêta pour poser à terre la bouteille vide qui roula jusqu'au couloir et continua d'osciller de droite et de gauche avec un bruit monotone. — J'ai été élevée au Texas dans un grand ranch. Mon père était riche. Nous, les gosses, on avait tout ce qu'il y avait de mieux, même des costumes qui venaient de Paris, de Paris en France. Je parie que, vous aussi, vous habitez une belle maison. Avez-vous un jardin où vous faites pousser des fleurs?

— Des lilas seulement, répondit Kay.

Un contrôleur entra dans la voiture, précédé d'une bouffée d'air froid qui souleva les détritus accumulés dans le couloir et assainit un instant l'atmosphère. Le contrôleur avançait lentement, s'arrêtant ici et là pour poinçonner des tickets ou répondre à une question. Il était minuit passé.

Un voyageur jouait de l'harmonica. Un autre discourait sur les mérites d'un homme politique. Un enfant cria dans son sommeil.

— Peut-être bien que vous ne seriez pas si fière si vous saviez qui nous sommes, dit la femme en hochant son énorme tête, nous ne sommes pas n'importe qui, il s'en faut de beaucoup.

Embarrassée, Kay ouvrit rapidement un paquet de cigarettes et en alluma une. Elle se demanda si elle ne trouverait pas une place dans une autre voiture, en avant du train. Elle ne pouvait plus supporter cette femme, ni cet homme, une minute de plus. Mais elle ne s'était jamais trouvée encore dans une situation semblable.

— Excusez-moi, il faut que je vous quitte ; j'ai été très heureuse de faire votre connaissance, mais j'ai donné rendez-vous à un ami dans le train.

Avec une prestesse singulière, la femme saisit le poignet de Kay :

— Votre maman ne vous a jamais dit que ce n'était pas beau de mentir ? demanda-t-elle.

Le chapeau lavande était tombé de sa tête, mais elle ne s'inquiétait pas de le remettre en place. Elle sortit rapidement la langue de sa bouche, humecta ses lèvres, et tandis que Kay essayait de se lever, elle lui serra plus fort le poignet.

— Allons, rasseyez-vous, mon petit. Vous n'avez pas d'autres amis que nous et nous ne vous laisserons pas filer pour tout l'or du monde.

— Mais je vous assure que je ne mens pas.

— Allons, asseyez-vous.

Kay laissa tomber sa cigarette ; l'homme la ramassa, la porta à sa bouche, se renfonça dans son coin et se mit à souffler des ronds de fumée qui montèrent devant lui comme de grands yeux vides avant de se dissoudre dans l'air.

— Voyons, mon petit, vous ne voudriez pas lui faire de peine en nous quittant maintenant, susurra doucement la femme. Asseyez-vous là gentiment comme une bonne petite fille, là... là... Ah ! la belle guitare, la belle guitare !...

La fin de sa phrase se perdit dans le fracas subit d'un train qui passait sur l'autre voie. Les lumières s'éteignirent. Dans l'obscurité, le défilé des vitres étincelantes de lumière — coupé d'intervalles d'ombre — faisait penser à des clignements d'yeux. On voyait briller dans l'obscurité, comme une luciole phosphorescente, le bout de la cigarette de l'homme, et les anneaux de fumée continuaient à s'élever calmement devant lui. Dehors, une sonnerie déchira l'air sauvagement.

Quand la lumière revint, Kay se massait le poignet où les doigts vigoureux de la femme avaient douloureusement imprimé la marque de son bracelet. Plus perplexe que positivement fâchée, elle décida de demander au contrôleur s'il pourrait lui trouver une autre place. Pour-

tant, quand il vint poinçonner son billet, elle ne parvint pas à énoncer une phrase cohérente. Les mots hésitaient sur ses lèvres.

— Vous désirez, mademoiselle?

— Rien, dit-elle finalement — et le contrôleur partit.

Dans l'alcôve, le trio se regarda en silence. La femme reprit :

— Je veux vous faire voir quelque chose, mon petit.

Elle fourragea de nouveau dans son sac en toile cirée.

— Vous ferez moins la fière quand vous aurez vu.

Et elle tendit à Kay un prospectus jauni qui semblait avoir traversé les siècles et portait en lettres de fantaisie l'annonce suivante :

LAZARUS
L'HOMME ENTERRÉ VIVANT,
UN MIRACLE!
JUGEZ PAR VOUS-MÊMES!
Adultes : 25 cents.
Enfants : 10 cents.

— Je commence toujours par chanter un hymne et par lire un sermon, dit la femme. Vous pensez si c'est triste. Il y a des gens qui pleurent, surtout les vieux. Et je me suis fait faire un costume épatant : voile noir et robe noire, tout ce qu'il y a de plus seyant. Lui, il a un habit fait sur mesure, un turban, et on lui poudre la figure. Vous voyez ça d'ici... On essaye que ça ait l'air d'un vrai enterrement. Mais vous risquez toujours de tomber sur une bande d'imbéciles qui viennent pour rigoler. Aussi, il y a des fois où je suis contente qu'il soit comme il est parce que ça pourrait le bouleverser...

— Vous voulez dire que vous faites partie d'un cirque ou d'une troupe ambulante? questionna Kay .

— Non, on est que nous deux, dit la femme en rajustant son chapeau. Il y a des années et des années qu'on fait le métier. On a joué dans toutes les villes du Sud : Singasong, Spunky, Eureka.

Ces noms tombaient de ses lèvres comme une pluie musicale.

— Après l'hymne et après le sermon, on l'enterre.

— Dans un cercueil?

— Oui, dans une sorte de cercueil. C'est formidable. Il y a des étoiles d'argent peintes sur tout le couvercle.

— Mais il doit suffoquer, dit Kay stupéfaite. Combien de temps reste-t-il enfermé dans son cercueil?

— En tout, ça fait bien une heure sans compter la parade, bien entendu.

— La parade?

— Oui. C'est ce qu'on fait la veille du spectacle. Vous allez comprendre : on cherche une boutique avec une grande vitrine et on demande au propriétaire de le laisser s'asseoir derrière la vitrine et... comment vous dire ça... s'hypnotiser lui-même. Il reste comme ça pendant toute

la nuit aussi raide qu'un tisonnier. Les gens viennent pour le voir. Ça leur fiche une secousse, je ne vous dis que ça. — Tout en parlant elle se curait l'oreille du bout de l'ongle et de temps à autre examinait sa prise — Et... une fois... ce vieil idiot de sheriff de Mississipi a essayé de...

L'histoire qui suivit se perdit dans la confusion, et Kay cessa d'écouter. Mais ce qu'elle avait entendu la portait à la rêverie. Elle revoyait l'enterrement de son oncle, qu'elle connaisssait à peine et dont la mort ne l'avait guère affectée. Et pendant qu'elle dévisageait machinalement l'homme, le visage de son oncle, blanc sur la soie pâle de l'oreiller funèbre, se superposa à celui qu'elle avait devant elle.

Comparant mentalement les deux visages, celui de l'homme et celui de son oncle sur son lit de mort, il lui sembla découvrir entre eux une singulière ressemblance : le masque de l'homme avait la même effrayante immobilité ; c'était le visage d'un cadavre embaumé dans une cage de verre avec des yeux que l'on pouvait regarder, mais qui, eux, ne voyaient pas.

— Je vous demande pardon... Que disiez-vous ?

— Je disais que je voudrais bien qu'ils nous laissent travailler dans un véritable cimetière. Pensez que jusqu'à présent, on est obligé de monter le spectacle où l'on peut... le plus souvent dans des terrains vagues, neuf fois sur dix à côté d'une gare empestée, ce qui n'est pas pour nous faciliter les choses. Pourtant, comme je vous disais, on donne un spectacle de premier ordre, ce qu'il y a de mieux dans le genre. Si vous en avez l'occasion, il ne faut pas manquer de voir ça.

— Oh, j'en serais enchantée, dit Kay d'un air absent.

— « Oh, j'en serais enchantée », répéta la femme en la contrefaisant. Il ne faut pas vous croire obligée, mon petit. — Elle releva sa jupe et se moucha bruyamment avec le bord de son jupon. — Croyez-moi, c'est dur de gagner sa croûte. Savez-vous combien on a fait le mois dernier : 53 dollars. Essayez donc de vivre avec ça. — Elle renifla et rajusta sa jupe d'un air affecté. — Un de ces jours, le chéri va claquer pour de bon et, même ce jour-là, vous verrez qu'il y aura encore des gens pour dire que c'est de la frime...

A ce moment, l'homme tira de sa poche un objet qui ressemblait à un noyau de pêche parfaitement poli et le fit rouler sur la paume de ses mains sans cesser de regarder Kay, sûr désormais de capter son attention. Il ouvrit ses grands yeux vides et se mit à caresser et à presser le noyau avec des gestes qui avaient je ne sais quoi d'obscène.

Kay fronça le sourcil et désignant l'objet :

— Qu'est-ce qu'il veut faire de ce...

— Il veut vous le vendre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un talisman, un talisman d'amour.

Le joueur d'harmonica s'arrêta. Les bruits du train, que la musique avait fait oublier, redevinrent perceptibles : on entendit le ronflement

d'un dormeur, le va-et-vient de la bouteille de gin le long du couloir et le murmure de voix ensommeillées, scandé par le roulement sourd des roues du wagon...

— Vous auriez de la peine, mon petit, à trouver l'amour à meilleur marché.

— C'est merveilleux... c'est étrange... dit Kay, cherchant à gagner du temps.

L'homme roulait et polissait le noyau le long de sa jambe, la tête penchée vers Kay dans une attitude d'imploration triste ; enfin, il prit le noyau entre ses dents comme pour l'éprouver, ainsi qu'on fait d'une pièce de monnaie suspecte.

— Les talismans me portent toujours malheur, et d'ailleurs... Ne pourriez-vous, s'il vous plaît, le prier de cesser ?

— Pas besoin d'avoir si peur, affirma la femme. Il ne vous mangera pas !

— Qu'il cesse, pour l'amour de Dieu !

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse, demanda la femme en haussant les épaules. C'est vous qui avez l'argent. C'est vous qui êtes riche. Tout ce qu'il demande c'est un dollar, rien qu'un dollar.

Kay serra son sac sous son bras.

— J'ai tout juste ce qu'il me faut pour rentrer au collège, déclara-t-elle, résolue à mentir.

Elle se leva rapidement et gagna le corridor. Elle s'attendait à un éclat, mais il ne se passa rien. La femme, avec une indifférence étudiée, poussa un soupir et ferma les yeux. Peu à peu, l'homme se calma, remit le noyau dans sa poche et, avançant timidement la main, saisit celle de la femme. Kay poursuivit son chemin, sortit du wagon, ferma derrière elle la porte de communication et se trouva sur la plate-forme avant, en plein air.

Le froid était vif et, s'apercevant qu'elle avait laissé son manteau de pluie dans l'alcôve, elle défit son écharpe et s'en entoura la tête. Bien qu'elle n'eût encore jamais fait ce voyage, la région que l'on traversait lui parut étrangement familière. Le train roulait entre deux rangées ininterrompues de grands arbres, voilés de brume et faiblement éclairés par la lune. Au-dessus d'elle, le bleu du ciel était d'une profondeur infinie, semé d'étoiles que des nuages obscurcissaient çà et là. Des traînées de fumée, pareilles à des ectoplasmes, s'étiraient le long du train. Dans un angle de la plate-forme, une lanterne à verres colorés projetait une lueur rouge.

Kay tira une cigarette et essaya en vain de l'allumer. Le vent éteignit les allumettes les unes après les autres. Quand il ne lui en resta plus qu'une, elle s'approcha de la lanterne, mit ses mains en conque et fit une dernière tentative. La flamme jaillit, vacilla, mourut. Dépitée, Kay jeta sa cigarette et son fume-cigarette de carton. La tension de ses nerfs s'accrut jusqu'à l'exaspération et elle se mit à frapper du poing la paroi du wagon en pleurnichant doucement comme un enfant. Le froid intense lui don-

nait mal à la tête, elle aspirait à regagner l'alcôve tiède et à dormir. Mais elle savait que dans l'état où elle se trouvait en ce moment, elle ne pouvait le faire, et aussi qu'il était inutile de se demander pourquoi : elle ne connaissait que trop la réponse. Tout haut, pour empêcher ses dents de claquer et aussi pour se réconforter en entendant le son de sa propre voix, elle dit :

— Nous sommes maintenant en Alabama et demain nous serons à Atlanta et j'ai dix-neuf ans et j'aurai vingt ans au mois d'août et je suis une sophomore.

Elle scruta la nuit autour d'elle, mais son regard heurta la même et interminable muraille d'ombre. Dans le ciel brillait toujours la même lune glacée.

— Je le déteste, murmura-t-elle. Il est horrible et je le déteste.

Elle s'arrêta, honteuse de sa sottise, mais trop lasse pour repousser la vérité : elle avait peur. Subitement, obéissant à une impulsion étrange, elle s'agenouilla et entoura de ses mains les vitres de la lanterne. Elles étaient chaudes et la flamme de la lampe éclaira ses doigts de reflets rouges. La douce chaleur réchauffa ses mains engourdies et rayonna le long de ses bras. Elle était si absorbée qu'elle n'entendit pas la porte de communication s'ouvrir. Le grondement des roues du train — clic, clac, clac, clic — étouffa les pas de l'homme. La sensation que le sang se retirait brusquement de ses veines l'avertit cependant, mais quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle osât se retourner. L'homme se tenait sur la plate-forme, dans une attitude de détachement silencieux la tête penchée, les bras pendant le long du corps. Kay regarda le visage inexpressif coloré en rouge par le reflet de la lanterne et elle comprit de quoi elle avait peur. Le souvenir lui remonta brusquement à la mémoire des terreurs d'autrefois qui avaient plané sur son enfance comme les branches aux formes hallucinantes d'un *arbre dans la nuit*. Elle se rappela des histoires de fantômes et de morts, d'esprits, de démons et de mauvais présages que racontaient les tantes, les cuisinières, les visiteurs et où, toujours, un être mystérieux, doué de pouvoirs magiques, représentait le danger.

— Reste près de la maison, mon enfant, lui disait-on, sans cela « Il » va t'attraper et te mangera vivante.

« Il » était partout présent — et partout, il y avait du danger — même pendant la nuit quand on était dans son lit et qu'on l'entendait frapper à la fenêtre.

S'aidant de la barre d'appui, Kay se releva lentement. L'homme inclina la tête et fit un signe de la main en direction de la porte. Kay respira profondément et le suivit. Ils rentrèrent ensemble dans le wagon.

A l'intérieur, l'air était comme engourdi de sommeil. La seule lampe qui était encore allumée brillait dans un halo de brume artificielle. Pas d'autre mouvement que le balancement indolent du wagon sur les essieux et, sur le plancher, la ronde des journaux froissés. Seule, la femme était

complètement éveillée. Elle s'agitait, arrangeait ses boucles et les cerises en celluloïd de son chapeau, remuait fébrilement d'avant en arrière ses petites jambes grasses, croisées au-dessus des chevilles. Elle ne prêta aucune attention au retour de la jeune fille qui s'assit à sa place. L'homme s'assit également, une jambe repliée sous son corps, les bras croisés sur la poitrine. S'efforçant de paraître naturelle, Kay ouvrit une revue. Elle ne doutait pas que l'homme continuât à la regarder, qu'il ne la quittât pas des yeux. Elle le savait ; pourtant, elle eut peur de s'en assurer. Elle aurait voulu crier, réveiller tout le monde dans la voiture. Mais si les autres n'entendaient pas, s'ils n'entendaient plus ? S'ils n'étaient pas seulement « endormis » ?

Les larmes lui vinrent aux yeux, agrandirent et déformèrent les lettres imprimées sur la page de la revue jusqu'à ce que cette page devînt une sorte de tache blanche noyée dans le brouillard. Kay referma le magazine avec brusquerie et regarda la femme.

— Je l'achèterai, dit-elle... je l'achèterai, le talisman, si c'est bien tout, absolument tout ce que vous voulez...

La femme ne répondit pas. Elle sourit mollement en se tournant vers son compagnon. Kay eut l'impression que le pâle visage de l'homme changeait de forme et s'éloignait d'elle comme si la lune sombrait dans l'eau. Une vague de chaude paresse la détendit, qu'elle sentit vaguement passer sur elle lorsque la femme lui prit son sac et lui tira doucement son manteau de pluie sur la tête — comme un suaire.

TRUMAN CAPOTE

(TRADUCTION SOLANGE DE LA BAUME)

HENRI BERNSTEIN

— Mon bureau... ma chambre à coucher... mon salon... ma salle à manger...

Au théâtre des Ambassadeurs, Henri Bernstein me présente son appartement, concentré dans une pièce. Un bureau chinois, constellé de mandarins d'or. Un divan couvert d'une peau de bête blonde. Quelques fauteuils. Une table recouverte d'une glace, pour les repas, et un divan de cuir. Par terre, d'immenses dalles blanches, glissantes. Et une odeur de roses ; dans un pot un buisson pourpre qui s'effeuille.

— Et surtout ceci.

Il me conduit à la fenêtre proche du lit. On voit la place de la Concorde, où le ciel descend sur les urnes et les statues de villes, tandis que les trophées de Gabriel déploient leurs cuirasses.

— Le joyau du monde !

Il me parle des ciels de Vuillard, qui se reforment chaque jour sous ses yeux. Et il me mène à l'autre fenêtre. Là, ce sont les jardins des Champs-Élysées, les bosquets, les allées sinueuses, une machinerie d'arbustes, conjuguée aussi avec le ciel qui dit son mot dans cette architecture de branches.

— Ne me demandez pas le nom de ces arbres... Je suis un ignorant... J'attrape tout ça... Je regarde...

Il vient d'être opéré d'un petit kyste sous l'œil droit, qu'il s'est fait enlever par coquetterie. Il s'excuse. Il allègue la novocaïne et la morphine, dont il est « *gorgé* » et me désigne, du bout du doigt, la croix de sparadrap qui contient le pansement.

Malgré la fatigue, il tend en avant, dans une mimique intense, une tête de grand vivant érigée au haut d'un corps de colosse. Rassemblés sur une mince bande de chair, tous les appareils de la vision, de l'olfaction et du goût : les yeux rapprochés, le nez enraciné dans le roc, la bouche prête

à mordre les mots et les viandes. La peau s'exprime en plis d'énergie et les cheveux gris moutonnent en ondes musclées.

Il a croisé sur sa gorge un foulard guilloché de rouge, qui s'enfonce sous les revers de soie de son veston d'appartement. Je suis surpris par cette stature et par le charme qui s'évapore de ces yeux quand il se penche et s'illumine d'un *mot*, d'un *trait*, décochés d'une voix d'orgue.

Il prend sur un fauteuil une photographie qui le montre sans doute tel qu'il se voit.

— Un portrait paru dans *Match*... Le photographe, vous savez, c'est l'homme qui a arraché son cigare à Churchill...

Les yeux exorbités, les mains battant l'air, il me mime la scène du grand Winston, surpris par l'agresseur en quête d'un cliché « sensationnel ».

Il rejette le portrait et murmure : « La dernière photographie de mon kyste. »

— Ah! vous voudriez me faire raconter ma vie!...

Il soupire. Il vit trop intensément pour avoir le temps de se souvenir. Cependant, en Amérique, on lui avait demandé ses *Mémoires*.

— Comment écrire des *Mémoires?* J'ai connu la terre entière... Ces gens-là ont le palais usé. Il faudrait les réveiller... Il faudrait bâtir un caractère... Je n'ai pas de mémoire, me disais-je. Et, en faisant des fouilles dans le passé, je me suis revu depuis l'âge de trois ans. L'aube a rayonné sur ces pays nocturnes... Ah! je ne suis pas né d'hier!...

Par un glissement de séduction, il voile encore sa date de naissance. Il la localise à peu près ainsi.

— C'était au temps où, quand on se déplaçait, on pouvait prendre le train ou le bateau sans autre formalité, où l'on pouvait gagner l'argent que l'on voulait...

Il est né à Paris, rue Marignan. Son père était un banquier, enthousiaste de peinture impressionniste.

— C'était rare alors. A cette époque, on était censé faire ce qu'on faisait. Aujourd'hui, les banquiers composent des poèmes, les éditeurs écrivent des romans ou organisent des concerts.

Il rêve à son père, cet idéaliste, ce fantaisiste...

— On lui avait proposé d'être un des gros associés de la De Beers... les diamants... Il devait donner la réponse le jour même... Il a préféré aller entendre un concert à Vienne.

Henri Bernstein a vu le jour dans la peinture. Le monde lui est apparu fardé des couleurs des peintres. Le ciel s'est tendu au-dessus de ses jeux comme une palette.

— Manet a fait mon portrait, quand j'avais six ans, en petit marin. Le dernier portrait de Manet... Renoir aussi a fait mon portrait, plus tard. J'ai l'air d'une petite paysanne... Ce ne doit pas être ressemblant... Ah! je ne sais pas ce que j'aurais donné pour être peintre!...

Ses yeux étincellent, ses mains se crispent. On croit assister à la fièvre de la vocation. Peut-être est-ce simplement la fièvre de vie qui se rue dans le sillage d'une imagination de feu.

— Nous avions ce fameux Goya, *l'Infant Rouge.* Il est maintenant au Metropolitan Museum, aux États-Unis. Je n'ai plus le courage d'aller dans ce musée, à cause de lui. Ah! la peinture!... Ma fille avait épousé Francis Gruber, un peintre, un très grand peintre... qui n'est plus.

Il me montre une toile de Gruber, au-dessus de son lit. Un jardin, près de Fontainebleau, ruisselant de verts acides et coupé des murs crayeux d'Ile-de-France.

Et, sur un meuble, le portrait de sa petite-fille, à six ans, éclatante de gaîté.

— Quand elle avait trois ans, je lui ai dit : « *Viens voir mon beau théâtre !* » Elle a crié à la sortie : « *Encore ! Encore !* »... Et en passant devant la maquette de la salle, placée dans une vitrine, à la location : « *Est-ce que le petit théâtre est à Henri aussi ?* » Elle a l'œil du peintre!

Nous revenons à sa jeunesse à lui, à ses études au lycée Condorcet.

— J'ai été renvoyé une ou deux fois pour avoir publié des libelles...

Je m'inquiète. Je songe à des rébellions contre les professeurs. Non, Henri Bernstein était en paix avec les gens de la chaire.

— Des libelles nettement diffamatoires... contre des camarades.

Il rit et me fait des yeux d'ogre, roucoulants et charmants.

— J'étais assez brillant en composition française, nul en mathématiques. Je passais la plupart de mes classes de mathématiques à l'académie de billard voisine, comme parieur et observateur.

Pendant ses études de licence ès lettres, dans un devoir sur *le Père Grandet* et *Harpagon*, il avait conclu : *Balzac est un géant à côté de Molière.* » « *Petite plaisanterie qu'il ne serait pas bon de renouveler* », inscrivit en note le doyen, indigné. Henri Bernstein se rebiffe encore sous le camouflet.

— C'est assommant *l'Avare !* Il est avare tout le temps. Vous ne trouvez pas que *Grandet* est plus nuancé ?...

D'ailleurs, Henri Bernstein n'a pas achevé sa licence. Dans l'esprit de son père, ce diplôme n'était qu'une étape sur la route qui devait le mener à la couverture saumonnée de *la Revue des Deux Mondes.*

Mais le jeune Bernstein se lançait à corps perdu dans le sport, la chasse à courre, les courses de chevaux. Il possédait une écurie. Et il jetait son surcroît de gourme dans les duels. Sa silhouette de spadassin a hanté les bosquets, les clairières, les pelouses d'Ile-de-France, à l'aube, onze fois. Les feintes, les attaques au fer, les doubles engagements, battements, froissements, liements lui sont transparents comme le jour. Il s'est battu aussi souvent qu'un contemporain de Richelieu et eût été visé par l'édit du cardinal sur les bretteurs.

— J'ai eu onze duels. J'ai toujours été l'offensé. J'ai blessé dix de mes adversaires. Je crois que l'envie et l'antisémitisme ont joué à plein. Mais j'ai trop d'ennemis pour penser que je n'en mérite pas quelques-uns.

Avec une loyauté qui le pare d'un charme supplémentaire, il bat sa coulpe sur cette poitrine qui s'est exposée si souvent au fer, par l'échancrure de la chemise.

— J'ai un mauvais caractère. Les années m'ont apporté de la sérénité, mais j'ai le tort de répondre toujours au défi, au lieu de laisser tomber. Clemenceau m'a dit : « *Chevauchez toujours votre tempérament ! Vous ne gagnerez rien à jouer un personnage. En allant jusqu'au bout de votre caractère, vous finirez par l'imposer.* »

— Avec Léon Daudet, je me suis battu au pistolet et à l'épée. Je lui ai donné un coup entre les deux yeux. L'épée a plié. Ensuite un coup à l'épaule... J'avais une bonne garde. Après un de ces duels, Paul Morand, un des témoins de mon adversaire, qui donnait galamment un dîner en mon honneur, a dit : « *Vous allez voir, il est intouchable !* » Il m'a fait mettre en garde, il a pris une canne. « *Ah ! non !* ai-je crié, *pas avec une canne ! On peut se faire vraiment très mal !* »

***

Cependant, le théâtre fermentait en lui. Il a toujours voulu écrire pour la scène. Mais il allait moins au spectacle que maintenant. Qu'allait-il voir, en ses débuts ?

— J'ai dû aimer tout ce qu'il y avait de pas bien. J'ai dû aimer Porto-Riche que Robert Kemp place régulièrement à côté de moi. Vous rappelez-vous *Amoureuse*, quand Étienne Fériaud dit à Germaine : « *Aïe ! tu me pinces ! Tu en connais des trucs !...* » qu'elle lui répond : « *J'en aurais inventé !* » et que Jules Lemaître, dans sa critique, s'extasie : « *Il sait faire parler le désir...* » Et je revois encore mon père revenant d'une pièce de Dumas fils : « *C'est rutilant de bêtise !* »

Bernstein a débuté à vingt ans avec *le Marché*, chez Antoine, l'avant-gardiste de l'époque. A ce propos, il s'étonne de la protection qu'on accorde aux jeunes du théâtre.

— Pourquoi encourager les jeunes ? C'est plutôt les vieux qu'on devrait encourager. On devrait leur allouer des crédits pour des béquilles et des lunettes.

Il a un rengorgement magnifique de fierté, le pied sur les trophées de la victoire.

— Bonnes ou mauvaises, mes pièces ont toujours été des succès. Je n'ai pas un four à mon actif. Pourtant j'ai fait quelques mauvaises pièces.

Je demande la raison de cette continuité de triomphe.

— Parce que mes pièces ont été écrites peut-être avec une certaine lourdeur au début, mais avec force. Et sans ornements. Les ornements vieillissent toujours, les ornements tuent. Voyez l'étincelant Giraudoux : dans vingt ans il sera injouable. Voyez Bataille : un merveilleux trouveur de sujets poétiques, mais il écrit dans le style des petites revues symbo-

listes, comme *la Plume*. On dirait des pièces en lapon. Et pourquoi un type comme Curel est-il tombé dans un tel mépris ? *Terre inhumaine* me paraît aussi digne de la rampe que les pièces de Camus, fortes, mais toujours un peu didactiques.

Il est difficile de ramener Bernstein vers son théâtre. Il n'aime pas se relire. Il aime peu parler de son passé. Il se jette dans le présent, dans le feu, dans le four.

Faisant un effort de classification, il groupe à peu près ses pièces ainsi :

— Il y a celles des années vingt à trente, que j'aime assez : *Judith*, ma préférée, *la Galerie des Glaces*, *le Venin*, *Mélo*, *le Messager*. Un théâtre d'amour et de sensualité. C'est la partie préférée de mon œuvre..., préférée par moi. Ensuite un théâtre de mœurs. Une pièce assez drôle, appelée *le Bonheur*. Puis *Espoir*, *le Cœur*, etc... Je ne me rappelle pas.

Il revient sur *Judith*, la Judith de la Bible dont la courte légende ne figure même pas dans certaines Bibles expurgées.

— Dans ce cadre extra-fragile, j'ai inséré un drame psychologique que j'ai la faiblesse de trouver fort. Ce sont des impuissants : Judith est une impuissante physique, une poétesse ; Holopherne un impuissant pléthorique ; Ada, une suivante, impuissante par excès de sensualité ; et Vagaou, un castrat.

Le cher Robert Kemp a traité Bernstein de « *briseur d'alcôves* ». Le briseur hausse les épaules.

— Ma *Galerie des Glaces*, en 1924, c'était une étude d'anxieux où le sexe jouait un rôle minime. Freud m'avait écrit pour me dire que ce portrait clinique l'avait intéressé. Il m'avait écrit déjà en 1913, après *le Secret*.

Comment Bernstein écrit-il ses pièces ? D'abord il rejette. Il s'avance à travers une lave d'inspiration qu'il fend et repousse.

— J'ai rejeté dans ma vie trois mille sujets de pièces.

Ensuite il compose le sujet dans sa tête, sans jamais prendre une note.

— Jamais je ne m'engage dans une pièce sans connaître son développement à l'heure où je l'affronte. Bien entendu, elle change beaucoup, mais ce qui ne change jamais c'est sa construction. Comme le squelette d'un enfant dans le ventre de sa mère. On ne peut pas mettre une jambe ou un bras ailleurs.

Autrefois, il écrivait sa pièce à la plume. Maintenant, il dicte, en marchant.

— Un grand personnage m'a dit un jour : « *Je ne peux penser qu'en marchant.* » « *Vous marchez souvent, monsieur le Président ?* » lui ai-je demandé.

Parfois Bernstein est pris d'une frénésie. Il envoie dix répliques en rafales à sa sténographe. Ensuite, il corrige à la plume sur le manuscrit dactylographié. On retape encore, et ainsi de suite.

— Un manuscrit de moi a cette hauteur-là. Il fait cinq fois ma pièce... Renoir m'a expliqué les bienfaits de l'âge, un jour où il faisait mon portrait : « *Vous savez, on ne gagne pas en talent. Le talent est quelque chose avec quoi on naît ou on ne naît pas. Mais, plus tard, quand on a trouvé la maîtrise de sa palette, on a de la place. Moi, autrefois, je ne pouvais pas faire tenir deux nichons de femme sur leur poitrine. Maintenant je pourrais leur en mettre trois.* »

Ainsi pour les pièces de Bernstein, maintenant qu'il atteint ses soixante-treize ans. C'est ainsi qu'il a écrit *la Soif*, une pièce de nostalgie et de sensualité. Le héros est un peintre. Bernstein est remonté vers ses souvenirs, vers tous ces gestes de peintres qui ont peuplé sa jeunesse. Il n'a pas décrit cela de l'extérieur. Il est rentré dans ces ateliers, où il a vu travailler autrefois Manet, Renoir, se reculant, clignant des yeux, arrondissant le bras, posant une touche.

— J'ai voulu montrer un de ces grands bourgeois... non de ces bons bourgeois, pareils aux impressionnistes, comme dans les deux panneaux de Renoir où sa femme danse avec Monet et lui-même avec madame Monet.

Jean Gabin l'enchante dans ce rôle. Il admire qu'un comédien comme lui, qui a passé vingt-cinq ans de sa vie à parler à voix basse dans un micro de cinéma et à qui on a toujours fait jouer « *les durs* », puisse retrouver le bon ton, l'air de bonne compagnie d'un Renoir, autrefois.

Je le complimente sur la précision avec laquelle il organise ses « *distributions* », sur la rigueur de duelliste avec laquelle il met en scène ses interprètes, les place dans le décor et régente leurs gestes et leurs répliques. Il me rappelle les deux mois de répétitions de *la Soif*, les renseignements demandés à des médecins pour la crise d'hémorragie méningée qui terrasse Gabin, les longues conversations avec Brianchon qui a fait pour la pièce deux beaux portraits et avec son ami Dunoyer de Segonzac.

— Pas une cigarette éteinte ou rallumée qui n'ait été prévue.

***

Dans son amour pour le théâtre, il embrasse ses confrères .

— Le théâtre français est le seul qu'il y ait au monde, le seul théâtre au monde! répète-t-il en brandissant son index sous son nez.

Il dresse un tableau d'honneur, un arc de triomphe qu'il fleurit d'une voix émue.

— Anouilh, que j'admire beaucoup, mon ami Marcel Achard, Roussin (il est très énergique, très sûr de son affaire, Roussin)... Voyons, qui fait encore de belles pièces? Salacrou... Les dialogues de *la Terre est ronde*, dans la ville, c'est du Musset. Ducreux... j'ai

trouvé très jolie sa *Part du Feu*. Steve Passeur, Clavel, Obey, Cocteau. Jean a un trait charmant : sa tendresse et sa bonté. Il en a même plus que d'autres qui ont fait carrière dans la bonté. Claudel, c'est le grand lyrique de ce temps dont Colette est la reine. Il a écrit deux pièces que je place nettement au-dessus de ses autres pièces : *l'Annonce faite à Marie* et *l'Otage*.

De cette apothéose des auteurs, il tombe bien vite dans la tristesse. Le mot « *critique* » a effleuré sa pensée. Il n'est pas tendre pour nos frères les critiques. Il vêt ces juges intègres du noir de Basile. Il les coiffe de l'éteignoir, les affuble des ailes des corbeaux et leur oint la langue du venin des vipères.

— Même au temps de Félix Duquesnel, jamais la critique n'est tombée si bas. C'est d'un médiocre, d'un mollasse, même dans l'injure.

Il élève des nostalgies vers les temps où il y avait des critiques qui savaient disséquer une pièce et dépecer un auteur. Il ne semble pas se plaindre des coups d'aiguille actuels, mais regretter, au contraire, les nobles carnages. Il aspire aux anciens couteaux, aux lardoires d'antan.

— Autrefois il y avait Bidou, un écrivain profond, exquis. Il y avait Pawlowski. Il y avait Colette, les mer-veil-leux articles de Colette! Il y avait Gérard Bauër que nous aimons et dont nous regrettons les articles.

Il me demande quel critique accepterait aujourd'hui dans une pièce le style du couplet des phoques d'*On ne badine pas avec l'amour*. Et, l'œil justificateur, l'index argumentateur, dressé derrière son bureau chinois, il me récite ce couplet qui ferait rugir nos puristes : « *Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond, où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange, mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux.* »

***

Il rêve longuement. Le parfum de l'amour l'a troublé. Il est un homme d'amour, qui se nourrit d'amour, respire l'amour. Voilà sa source de chaleur et de fraîcheur, son soleil, son vent des étoiles.

— C'est là que je trouve les critiques naïfs. Pour eux on ne peut parler de l'amour qu'avec ironie ou avec haine, jamais avec amour. Insulter à l'amour! L'idée ne m'en viendrait même pas!

Il admire les femmes et les considère comme les maîtresses et les arbitres souveraines de ces combats.

— Les hommes vivent toujours sur l'incroyable légende de la conquête. Ils croient toujours que les femmes cèdent, alors qu'elles ont une peur bleue de ne pas céder.

Voilà la patrie de son chant profond et sa raison de vivre. Tout son théâtre des planches, dans les ors et les velours, n'est que l'écho du théâtre secret de son cœur.

— Mes pièces dépendent de ma vie. Quand ma vie sentimentale est pleine, j'écris des pièces de sensualité et de fougue. Quand elle est dénudée, je me consacre à un examen attentif de la famille française. Le soir de la générale de *la Soif*, l'ambassadeur des États-Unis, me parlant de mon héros, ce grand « *aimeur* », m'a demandé : « *Où trouvez-vous un homme comme cela?* » Je lui ai répondu : « *Il est à vos côtés, monsieur l'Ambassadeur.* » « *Et les femmes?* « *Ah! les femmes!... des rencontres charmantes!...* »

Il ne trouve pas les femmes d'aujourd'hui plus faciles que leurs sœurs aînées en chapeaux cloches, ou que leurs mères en manches à gigots. Seul le vocabulaire a changé. Il est devenu plus brutal, plus direct.

— Mais les femmes sont toujours assoiffées d'entendre parler d'amour. C'est pour cela qu'elles aiment tant le théâtre d'Anouilh, même quand il raille l'amour.

Il évoque leur bienveillance, leur indulgence, qui n'ont pas changé, leur démarche de porteuses d'offrandes vers l'homme qu'elles ont choisi, secrètement, plusieurs semaines, mois ou jours avant qu'il ne les ait choisies lui-même. Il me cite Mirabeau, ce tonnerre dans une hure : « *Je n'étais point beau, loin de là, mais la bonté des femmes m'a permis de ne pas m'en apercevoir.* »

Maintenant, sa journée est finie. Les spectateurs de *la Soif* ont quitté le théâtre, qui retourne à son silence de casino presque champêtre, au milieu des bois. Bernstein me murmure les vers de cet Apollinaire, avec qui il faisait vingt fois, jadis, le tour de la place Vendôme, en parlant de Barrès :

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée,
Tu pleurerais un jour, ô Lou, ma bien-aimée...
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée,
Un bel obus semblable aux mimosas en fleurs...

Et il me cite cette phrase qu'il trouve « *de plus en plus admirable* », cet éclair de Chateaubriand sur la vieillesse : « *ces années dont personne ne veut* ». Mais lui, Henri Bernstein, quoi qu'il en dise, ne semble pas trop la regretter, car il n'a jamais cessé de croire à la vie, au théâtre et à l'amour.

PAUL GUTH

LES ARCHIVES SECRÈTES DE LA WILHELMSTRASSE

En avril 1945, des unités de la première armée américaine découvrirent plus de trois cents tonnes de documents du Ministère des Affaires étrangères allemand dans diverses réserves des montagnes du Harz. D'autres découvertes furent faites, particulièrement en Thuringe et cette énorme masse d'archives, dispersées dès 1943, lorsque l'intensité des attaques aériennes s'était accrue sur les villes allemandes, furent centralisées, classées par des experts américains, anglais et français. Les plus importantes furent ensuite réunies et publiées, d'abord aux États-Unis, puis, tout récemment, en Grande-Bretagne. Ce sont ces mêmes documents qui sont maintenant publiés en France. Le premier volume qui vient de paraître [1] porte sur la période qui va de novembre 1937 à août 1938, avec, parfois, des rappels concernant des événements antérieurs. Il traite des rapports de l'Allemagne avec les États-Unis, le Saint Siège, l'Extrême Orient, et surtout avec l'Autriche et les puissances occidentales, France et Angleterre. C'est de cette dernière partie dont on trouvera ici un aperçu.

Le 5 novembre 1937, Hitler réunit à la Chancellerie : le ministre des Affaires étrangères, von Neurath ; le ministre de la Guerre, général von Blomberg ; les généraux von Fritsch et Goering, qui commandent en chef, l'un l'armée de terre, l'autre l'aviation ; et longuement, refaisant devant eux les réflexions que quatre années et demie d'expérience gouvernementale lui ont suggérées, il leur expose ses idées essentielles « sur les possibilités et les nécessités » de la politique extérieure du Reich. Il leur demande dès le début, au cas où il viendrait à mourir, que ses déclarations soient considérées comme son testament.

Cet entretien éclaire d'un jour sans pitié les intentions réelles de la

1. Chez Plon : *Les archives secrètes de la Wilhelmstrasse : De Neurath à Ribbentrop*, sept. 37-sept. 38 (traduction Michel Tournier).

diplomatie allemande pendant les mois qui suivent. Une première remarque s'impose : entre les principes hitlériens, tels qu'ils sont définis devant un nombre extrêmement réduit de collaborateurs intimes, et la propagande allemande, il n'y a pas de différence fondamentale. La propagande ne cherchait pas à masquer la politique, elle en était l'expression véritable. Est-ce à dire que la diplomatie hitlérienne fût sans mensonges ? Loin de là. C'est elle, au contraire, qui servit à endormir l'adversaire. Les ambassadeurs allemands n'eurent jamais connaissance de l'entretien capital du 5 novembre. Ils obéirent à des directives momentanées, fragmentaires, adaptées à la mentalité de leurs partenaires occidentaux et ceux-ci auraient été plus près de la vérité en écoutant la radio ou en lisant la presse berlinoises qu'en ajoutant foi à des propos de commande dont ils sollicitaient au fond d'eux-mêmes la modération.

Voici donc le raisonnement hitlérien :

« *Le but de la politique allemande est la sauvegarde et la sécurité de la communauté raciale ainsi que sa multiplication. Il s'agit par suite d'une question d'espace.* » Dans les limites territoriales qui lui ont été fixées, l'Allemagne ne peut vivre sur elle-même. « *Les besoins économiques de l'Allemagne lui serviront de moteur... Il s'agit de gagner non des hommes, mais des territoires ayant une valeur agricole... C'est au cœur du continent européen que le peuple allemand, avec sa forte unité raciale, trouvera les conditions premières les plus favorables de ce progrès... (Mais) une expansion territoriale ne va jamais sans risques et sans avoir à briser des résistances... La question est de savoir pour l'Allemagne où le maximum de bénéfice peut être obtenu avec le minimum d'efforts.* »

Deux ennemis « irréductibles », l'Angleterre et la France. Une négociation sur la question coloniale ne peut rien donner de substantiel. « *Après la perte de prestige qu'a subie l'Angleterre du fait que l'Abyssinie est devenue une possession italienne, il ne faut plus compter sur le retour de l'Afrique Orientale. Mais l'Empire britannique n'est pas inébranlable* » et il pourra être question de discuter sérieusement le retour des colonies allemandes le jour « *où l'Angleterre se trouvera en difficultés et où le Reich sera fort et armé* ». La position de la France est « *plus favorable* » que celle de l'Angleterre. « *L'Empire français a une situation géographique plus avantageuse, la population de ses possessions coloniales constitue un apport militaire supplémentaire. Mais la France s'achemine vers des difficultés politiques intérieures.* »

Jusqu'à présent l'exposé du Führer n'apporte qu'un fait nouveau, c'est que la question coloniale, si l'Allemagne obtient que Londres et Paris l'examinent, ne servira pourtant que de paravent puisque, dans la situation internationale de novembre 1937, Hitler sait pertinemment qu'il n'obtiendra rien de satisfaisant. Mais, brusquement, il ajoute : « [*Quoi qu'il en soit*] *il n'y a que la violence qui puisse apporter une solution au problème allemand, et la violence ne va pas sans risque.* » Ce mot de

« *risque* » il l'a déjà prononcé. Que signifie-t-il, dans son esprit ? la guerre ? Non. La guerre il révèle en cet instant que ce n'est pas pour lui le vrai risque. De la guerre il accepte l'idée sans crainte. Le « risque » c'est la défaite. La suite de sa déclaration est d'ailleurs claire. « *Les luttes de Frédéric le Grand pour la Sibérie et les guerres de Bismarck contre l'Autriche et la France ont été d'un risque extrême, et seule la rapidité de l'action prussienne en* 1870 *a empêché l'Autriche d'entrer en guerre. Si l'on fait du recours délibéré à la violence avec acceptation des risques le point de départ des considérations suivantes, il reste à répondre à deux questions : quand et comment ?* »

Le vieillissement des chefs de la Wehrmacht, la diminution probable des naissances, la baisse prévue du niveau de vie, la supériorité actuelle de l'Allemagne en armes spéciales fixent à 1943-1945 la date dernière où « le problème de l'espace vital allemand » doit être résolu.

Sa solution doit, de préférence, être recherchée avant cette date. Elle le sera, au moins dans deux cas :

« 1° *Si les tensions sociales en France évoluent vers une crise de politique intérieure telle que l'armée française s'y trouve absorbée et ne puisse être employée dans une guerre contre l'Allemagne, le moment sera venu d'agir contre la Tchécoslovaquie.*

» 2° *Si la France est engagée de telle sorte dans une guerre contre un autre État qu'elle est dans l'impossibilité de marcher contre l'Allemagne.* »

Quel est cet autre État avec qui Hitler pense que la France pourrait être bientôt en guerre ? L'Italie. Et, ici, le raisonnement hitlérien se complique. C'est la révolution espagnole qui doit amener le conflit. L'Allemagne n'a pas intérêt à une victoire rapide et complète de Franco, mais bien plutôt au maintien de la tension en Méditerranée. La politique allemande doit viser « *à renforcer les arrières de l'Italie pour qu'elle puisse se maintenir aux Baléares* ». C'est cette installation de l'Italie aux Baléares qui pourra amener la guerre avec la France et l'Angleterre et fournir ainsi l'occasion à l'Allemagne « *de liquider la question tchèque et autrichienne* ».

***

Ainsi donc le 5 novembre Hitler confie à ses collaborateurs qu'il est résolu à la guerre. Mais quelques jours après, le 19 novembre, lord Halifax venait en Allemagne pour avoir avec le Führer un de ces contacts d'homme à homme en lesquels la diplomatie britannique fonda toujours tant d'espoirs. Weizsacker, chef du Département politique du Ministère des Affaires étrangères allemand — qui n'avait pas assisté au monologue hitlérien du 10 — avait établi un projet d'ordre du jour fort précis. Il suggérait qu'on s'engageât à réunir les puissances signataires du défunt pacte de Locarno en cas de crise, que le respect de la frontière hollandaise fût examiné au cours de pourparlers germano-anglais, qu'on obtînt

de la Grande-Bretagne une influence modératrice sur la politique tchécoslovaque, qu'un accord fût envisagé sur la publicité des programmes d'armement et qu'une commission mixte germano-anglaise étudiât le problème colonial. La conversation Halifax-Hitler, qui dura toute une matinée et reprit après déjeuner, fut loin de prendre un tour aussi concret.

Le compte rendu, malgré sa sécheresse, laisse percevoir l'abîme qui sépare les deux interlocuteurs. L'un plaide la cause de la civilisation européenne, parle de malentendu à dissiper, de confiance mutuelle, veut jeter les bases d'une paix durable. L'autre réplique qu'il ne s'agit pas seulement « *de relations de mutuelle courtoisie* », mais de problèmes « *basés sur des différends matériels* ». Il y a, dit-il, deux façons de concevoir les relations entre les peuples ; la première est celle du « *jeu réciproque de forces libres* » (la guerre comprise) et la seconde consiste « *à remplacer le jeu des forces libres par la règle d'une raison supérieure* ». (C'est-à-dire à donner spontanément à l'Allemagne ce qu'elle peut réclamer par la force.) Sur quoi Hitler, qui a développé la thèse de l'Allemagne « *brebis galeuse* » et celle des « *droits naturels* », affirme nettement que le Reich « *ne retournera assurément pas à une Société des Nations rudimentaire, ni à une Société qui considère que sa tâche est de s'opposer au développement naturel des relations politiques et de vouloir perpétuer indéfiniment le* statu quo » ; il s'affirme « *ennemi déclaré des conférences (de désarmement) qui, dès le départ, sont condamnées à l'échec* » et, quant au problème colonial, il affirme que sa seule solution réside dans la reconnaissance du « *droit* » qu'a l'Allemagne sur son ancienne propriété, ne consentant qu'à certains échanges partiels au cas où l'Angleterre et la France jugeraient nécessaire de conserver telle ou telle partie des territoires allemands pour des raisons « *stratégiques* ».

L'entrevue, pour lord Halifax, était décevante. Il en eut, certes, le sentiment, mais un sentiment tempéré. Il repartit, non point satisfait, mais en gardant une lueur d'espoir, malgré tout. C'est que, sur les deux points que, le 10 novembre, Hitler avait traités de façon si catégorique, la Tchécoslovaquie et l'Autriche, le ministre anglais avait reçu de véritables assurances. « *Une entente était possible*, avait dit Hitler, *à supposer qu'on se montre raisonnable. L'accord du* 11 *juillet avait été conclu avec l'Autriche, et on pouvait espérer que cet accord aurait pour effet de faire disparaître toutes les difficultés. La Tchécoslovaquie était elle-même dans une position lui permettant de résoudre les difficultés existantes. Il suffisait qu'elle traitât convenablement les Allemands vivant sur son territoire, cela suffirait à leur bonheur. L'Allemagne attachait beaucoup de prix aux bonnes relations qu'elle pouvait avoir avec tous ses voisins.* »

***

Ce voyage de Halifax, quelle que fût l'importance que le Cabinet de Londres y attachât, n'était cependant que l'une des amorces multiples lancées en vue d'une négociation véritable entre l'Angleterre et la France

d'une part, l'Allemagne de l'autre. Dès l'été de 1936, puis en mai 1937, le président de la Reichsbank avait fait, à Paris, des sondages. Et avec quelle bonhomie! Les notes que M. Léon Blum prit à l'issue de sa visite débutent ainsi : « *Le docteur Schacht est arrivé tout souriant ; il a commencé par se féliciter de la conclusion du traité de commerce en disant : « Eh bien » voilà ! Voilà quelque chose d'acquis. C'est une affaire qui traînait depuis » plusieurs années. Je suis heureux que ce soit réglé... Croyez-vous que nous » puissions maintenant faire quelques pas en avant ?* » De son côté, von Papen, alors en mission spéciale à Vienne, était venu en France au début de novembre et son rapport à Hitler montrait quel accueil il avait reçu : « *A la fin de (notre) entretien, M. Chautemps me serra dans ses bras avec ces mots : « Dites au Führer que ce serait un événement historique mondial » si nous fondions ensemble la politique européenne sur une base nouvelle et » plus saine.* » L'ambassadeur à Vienne ne paraissait d'ailleurs nullement douter, quant à lui, des intentions françaises : « *Comme conclusion...*, dit-il, *je poserai la question de savoir si les réelles dispositions dont semblent témoigner les Français en faveur de négociations avec nous ne pourraient être exploitées, ne serait-ce que pour obtenir des résultats partiels ou au moins pour renforcer la confiance en la sincérité de notre désir de paix.* » Le Führer eut connaissance des impressions de von Papen le 8 novembre, trois jours après son testament parlé de la Chancellerie. On chercherait en vain dans les documents de la Wilhelmstrasse l'indice que ce témoignage ait fait varier d'une ligne le jugement et les plans de Hitler : sa décision de faire la guerre.

Cependant, MM. Chautemps et Delbos se rendent à Londres, fin novembre, et recherchent avec leurs collègues anglais les moyens d'opérer un rapprochement avec l'Allemagne sur la base des données fournies par l'entretien Halifax-Hitler. Lorsque, en décembre, le ministre français des Affaires étrangères se rend à Varsovie, à Bucarest, à Belgrade, à Prague, le baron von Neurath va le saluer au passage à la gare de Silésie, et les ministres allemands dans les capitales orientales sont trop heureux de câbler à Berlin que M. Delbos a partout fait comprendre qu'en France se développe un courant favorable à une détente des rapports avec l'Allemagne.

On prend acte, certes, avec plaisir, de cette évolution, observée tant en France qu'en Grande-Bretagne, mais non point pour la mettre à profit en vue d'un accord, comme le suggérait von Papen. Témoin une note confidentielle de Weizsacker au secrétaire d'État en date du 20 décembre : « *Nous ne sommes pas encore de force nous-mêmes à affronter des conflits en Europe ; nous ne les chercherons donc pas. Tout parle en faveur d'une prolongation de la paix en Europe. Pourtant, les délais qui nous sont accordés ne sont peut-être pas non plus illimités.* » Et, plus loin : « *Nous ne parviendrons jamais à un accord et à des relations paisibles avec la France, tant qu'elle ne sera pas disposée à cesser de menacer l'Allemagne avec ses alliances orientales. L'Angleterre hésite encore aujourd'hui pour savoir*

si elle ne ferait pas bien d'acheter à l'Allemagne sa tranquillité en Europe par quelques petites concessions... Entretenir l'Angleterre dans cet état d'indécision aussi longtemps que possible est certainement préférable à une attitude franchement hostile de sa part à notre égard. »

L'objectif de la diplomatie allemande est donc net : l'acte de violence indispensable dont Hitler a parlé doit s'accomplir avant 1943-1945. Mais à la fin de 1937 le Reich n'est pas prêt à courir les risques majeurs. Il faut entretenir l'équivoque. L'homme de cette politique, ce sera Ribbentrop, ambassadeur à Londres, il est appelé à remplacer von Neurath au début de 1938. Il rédige, avant de quitter l'Angleterre, un rapport, qui est un programme. « *Tout espoir d'entente,* écrit-il, *abandonnera peu à peu les hommes politiques anglais favorables à l'Allemagne... à mesure qu'ils se rendront compte que l'Allemagne ne veut pas se lier au* statu quo *en Europe centrale, et qu'un conflit armé est tôt ou tard possible en Europe.* » Par conséquent ce qu'il faut, c'est « *que l'Angleterre continue à être encouragée dans la pensée qu'un compromis ou une entente entre l'Allemagne et l'Angleterre est tout de même possible en dernière analyse* ».

L'idéal serait sans doute d'exécuter l'opération orientale sans que l'Angleterre entre en guerre. Mais si la France, elle, est entraînée par ses pactes, l'Angleterre suivra. D'ou le projet d'un vaste dispositif d'alliances dont l'Italie et le Japon forment l'axe. Les forces anglaises, en cas de guerre, seraient attirées au loin, l'Empire menacé et la Grande-Bretagne hésiterait à se lancer dans l'inconnu pour une question d'Europe centrale ou elle n'a pas d'intérêts directs. Quant à la France, moins certaine de l'appui anglais, elle pourrait, elle même, regarder à deux fois avant de jeter les dés. Et le rapport de Ribbentrop se termine par ces mots : « *Désormais — quelles que soient les diversions tactiques qu'on pourra tenter sur nous sous prétexte d'entente — nos ennemis marqueront un point chaque fois que nos calculs politiques ne seront pas dirigés par le principe fondamental que l'Angleterre est notre adversaire le plus dangereux.* »

***

Mais voici que le cours des événements se précipite. Le 10 mars, Ribbentrop, qui est toujours à Londres, assure à lord Halifax, inquiet du tour que prennent les événements en Autriche, qu'aucune pression allemande n'a jamais été exercée sur le chancelier fédéral, qu' « *entre l'Allemagne et l'Autriche il n'y a pour ainsi dire aucun problème* ». Le 11 mars, déjeuner d'adieu. Chamberlain annonce à Ribbentrop qu'il a l'intention d'adresser un message au Führer, que son plus grand désir a toujours été de clarifier les relations anglo-allemandes. Ce dernier entretien va s'achever dans une atmosphère de grande cordialité et d'espérance, quand lord Halifax remet au premier ministre des télégrammes. Schuschnigg a été mis en demeure de décommander le plébiscite prévu pour

le 13 et de démissionner sur l'heure. L'ultimatum vient à expiration à seize heures trente. « *Lord Halifax*, note Ribbentrop, *était un peu nerveux.* » Mais il termine la description de ce coup de théâtre célèbre par cette phrase satisfaite : « *Nous nous séparâmes fort correctement, et Halifax avait retrouvé son calme.* »

***

Cette affaire autrichienne, le premier des actes de violence envisagés en novembre, les *Documents secrets* la retracent depuis ses origines, depuis l'accord de juillet 1936, qui introduisait le virus dans la plaie en assurant aux nazis autrichiens l'appui de Berlin. Ils le conduisent jusqu'à l'Anschluss. D'un bout à l'autre, quand Français ou Britanniques demandent des éclaircissements, c'est la même réponse qui leur est opposée : ne vous inquiétez pas, c'est une question de famille. En cette même journée du 11 mars, à Paris, M. Delbos fait part au comte Welczeck de ses inquiétudes. « *Je lui ai répondu*, rapporte l'ambassadeur, *que nous considérions l'Autriche et l'Allemagne comme formant une grande famille et que nous désirions régler seuls les querelles de famille plus ou moins graves qui pouvaient se produire entre nous.* »

C'est d'ailleurs un raisonnement à peine différent qui avait toujours été tenu à l'Italie, peu désireuse de voir l'Allemagne, bien qu'amie, s'avancer jusqu'au Brenner, et quand, en janvier 1937, Goering s'était rendu à Rome pour plaider « *la nécessité d'une collaboration étroite et permanente* » entre les deux pays, il était décidé à obtenir de Mussolini l'engagement de ne plus s'occuper de l'Autriche. Et cependant, écrit l'ambassadeur von Hassel le soir même, « *j'eus l'impression que la déclaration du général Goering concernant l'Autriche avait été fraîchement accueillie et que lui-même, conscient de ce fait, n'avait nullement dit tout ce qu'il avait eu d'abord l'intention de dire* ». Mais, en mars 1938, c'est Mussolini en personne qui tient à assurer Hitler de sa loyauté. Il fait en même temps savoir à Berlin par l'ambassadeur italien et à Rome à l'ambassade d'Allemagne que, « *informé par Schuschnigg le 7 de ce mois de son intention de procéder à un plébiscite, il le lui a vivement déconseillé* » et que, sollicité par les Français de mettre au point une attitude concertée, d'accord avec Londres, « *il a repoussé cette proposition* ». La lettre personnelle du Führer au Duce, déjà publiée, est un chef-d'œuvre du genre : « *A une heure fatidique, je me tourne vers vous, Excellence, pour vous faire part d'une décision qui paraît exigée par les circonstances et qui est déjà devenue irrévocable... Vous non plus, Excellence, ne pourriez agir autrement si le sort des Italiens était en jeu...* »

En tout cas, si cette lettre n'avait pas suffi à éclairer dans la péninsule tous les esprits — qui, même sous le fascisme, n'avaient pas perdu tout sens critique — la visite retentissante du chancelier à Rome, au mois de mai, attestait que, désormais, l'amitié germano-italienne était défini-

tivement cimentée, quoi qu'il dût arriver. Déjà les premières lueurs du drame tchécoslovaque brillaient à l'horizon et la méthode, assez grossière, qui avait été suivie pour l'Autriche, allait être suivie sous une forme à peine révisée, mais avec une impudence identique. L'analyse des rapports faits au Führer par ses conseillers sur la France, et celui de von Rintelen, du 20 décembre 1937, explique tant d'audace : « *Ce que la France redoute aujourd'hui, c'est un conflit auquel elle pourrait être mêlée en vertu de ses pactes d'alliance et sans avoir été attaquée... On ne se résignerait certainement pas purement et simplement à Paris en cas grave ; on mettrait tout en œuvre au contraire pour éviter ce qui a toujours été pourtant le but dernier de toute la politique française étrangère en cas d'échec de ses efforts pour parvenir à une entente avec l'Allemagne : la mise en œuvre de l'action collective.* »

Munich s'annonce.

JEAN ALLARY

LES ARCHIVES NAVALES ALLEMANDES

Au moment où l'on publie les archives de la Wilhelmstrasse il nous paraît intéressant de signaler que, dès le début de l'occupation de l'Allemagne le haut-commandement allié eut également l'heureuse chance de retrouver intactes toutes les archives de la marine du IIIe Reich.

Ces archives renferment une multitude de documents concernant la politique navale et la conduite de la guerre sur mer de l'Allemagne pendant la dernière guerre mondiale, notamment les résumés des conférences que le Führer tenait régulièrement avec le commandant en chef de la Marine.

L'Amirauté britannique en a publié une partie dans la presse en 1947. De son côté, la Direction du Brassey's Naval annual a rassemblé dans son annuaire de 1948 l'ensemble desdites conférences, ainsi que les principaux rapports de Rœder et Dœnitz.

Cette publication constitue une source de renseignements de la plus haute importance, non seulement sur la conduite de la guerre navale allemande, mais encore sur la mentalité et la méthode de commandement de Hitler.

Aussi le capitaine de frégate A. Villiez a-t-il estimé, à juste titre, qu'une telle somme de matériaux ne pouvait rester ignorée du grand public français.

Il en a fait l'analyse scrupuleuse et y a joint les commentaires les plus pertinents dans un ouvrage intitulé **Analyse des Conférences du Führer** *(Les grandes Editions Françaises)*.

Leur lecture confirme ce que l'on savait déjà sur les capacités stratégiques du Führer.

Hitler n'était qu'un terrestre, rien qu'un terrestre et même un fantassin. Il n'a jamais compris la Marine ni la stratégie aéronavale. Obsédé par la Norvège, il n'a jamais senti l'importance du bassin méditerranéen, malgré les rapports répétés de Rœder et de Dœnitz, qui insistaient pour la prise de Gibraltar, de Malte et l'intervention en Afrique du Nord française.

Et ce n'était pas son grand maître de l'aviation, le maréchal Gœring, qui pouvait élargir ses vues en matière de stratégie générale. Il était aussi terrestre que lui.

L. K.

Il y avait au XVIIe siècle deux grands genres dramatiques, renouvelés des Anciens : la tragédie et la comédie. La frontière entre l'un et l'autre s'est peu à peu effacée depuis que les romantiques ont commencé à mêler dans leurs pièces de théâtre — avec moins de liberté que Shakespeare et Calderon toutefois — les effets de terreur, d'admiration ou de pitié, et les effets de rire. A notre époque, Giraudoux a uni dans les mêmes œuvres dramatiques le pathétique et l'ironie, Claudel le cocasse et le sublime, et depuis la dernière guerre, les progrès de nos contemporains dans l'angoisse, d'une part, dans l'esprit d'irrévérence, de l'autre, sont tels que le mode d'expression dramatique le mieux adapté à la sensibilité actuelle du public pourrait bien être la farce noire, le vaudeville tragique. Les auteurs à la mode, qu'il s'agisse d'Anouilh ou de Roussin, ou de l'Achard de *la Demoiselle de petite Vertu*, ne se contentent pas de juxtaposer le comique et le tragique, ils poussent, si j'ose dire, le comique au tragique et le tragique au comique, ils font apparaître dans le comique un élément d'amertume (ce qui n'est pas, à vrai dire, absolument nouveau : Molière déjà...) et dans le tragique, un élément de dérision, ce qui est bien de notre siècle. Donc, les mots de tragédie et de comédie n'ont plus de sens. Mais faut-il croire qu'il y a en permanence, dans l'art du théâtre, un principe dichotomique ? La ligne de partage qui s'établissait autrefois entre tragédie et comédie tend à s'établir aujourd'hui entre le théâtre de divertissement et le théâtre d'idées.

Partage légitime : le grand public ne demande pas aux auteurs dramatiques de remettre en question les valeurs humaines et de proposer au spectateur de difficiles thèmes de méditation, il aime qu'une situation émouvante, jouée par une comédienne émouvante, lui mette la larme à l'œil ; ou que M. André Roussin, bien servi par madame Popesco, le fasse rire. En revanche, pourquoi contesterait-on le droit d'un auteur dramatique à se servir des moyens de la scène pour *obliger* le public à regarder en face les problèmes sérieux ?

Partage dangereux pourtant : le théâtre de pur divertissement risque de se modeler sur la demande du plus grand nombre, c'est-à-dire de se

régler sur des considérations purement commerciales et de pencher vers la vulgarité. Quant au péril qui guette le théâtre d'idées, on le connaît : c'est l'intellectualisme, le symbolisme, l'abstraction. Le théâtre est menacé par une redoutable altération de son essence dès le moment où les idées qu'il agite cessent d'être incarnées dans des situations réelles et dans des êtres vraiment vivants, dès le moment qu'il devient une tribune pour les orateurs ou une chaire pour les philosophes. La représentation dramatique doit être, pour l'auteur dramatique, une fin et non un moyen. Tout porté qu'il ait pu être, par déformation professionnelle, à un emploi didactique du théâtre, Jean-Paul Sartre, professeur de philosophie, l'a admirablement compris : et il a très judicieusement placé *les Mains sales* au carrefour du théâtre de divertissement et du théâtre d'idées.

Les Justes, d'Albert Camus, ont sans aucun doute des vertus plus nobles que *les Mains sales :* les concessions au goût commun y sont moins grandes, et il y a dans la pièce de Camus, en même temps, plus de générosité et de hauteur, plus d'humanité et plus de détachement. Pourtant, Sartre paraît supérieur, non seulement par l'habileté du métier, mais encore par le degré de « crédibilité », ou plus simplement de vraisemblance de ses personnages. Le langage de Camus est plus rigoureux, plus pur, plus *beau*, mais il y a une épaisseur et comme un grouillement de vie dans *les Mains sales* (comme dans *les Chemins de la Liberté*) qu'il n'y a au même degré ni dans *les Justes*, ni dans *la Peste*. *Les Justes* sont, certes, une pièce meilleure que *l'Etat de Siège*, mais après ces deux ouvrages, après *Caligula*, après *le Malentendu*, on peut encore se demander si Camus est un auteur dramatique (si l'expression dramatique est celle qui lui convient le mieux) : la question n'est pas résolue.

A vrai dire, si l'on admet, et il faut bien l'admettre, qu'une pièce de théâtre est une fiction qui chemine vers son dénouement par le moyen de la confrontation des personnages dans le dialogue, *les Justes* ne sont pas une pièce de théâtre à proprement dire. Aucune des scènes de l'ouvrage ne comporte ce qu'on appelle la progression dramatique : en d'autres termes, ne fait avancer l'action vers une nouvelle étape par son développement même. Un groupe de terroristes russes, en 1905, a été chargé, par l'organisation socialiste révolutionnaire à laquelle ils appartiennent, d'assassiner le grand-duc Serge, proche parent du tzar. Dès le lever du rideau, la décision est prise, et nous savons qu'elle sera exécutée. Le débat tend seulement à établir quand et comment, et surtout, à fixer la position morale de chacun devant l'acte à accomplir, à en établir la légitimité. Dans la seconde partie de la pièce, le meurtre est chose faite, le meurtrier est en prison, il est, naturellement, promis à l'exécution. Les conversations qu'il a alors avec un autre prisonnier, qui fait l'office de bourreau, avec le chef de la police et avec la femme de sa victime, qui est venue le voir dans sa prison, ne peuvent, nous le savons, être d'aucune conséquence quant au résultat final. Le caractère du dialogue d'Albert Camus est qu'il n'est nullement *actif*, qu'il ne modifie pas la

situation donnée, qu'il ne crée pas par lui-même une nouvelle situation, qu'il est explication, commentaire, confrontation des diverses consciences impliquées dans l'action à des degrés divers de lucidité, de scrupule ou de dureté. Ainsi un acte (l'acte terroriste) qui semble, avec une violence toute particulière, affirmer et revendiquer la liberté humaine, a dans la pièce de Camus, aussi bien dans sa préparation que dans ses conséquences, un caractère de fatalité. Il ne s'agit que de savoir comment on peut s'arranger avec lui. Il est intéressant de noter, par exemple, que dans les discussions qui précèdent l'attentat, et où cinq terroristes se trouvent réunis, les uns sont résolus, les autres ont peur et luttent contre leur peur, les uns chassent tous les scrupules, les autres sont tourmentés et cherchent anxieusement des justifications ; il en est pour douter de la légitimité du meurtre, ou de son utilité révolutionnaire, ou même du pouvoir qu'aura la révolution d'apporter le salut aux hommes. Mais l'idée qu'on pourrait ne pas tuer le grand-duc ne vient à personne. L'acte se pose comme un destin.

L'intérêt de la pièce est donc celui d'un débat autour d'une grande question — la légitimité du meurtre politique, le droit pour des hommes d'infliger la mort à d'autres hommes au nom d'un avenir qui reste abstrait, hypothétique, et qui peut-être ne justifiera pas cette mort — et ce débat est conduit par Albert Camus avec tant de hauteur, de scrupule et de générosité, dans une langue si forte et si ferme, qu'en l'absence des éléments qu'on tient le plus souvent pour nécessaires à un drame, il suffit à créer l'émotion dramatique. Après tout, dans des temps comme les nôtres, il est bon qu'une pièce de théâtre soit écrite et jouée pour nous rappeler que l'élimination par la mort violente de l'adversaire politique — même pour le « bon motif », car il y a toujours un « bon motif » — est une solution qui ne va pas de soi et qui mérite au moins d'être remise en question.

Qu'on m'entende bien. Je ne crois pas que la manière dont le héros à qui va la sympathie d'Albert Camus, Kaliayev, résout le problème soit vraiment satisfaisante. Il commence par faire, dans le meurtre, la part des bons sentiments en épargnant, non sans péril pour lui-même et les siens, la vie des enfants du grand-duc, ce qui pourrait bien être une tricherie. Il n'est pas sûr que le droit de tuer un adulte soit mieux fondé que le droit de tuer un enfant. Ensuite, il se laisse arrêter (volontairement, semble-t-il) pour justifier le meurtre qu'il a commis par sa propre acceptation de la mort. Ce qui est peut-être bien encore une tricherie. L'acceptation de la mort par le meurtrier ne lui donne nullement le droit au meurtre. Enfin, les amis du meurtrier, et notamment la femme qui l'aime, accueillent avec une sorte de joie, au dénouement du drame, la nouvelle de son exécution, parce qu'elle met fin aux tourments de conscience que leur avait laissés la mort du grand-duc et leur donne, en quelque sorte, l'autorisation de tuer d'autres grands-ducs. Nous entrons ainsi dans un cercle vicieux de la révolte et de la répression — l'une

ayant besoin de l'autre pour se justifier — qui pourrait bien être en même temps infernal et absurde.

Il n'empêche que l'on a plus de sympathie pour le révolté de 1905, aux prises avec toute la puissance d'une formidable autocratie, que pour son héritier de 1950, devenu lui-même le serviteur d'une autocratie plus formidable encore, et passé avec tout son bagage révolutionnaire du côté de l'autre terreur, la terreur gouvernementale et policière. Kaliayev, du moins, avait mauvaise conscience, il espérait affranchir ses semblables, il payait avec sa vie. On a fait, depuis, quelques progrès. Le débat du deuxième acte de la pièce d'Albert Camus entre Kaliayev et Stepan, entre le scrupuleux et le fanatique, entre le révolutionnaire d'hier et celui d'aujourd'hui, est à cet égard d'une terrible actualité. La pièce a d'autres beaux moments, notamment au dénouement. Mais c'est ce deuxième acte qui lui donne son poids et son tranchant. C'est là qu'elle nous touche au vif. Il fallait que cet acte fût écrit. Il l'est.

La pièce d'Albert Camus est admirablement servie par ses interprètes, notamment par Serge Reggiani (Kaliayev), par Michel Bouquet (Stepan) et par Maria Casarès, dont le jeu, plus discipliné, plus contenu qu'on ne l'avait vu jusqu'ici, est d'une vérité, d'une intensité et d'une force que n'égale aucune autre comédienne de sa génération.

***

La Comédie Française a repris, dans sa salle du Luxembourg, sous le titre *l'Homme de Cendre*, la pièce que M. André Obey a consacrée à Don Juan. Don Juan séduit les auteurs dramatiques après avoir séduit les femmes. Il sera bientôt aux « mille et trois ». Il ne faut pas s'en étonner. Aucun mythe de la littérature, ni ceux de la vertu, ni ceux de la violence, de la gloire des armes, de l'aventure, de l'amour unique et partagé n'a exercé sur l'imagination du premier et du deuxième sexe un tel pouvoir de fascination. Tout homme rêve d'être Don Juan, et toute femme rêve de le rencontrer.

La pièce de M. André Obey a les mêmes vertus que les autres œuvres du même auteur : elle est intelligente, elle est forte, elle apporte au spectateur une nourriture riche, parfois un peu lourde. Les premiers tableaux, qui ont été mis en scène par M. Jean Debucourt avec un sens extraordinaire du rythme et du mouvement dramatiques, créent une impression puissante. Ensuite, les situations restent dramatiques, les scènes allient toujours l'âpreté à la subtilité, et pourtant il semble que le mouvement de la pièce se ralentisse. Les scènes sont trop longues, et l'on s'y explique trop — même dans la meilleure partie de la pièce : la confrontation successive de Don Juan, au retour de son exil, avec le roi, l'inquisiteur et Elvire qui vient le sauver de la mort, Don Juan parle trop. Il parle trop quand il séduit la fille du commandeur. Il parle trop quand il va mourir.

Il parle trop quand il est frappé à mort. Il semble que M. André Obey ait été — comme tous les auteurs de notre temps qui se sont attaqués à ce redoutable adversaire, sans excepter le grand Milosz — victime de son projet même. Il a voulu nous proposer une interprétation du personnage. Son interprétation est ingénieuse. Elle associe le mythe romantique de la recherche de l'amour absolu avec le thème psychanalytique du regret du sein maternel, de la nostalgie des ténèbres originelles. Il en résulte un Don Juan poussé en avant par l'angoisse et le désir de la mort, qui est dessiné par l'auteur d'un burin fermement tenu, qui est parfaitement plausible, qui peut nous séduire par une certaine « modernité ». Mais ai-je tort? Je ne puis croire que ce soit là Don Juan. Je ne puis croire que Don Juan soit un homme qui s'explique, un homme qui se justifie, un homme qui livre sa clé presque au premier venu. Je ne crois pas qu'il y ait intérêt à le faire passer ni par le romantisme, ni par Freud. Je l'aime mieux avec son rire et son insolence, avec sa hauteur, son angoisse *qui ne s'avoue jamais*, son allure légère, ambiguë, luciférienne, sa prodigieuse *absence d'amour*, son silence. Dans la première scène où M. André Obey nous le montre, il apparaît immobile, à contre-jour, derrière une prostituée à la fois inquiète et furieuse. Elle cherche à l'exorciser par des injures, lui crie qu'elle du moins, elle qui appartient à tout le monde, elle ne lui appartiendra pas. Il jette à ses pieds une lourde bourse : et elle la ramasse, parce qu'il faut bien qu'elle la ramasse, et elle cède, dans la rage et l'humiliation. La scène est d'une force extraordinaire, et là, c'est bien au vrai Don Juan que nous avons eu affaire : il n'a pas dit un mot.

***

La reprise du *Bossu* par la compagnie de Jean-Louis Barrault a été, à juste titre, triomphale. Monté avec beaucoup de luxe et de goût dans de somptueux décors de Labisse, joué par M. Pierre Brasseur et par toute la troupe avec tout le métier, toute la vie, toute la bonne humeur qu'on pouvait désirer, le célèbre mélodrame va renflouer le vaisseau de haut bord de Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, sérieusement touché par l'échec d'*Elisabeth d'Angleterre*. C'est là un événement heureux. C'est peut-être aussi un événement significatif. J'avoue que j'ai éprouvé un peu d'irritation à entendre les acclamations frénétiques qui ont accueilli *le Bossu* le soir de la générale. L'avenir de l'art dramatique français n'est pas du côté des mélodrames populaires du siècle dernier, même renouvelés par un peu de piment parodique. Mais, il faut le reconnaître, une pièce comme *le Bossu* est une pièce théâtralement bien faite, et, si j'ose dire, faite pour tout le monde. N'y a-t-il pas eu, dans l'accueil qui lui a été fait, un accent de revendication? Le public n'aurait-il pas la nostalgie d'un théâtre plus théâtral?

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

BLAISE CENDRARS...

La plupart des livres que nous extrayons de la rangée « Vient de Paraître » font entendre le son du siècle. On y retrouve une certaine manière commune de penser, d'agir, d'aborder les grands problèmes, de respirer. Ce qui séduit chez Blaise Cendrars et une fois de plus dans son *Lotissement du Ciel* (Denoël) — qui appartient comme *Bourlinguer* à la série de ses mémoires — c'est la parfaite autonomie de l'auteur. Il est dans la vie, notre vie, ô combien! mais tout dans son esprit prend une couleur imprévue, se réfracte, se dissout, se répercute dans un réseau d'élans, de convictions, d'ironies, de jugements, d'associations d'idées qui n'appartiennent guère qu'à lui. Ou plutôt sont l'apanage d'un type assez rare d'hommes gais, riches, courageux qui s'ébrouent dans l'événement avec une liberté de jeunes capitaines ou de touristes fantasques. Il appartient à la lignée d'Artagnan et Dumas père, mais complexe, il y a en lui aussi du bénédictin, de l'aventurier et du dégustateur raffiné type Valery Larbaud. Mais quel que soit d'ailleurs l'homme auquel on tente de l'apparenter, on songe à des individualités fortes, qui ne comptent que sur elles-mêmes, paraissent traverser leur époque plutôt que s'y installer et se servent de tout ce que le présent leur offre pour composer un univers personnel plus proche du monde imaginé par leurs frères en esprit des siècles passés ou à venir que des constructions de leurs contemporains. Bref, c'est un homme absolument, totalement libre.

Libre également dans ses procédés de composition. *Le Lotissement du Ciel* comme *Bourlinguer* est tout en digressions, méandres et vagabondages. On saute d'abord au milieu du Brésil pour y contempler le tamanoir qui « *dévide je ne sais combien de mètres et de mètres d'une langue mince comme un fil et gluante, bave une salive sucrée dont les fourmis sont friandes et quand sa langue est recouverte de centaines et de milliers de fourmis grouillantes, mais qui ne peuvent se dépêtrer de ce curieux animal, doit se presser*

avec un doigt sur le nombril pour déclencher un ressort secret qui fait se réembobiner sa langue comme un fil à pêche et à une vitesse merveilleuse ». Des « milliers de fourmis », il exagère sans doute, mais non, car en écrivant il les *voit*, ces milliers de fourmis, avec la même absolue sincérité qui lui permet d'écrire, évoquant ses nuits d'enfant où il se recroquevillait dans son lit, terrorisé, halluciné par l'image d'une idole nègre « *Le matin, on me cherchait dans mon lit. J'avais disparu dans le fond. JE N'ÉTAIS PAS PLUS GROS QU'UNE MOUCHE MORTE* ».

Mais nous en étions au Brésil. Nous n'y resterons que le temps d'admirer un envol de sept-couleurs « *nuage d'ailes, de plumes, de duvets versicolores, de scintillements, de micassures et de reflets au soleil comme d'un million de pierres précieuses qui se dissoudraient dans l'atmosphère, etc.* », car déjà l'auteur est entraîné par un problème qui le passionne, l'hallucine et, 150 pages durant, va lui faire oublier perroquets, tamanoirs et ouistitis : le problème de la lévitation. Oh! il y a un raccord, offert par l'*ibadou* plante brésilienne qui permet de voyager sans être obligé d'emprunter le navire ou l'avion. Mais bien vite oublié, car déjà Cendrars s'enthousiasme pour les pérégrinations célestes de celui qui, à ses yeux, mériterait d'être le patron des aviateurs : Saint Joseph de Cupertino.

Il vivait, ce saint, au XVIIe siècle. Et sa foi — c'est son titre de gloire — lui donnait des ailes. Quand il était en extase, on le voyait souvent s'élever « de dix ou douze pas ». Un jour il prit son essor jusqu'à la chaire de l'église et se posa sur le rebord où il resta longtemps en équilibre, les bras en croix. A Fossombrone un ravissement le fit passer au-dessus des arbres du jardin, puis il resta à genoux une demi-heure sur une branche où on le vit osciller comme un oiseau. Mais son vol le plus remarqué se situe à Assise où il s'envola d'un bond par-dessus la tête des gardiens du trésor stupéfaits.

Enthousiasmé par ces exercices Cendrars se lance dans le hallier des hagiographies pour débusquer toutes les lévitations oubliées. Et à son appel une petite légion d'illuminés (93 hommes et 112 femmes exactement) revendiquent, étayés par d'impressionnants témoignages, la gloire d'avoir échappé aux lois de la pesanteur. Saint Pacifique s'élevait au-dessus de l'autel. Sainte Véronique dépassait la cime des arbres. Saint Alphonse demeurait immobile pendant cinq minutes suspendu dans les airs, au milieu de l'église. Saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, priant en face l'un de l'autre, entraînaient leurs sièges dans les airs. J'ai eu bien tort du reste d'écrire que ces saints se faisaient gloire de pareils miracles. Ils cherchaient à les cacher bien au contraire, modestie qui entraîne Cendrars à instituer un bien curieux parallèle entre saints et médiums : les premiers éprouvant une répugnance farouche pour toute manifestation spectaculaire de leur sainteté, se soumettant à une ascèse inflexible, renonçant au monde, les médiums au contraire, en qui Cendrars voit les héritiers des sorciers étant vaniteux, menteurs et jouisseurs. Rencontre étrange et qu'on pourrait interpréter comme un témoignage

en faveur du manichéisme, les médiums déclarent, avant tout exercice métapsychique, sentir passer autour d'eux un *souffle glacé* (les sorcières l'appelaient le baiser de Satan), alors que tous les saints lévités affirment qu'un *incendie d'amour* les embrase.

Seuls ceux qui ne sont pas familiers avec les écrits de Cendrars pourraient redouter que l'évocation de tant de miracles ne transforme son livre en manuel d'érudition. En fait l'attitude de Cendrars en la circonstance est aussi extraordinaire que celle de ses chers lévités. Il faut voir dans quel flot de lyrisme joyeux et approbateur il lance le récit de ces étonnants vols planés. Avec quelle verve et quelle intelligence il se rue au cœur du problème pour en arriver en une suite de strophes (en prose) triomphales à recréer par l'intérieur l'embrasement ascensionnel provoqué par la prière, si convaincu, si frémissant, si tendu, si ardent qu'on se demande si lui-même, à la faveur de ces restitutions expérimentales, ne s'attendait pas à être arraché par un souffle irrésistible à son bureau d'Aix ou de Rio-de-Janeiro pour se voir collé au plafond, bégayant d'amour, de science et de poésie, une heure durant. Ah! quel curieux homme et combien séduisant par ses irrépressibles enthousiasmes. Puis tout à coup...

... Tout à coup, glissant sur une association d'idées comme sur une corde d'équilibriste, il nous transporte à Moscou, dans les temps de sa jeunesse, alors qu'il travaillait pour un étrange joaillier et passait ses soirées, après avoir achevé des traductions de vieux textes russes, à plaquer sur une carte du ciel des diamants, des saphirs, des émeraudes et des rubis puis à faire jouer sur ces constellations de salon le faisceau d'une lampe de poche, tout en se récitant des passages du *Latin Mystique* de Rémy de Gourmont. Car il aime les textes rares et les étoiles. Les étoiles surtout, dont il évoque la splendeur avec une impétueuse poésie, dans le dernier récit de son livre : *la Tour Eiffel Sidérale*. Stupéfiant destin que celui de ce docteur Oswaldo Padroso qui, installé au Brésil, au milieu des forêts, dans un palais de marbre rose construit pour l'empereur don Pedro, passe ses jours et ses nuits à écrire des poèmes — des montagnes de poèmes — à la gloire de Sarah Bernhardt, qu'il eut l'honneur d'embrasser sur les lèvres à Sao Paulo en 1909 — et à laquelle, au souvenir de laquelle, il n'a cessé depuis lors de dédier une furieuse et solitaire passion. Une histoire de fou? Peut-on le dire? En lisant Cendrars l'amour pour une morte paraît aussi naturel que les lévitations. Et l'on finit par se demander si cette obsession solitaire cultivée sous la Croix du Sud, au milieu des araignées, des nègres et des serpents n'a pas plus de *réalité* que maintes amours célèbres. Passons : Blaise Cendrars nous fait divaguer. Mais n'est-ce pas précisément un des services que nous demandons parfois aux écrivains de nous rendre. Il est vrai qu'ils ne peuvent le rendre à tous — et d'autres lecteurs de cet ouvrage invoqueront contre moi le verbalisme qui s'étale dans certaines pages, la gratuité de certaines affirmations, l'audacieuse vulgarité de

quelques images. Je sens bien tout cela, moi aussi, un peu, mais j'avoue que cela ne me gêne guère et que cette *Tour Eiffel Sidérale* m'est apparue comme un des livres les plus toniques, singuliers, divertissants que j'aie lus au cours de l'année. La dernière, et même plusieurs autres.

VOYAGES IMAGINAIRES

André Bay vient de publier un nouveau volume dans sa collection de *Voyages Imaginaires (Stock)*. Ce sont rééditions d'œuvres célèbres, en l'espèce *Niels Klim dans le Monde Souterrain* par Ludvig Holberg, auteur dano-norvégien, juriste, professeur, historien, dramaturge qui vécut dans la première partie du XVIIe siècle, donna son nom à une époque littéraire (on dit *la période de Holberg* comme ailleurs le *siècle de Louis XIV)* et fut surnommé le *Plaute du Nord*. Ce Niels Klim est un voyage philosophique — genre qui commença de fleurir au XVIe siècle avec Thomas More, Rabelais et Bacon. On connaît la recette de cette mixture : inventions d'aventures plus ou moins fantastiques, critique des mœurs du temps, exposé plus ou moins discret des recettes qui (d'après l'auteur) pourraient assurer le bonheur du genre humain. Avouons que ce qui nous séduit le plus dans ces productions, les allusions à l'actualité ayant presque toujours perdu leur pouvoir, ce sont les aventures. De ce point de vue *Niels Klim* est assez décevant. La chute de Klim dans un gouffre, ses voyages dans les diverses planètes qui gravitent à l'intérieur de la nôtre, sa découverte du royaume des arbres qui marchent, du monde des pies civilisées et des instruments de musique animés, tout cela est d'une invention bien laborieuse. Je n'ai pu m'intéresser qu'aux grands succès remportés par Klim en apprenant aux singes l'usage des perruques. Un lecteur mieux disposé sourira peut-être à l'évocation des terreurs de Klim, devenu l'objet des encombrantes assiduités d'une guenon, puis d'une truie. Mais le plus souvent, quoi qu'il imagine, Holberg reste glacial. Du point de vue de l'histoire des idées son livre par contre ne saurait être négligé : il s'y manifeste en effet un féminisme déterminé, assez étonnant pour l'époque. Holberg plaide pour l'égalité absolue des sexes et réclame l'accession des femmes à tous les emplois. Ces théories n'eurent d'ailleurs aucune influence pratique et le seul geste vraiment efficace de Holberg à l'égard du sexe opprimé fut l'abandon de sa fortune à une fondation pour jeunes filles pauvres.

De tous ces voyages imaginaires l'œuvre maîtresse reste bien les *Voyages de Gulliver* que l'on pourra relire aussi dans la collection Stock. Quel chef-d'œuvre! Par opposition à celui de Holberg, le fantastique de Swift est vraisemblable. Vraisemblable... comme peut l'être un conte de fées ou, pour des enfants, Jules Verne. Tout amuse dans cet immortel récit depuis les furieuses sottises des Lilliputiens, jusqu'aux débonnaires homélies des chevaux philosophes, les Houyhmns, en passant par les

étonnantes inventions des habitants de l'île volante. Quant aux thèses qui se sont insinuées dans l'œuvre elles éveillent encore notre intérêt, l'auteur mettant beaucoup moins en œuvre ses idées, que ses passions. La haine, comme l'amour, est un ferment de vie. Et l'on sait que Swift haïssait de bon cœur la philosophie, la métaphysique, la vie des cours et la bêtise humaine. Mais il haïssait avec esprit et si l'on peut dire avec sagesse. Ses passions ont donné à son livre vie et mouvement, mais son humour l'a détourné des tableaux sulfureux et des diatribes acides. On trouve rarement dans l'histoire littéraire une aussi heureuse alliance de l'esprit satirique, du bon sens et de l'imagination.

A Daniel Defoe on doit des voyages imaginaires d'un autre genre : les imaginaires possibles. *Robinson Crusoé* est depuis longtemps un des livres préférés de tous les enfants du monde. Par contre *les Pirateries de Singleton* du même auteur, jusqu'à ce jour n'avaient même pas été traduites en français. MM. Charbonnier et Frédérique viennent de remédier à cette omission *(L'Elan)*. L'œuvre (qui date de 1720) évoque successivement une pittoresque traversée de l'Afrique et une longue série de vols et de rapts accomplis par Singleton sur tous les océans du monde. Ce héros inventé aurait pu être réel; la part de la fantaisie reste limitée et maints épisodes sont inspirés par d'authentiques récits de voyage. Littérairement l'œuvre est de second ordre. Du point de vue de l'inspiration elle fait songer — anticipation! — aux romans de Pierre Benoit, Louis Chadourne et Jean d'Esme.

VOYAGES D'AUJOURD'HUI

Dans le lot accablant de témoignages apportés sur le monstrueux régime instauré en Russie, il manquait une pièce essentielle. On nous a beaucoup parlé des camps de déportés. Mais fort peu des ouvriers russes libres (sauf dans l'ouvrage d'Anton Ekart, *Echappé de Russie*, dont Pierre Audiat rendra compte dans notre prochaine livraison). Sur ce point Jean Rounault nous apporte des précisions dans un ouvrage extrêmement attachant : *Mon ami Vassia (Sulliver)*. Jean Rounault, Français vivant à Bucarest, a été en janvier 1945 englobé par erreur dans un lot de soixante mille Roumains requis pour le travail en Russie Soviétique. Expédié dans le Donetz, il a été employé dans les ateliers rattachés à une mine de charbon et s'est trouvé ainsi en contact permanent avec des ouvriers russes libres. Tout portait à croire que ces hommes formés dans les écoles soviétiques lui débiteraient en toute occasion quelques tranches du catéchisme officiel. A sa grande surprise il a trouvé des hommes clairvoyants, profondément dégoûtés de la tyrannie dont ils étaient victimes. Voici quelques propos d'ouvriers : « *Ils nous sucent jusqu'au sang. Autrefois, c'était le tsar ; aujourd'hui, c'est Staline et ce gouligane (gangster) est plus terrible encore que son prédécesseur. Pas de pitié. Pas de défense. Tu marches de bon gré ou alors c'est le camp ou la prison.* » Un autre : « *Ma*

rage c'est de voir que les gangsters ne cessent de parler de justice et de liberté alors qu'ils font régner la terreur et l'esclavage. » Un mineur voudrait que sa fille puisse se sauver en France pour être libre. Et pourtant, il ne peut croire, non plus que ses camarades, qu'un ouvrier, en France, ait le droit de quitter son travail, de changer d'usine, de changer de ville. Une telle indépendance lui paraît au-delà de toute félicité imaginable. (Dans le Donetz un jour d'absence, un an de prison).

Lorsque Rounault apprend aux Russes qu'en Europe Occidentale les communistes s'imaginent que la Russie est le paradis sur terre, il provoque « *un rire fou* » chez ses auditeurs. Et dès lors on ne l'appelle plus que Rounault Raï (Rounault-Paradis). Il se taille un succès d'un autre genre en racontant le sujet du film *Ninotchka* (fuite en Turquie de Russes las de la Russie soviétique). Tout le monde trouve l'histoire admirable et « *en quelques jours elle fait le tour de la mine* ». A propos du journal officiel *La Pravda* (vérité) c'est une plaisanterie courante de répéter « *La Vérité ne dit pas la vérité* ». Aussi Churchill est-il parmi les ouvriers l'objet d'une grande admiration. On attend de lui la libération de la Russie.

Ces hommes, qui s'expriment avec une si étonnante liberté, craignent tous pourtant d'être arrêtés et de finir en Sibérie. Ce sont pour la plupart de très braves gens, généreux et spontanés, pour lesquels Rounault se prend d'une vive sympathie. Mais ils passent leur vie à voler l'État (vol de charbon, d'aliments, etc...) pour accroître leur salaire qui est insuffisant. En cela ils imitent l'exemple de leurs chefs fort occupés à vendre pour leur compte toutes les marchandises qu'ils réussissent à détourner. Les hauts fonctionnaires, trop bien habillés de riches fourrures, noceurs et implacables, sont universellement détestés. On les juge pires que les pires « bourgeois ». Pourtant ces chefs mêmes ne sont pas toute cruauté. Leurs réactions sont absolument imprévisibles : ils peuvent aussi bien, quand ils ont découvert un « coupable », l'envoyer dans un camp de la mort lente ou l'inviter à se livrer avec eux à des effusions fraternelles. Un des dialogues les plus étonnants du livre oppose Rounault et un chef communiste qui vient de découvrir entre les mains du Français une vieille Bible. Au lieu des invectives attendues c'est un entretien rêveur et dostoievskien sur la religion (à laquelle de très nombreux paysans et ouvriers restent attachés).

Dans la mine et le camp le régime est tyrannique mais comporte parfois des détentes, un chef ayant soudain un accès de fraternité, de bonne humeur enfantine... ou de demi-folie. Si les ouvriers libres sont légèrement sous-alimentés, les déportés meurent tout simplement de faim. « *Le camp*, écrit Rounault, *c'est quinze cents moribonds.* » Quand les hommes paraissent trop malades on les envoie dans un autre camp d'où personne ne revient jamais. Mais cette mesure est rarement nécessaire, les déportés mourant avant qu'on ne soit décidé à reconnaître qu'ils ne peuvent plus se tenir debout. Aussi peut-on imaginer l'angoisse de Rounault, quand à

la suite de scènes vaudevillesques, on statue qu'il est médecin (« Tu es médecin ou la Sibérie ») et qu'il doit enrayer les épidémies qui ravagent le camp...

Pour faire le bilan de ce livre, quand il décrit les brutalités dont certains chefs ou soldats se rendent coupables, quand il évoque des prisonniers succombant sous l'excès de travail et les souffrances de la faim Rounault ne nous apporte, hélas, qu'une confirmation de beaucoup d'autres témoignages, dont les communistes seuls contestent la démonstrative concordance. Par contre en nous décrivant un prolétariat absolument réfractaire à la propagande il nous apporte une révélation nouvelle, dont tout le monde sentira l'importance. A ma connaissance Armand Robin avait été jusqu'à maintenant le seul à défendre cette thèse, dans un article publié par *la Revue de Paris*, en avril 1949. Mais il n'apportait pas comme Rounault un témoignage direct et se référait surtout à des confidences d'évadés. Enfin ce qui m'apparaît comme particulièrement passionnant dans *Mon Ami Vassia*, c'est cette prise directe sur la déconcertante psychologie russe. Chez quelques-uns (les maîtres) une cruauté inouïe, chez le plus grand nombre « *générosité, chaleur humaine, spontanéité enfantine, santé, force, folie* ». « *Les Russes*, conclut Rounault *sont au-dessus et au-dessous de l'humanité. Ils ont le sens de la force. Celui de la justice leur fait défaut. Mais ils aiment à s'enivrer. Ivres de vodka, ivres d'ambition, ivres de leur force, ivres d'humilité.* »

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Le prix de la critique vient d'être attribué à *L'Histoire de la Littérature Française au Temps de Henri IV et de Louis XIII* d'Antoine Adam *(Domat)*. Dans ce savant ouvrage qui évoque une période pittoresque et bouillonnante on trouvera maintes piquantes anecdotes : Henri IV commandant à « ses » poètes les vers qu'il compte envoyer à ses maîtresses, pauvres poètes qui vendaient parfois leurs produits au prix de deux francs le mille (c'est du millier de vers qu'il s'agit), les singularités de Vauquelin des Yveteaux qui vivait au Pré aux Clers costumé en berger (les temps ont changé), etc... Mais on suppose bien qu'un pareil ouvrage a d'autres raisons de retenir l'attention. La thèse de M. Adam est que de 1600 à 1642 la littérature, dans son *ensemble*, a évolué vers ce qu'on appelle l'art classique. Ce « dans son ensemble » implique qu'il n'y a pas eu alors entre le « *camp des règles* » et les *réalistes* l'opposition que l'on met d'ordinaire en valeur. C'est bien ce que soutient M. Adam pour qui, d'ailleurs Sorel et Saint-Amant ne sont pas des vrais réalistes (ce qui me paraît exact), Racan lui semblant au contraire dans ses fameuses *Bergeries* tout proche d'un certain réalisme familier (opinion beaucoup plus contestable). Dans le même esprit M. Adam estime, contre l'opinion admise, qu'il n'y a eu aucun antagonisme alors entre le classicisme et le romanesque. Pour lui *toute l'époque* est romanesque et c'est même *l'Astrée* qui a « donné le

branle » au mouvement conduisant à la littérature Louis XIV. Dans celle-ci il discerne avant tout des préoccupations de puristes et de techniciens, et en même temps, contre Sainte-Beuve, il voit dans le classicisme beaucoup moins un *ordre* qu'une *volonté de créer*.

On discutera, je pense, ces conclusions. Il ne paraît pas du tout évident que la période 1600-1640 se caractérise par une marche vers le « classicisme » ne comportant aucun détachement du romanesque. A considérer les résultats on en pourrait douter : le roman romanesque meurt au milieu du siècle c'est-à-dire au moment où le classicisme remporte une victoire totale. Et s'il est vrai qu'il y a dans l'*Astrée* des analyses psychologiques déjà classiques, je croirais plutôt que ce roman connut son prodigieux succès pour des raisons absolument étrangères au futur triomphe des classiques. L'*Astrée*, Adam le dit du reste fort bien, est un roman d'amour platonicien. Il appartient aussi à la tradition chevaleresque. De notre point de vue il annonce J.-J. Rousseau, Lamartine... et Charles Morgan. Il est idéaliste et romantique. (Etrange du reste, que nourri d'éléments si divers il nous apparaisse aujourd'hui ennuyeux. Beau sujet pour une étude consacrée aux variations du goût.) Ce sont là des traits qui ne le désignent pas nettement pour *donner le branle* au mouvement classique.

Ce qui frappe le plus lorsqu'on lit, non les conclusions d'A. Adam, mais le corps même de son important ouvrage, c'est l'extrême variété des tendances qui se manifestent à cette époque : le modernisme de certains (par exemple cet étrange et immoral Théophile de Viau dont Stock vient de publier une excellente réédition), l'archaïsme de la plupart des romanciers, l'absolue indépendance d'esprit des essayistes (A. Adam dégage très heureusement ce trait et nous fait apercevoir un Sorel, un Balzac presque révolutionnaires), et la vigoureuse vitalité des groupes Gassendi-Académie Putéane, libres penseurs et sceptiques qui tinrent si longtemps en échec Descartes et ses amis. Sauf sur le plan du purisme (et encore) on ne perçoit donc pas si clairement cette marche *générale* vers le classicisme qu'après de longues recherches — dont la conscience et l'ampleur sont, je le reconnais, fort intimidantes — a cru pouvoir signaler A. Adam. Cette idée même, fort curieuse certes, sur laquelle il s'appuie, *qu'une bourgeoisie de fonctionnaires et d'hommes de loi devait adopter des formes de pensée abstraite*, ce qui expliquerait le triomphe du classicisme semble fragile (il y avait du reste au XVIIe siècle une majorité non de fonctionnaires mais de propriétaires de charges — ce qui implique un esprit tout différent). Et en dernière analyse on serait plutôt porté à croire que l'évolution de la littérature, à cette époque-là, comme aux autres, est bien plus le fait de quelques fortes personnalités qui imposent soudain leurs idées par leur talent que la conséquence d'une évolution quasi-universelle, liée aux variations des formes sociales. Quoi qu'on en puisse penser (et la vérité étant probablement comme toujours dans l'entre-deux) on ne saurait trop recommander aux amateurs d'histoire littéraire le livre d'A. Adam. Il est riche de faits et d'idées.

LE DEUXIÈME SEXE

Le second volume du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir *(Gallimard)* étonne autant que le premier par l'impressionnante assurance qui s'y manifeste. L'auteur, qui naguère nous surprenait en décrivant la psychologie des premiers hommes avec autant de précision et de certitude que si elle avait vécu dans leur intimité, évoque aujourd'hui, avec une autorité égale, les plus secrètes pensées et sensations de la femme, et accessoirement de l'homme, engagés dans la vie sexuelle. Certes en ce qui concerne l'univers féminin, on ne peut méconnaître la valeur des expériences personnelles de l'auteur, quitte à s'étonner de la facilité avec laquelle elle leur accorde la valeur de vérités générales. Mais quand elle s'avance dans le secteur mâle nous nous sentons beaucoup plus assuré pour dire que son information est sujette à caution. Peu d'hommes, je crois, pour s'en tenir à ces seuls exemples, pourront lire les pages 131, 149, 157, 163 de son livre sans sourire.

Son propos essentiel est de démontrer que, réduite par l'homme à une situation d'objet ou d'esclave, la femme a dû se fabriquer un système d'évasions, une sensibilité qui sont absolument étrangers à sa vraie nature. La femme pour elle est une sorte d'homme que les mœurs, l'orgueil et l'hypocrisie des mâles ont déguisé en femme. Dans cette coupable entreprise l'homme (vir) a été aidé par le catholicisme qui a *agenouillé* la femme et l'a rendue *masochiste*. Pour le prolétaire comme pour la femme la religion n'est qu'une école d'abrutissement, un opium. En persuadant à la jeune fille qu'elle est féminine les machiavels masculins en ont fait un être de refus, une détraquée ricanante et une lesbienne. C'est à cette politique qu'il faut attribuer également le goût passionné des jeunes filles pour la nature. « *Mutilée de sa transcendance, vide et illimitée, ce que la jeune fille cherche à atteindre du sein de son néant* (où l'homme l'a plongée) *c'est tout. C'est pourquoi elle voue un amour singulier à la nature.* » Étrange proposition qui ne se complète que trop bien par celle-ci : la sensation qu'éprouvent certaines femmes (K. Mansfield, V. Woolf) de participer parfois à l'harmonie universelle, les instants de merveilleux bonheur qu'elles vivent alors sont aussi le résultat de la politique masculine. A l'homme la liberté, à la femme ces humbles revanches. Qui sont simplement des *leurres*, car « *le Bien n'est pas. Le monde n'est pas harmonie* ».

De ces moments éblouis S. de Beauvoir parle comme un aveugle des couleurs. Si elle avait raison, les hommes ne connaîtraient pas ces oasis de félicité. Nombreux sont pourtant ceux qui les ont décrites (Barrès, Green, etc.), plus nombreux encore ceux qui les ont traversées. Et si surtout madame de Beauvoir savait avec quelle mystérieuse et impérieuse soudaineté se déclenchent ces *états* elle brûlerait aussitôt les pages qu'elle leur a consacrées. Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il est évident qu'elle édifie certaines de ses théories sur ses propres

carences. Ce qu'elle n'a pas éprouvé ne peut avoir aucune valeur authentique. C'est là exactement le système d'offensive que nous avons récemment signalé chez Sartre à propos de Baudelaire et de la religion.

Dans les arguments que le prudent Panurge développait pour et contre le mariage S. de B. ne s'est attachée qu'à l'examen de la colonne négative. Le mariage, à ses yeux, est une monstrueuse institution à la faveur de laquelle « *l'homme invite la femme à se vautrer dans la bestialité cependant qu'il la dirige d'un pas ferme vers l'idéal* ». Le jeune mari a deux tares : il a violé sa femme et elle ne l'a pas choisi (S. de B. ne croit pas aux mariages d'amour). Le couple est une citadelle de l'ennui. L'homme un égoïste et un tyran. D'où il découle que les femmes même mariées ont droit à l'amour libre. L'auteur souhaite aussi qu'elles répudient toutes les sornettes qui ont cours sur la *poésie et les vertus de la maison*, hypocrites litanies qu'a fait éclore *une civilisation fondée sur la propriété foncière :* pour elle les hommes ne s'intéressent pas à leur foyer et la tradition seule impose à la femme *un certain souci de son intérieur*. (On voit ici une des plus brillantes applications de cette méthode qui transforme les cas particuliers en lois générales). Quant à l'instinct maternel, c'est une autre imposture. Après avoir copié quelques pages de romans, S. de B. écrit tranquillement : « *Tous ces exemples suffisent à prouver qu'il n'y a pas d'instinct maternel.* » Comme si d'autres témoignages n'auraient pas également *suffi* à prouver qu'il y en a un! On ne s'étonnera pas moins d'apprendre que si les femmes ne refoulaient pas *par moralité et par décence leurs impulsions spontanées*, elles seraient des marâtres. Et pourtant la proposition est logique si l'on admet (toujours le particulier pris pour le général) que lorsqu'une femme paraît battre un enfant, elle bat en réalité un homme. Et Dieu sait si les hommes méritent d'être battus! La liste que l'on nous propose de leurs vantardises, de leurs brutalités et de leurs canailleries (dont la pire est sans doute d'avoir fait approuver leur politique par Dieu) justifie tous les châtiments.

Sans nier l'aisance dialectique de S. de B. et la valeur de bon nombre de ses analyses, sans méconnaître que de l'ensemble de ses protestations on pourrait tirer des vues exactes de ce qu'est, de ce que fut surtout la situation de *certaines* femmes, on reste surpris de la partialité avec laquelle, le plus sincèrement du monde certes, elle interprète les témoignages qu'elle invoque. Lorsqu'elle tire par exemple du célèbre cri de Catherine « Je suis Heathcliff » (dans *les Hauts de Hurle-Vent)* la preuve que toute amoureuse « *s'effondre dans la contingence* » et ne vit plus que dans l'univers de l'homme, elle révèle qu'elle ne comprend pas ce cri d'amour qui est une affirmation d'union. Il y a au moins autant d'hommes qui ont crié : « *Je suis Catherine* » ce qui n'était pas davantage affirmation d'esclavage, mais proclamation d'harmonie. A ce livre consacré à la femme et à l'amour, il manque l'intuition de l'amour et de la « féminité ». Ce qui prouve une fois de plus qu'une belle intelligence peut n'avoir qu'une assez faible prise sur la réalité.

ROMANS

Il y a de belles pages sur l'amour maternel dans le roman de Claude Longhy, *le Fruit de vos Entrailles (Robert Laffont)* mais la composition en est trop laborieusement compliquée et le style souvent faible. — Roger Peyrefitte n'a pas retouvé dans *les Amours Singulières (Vigneau)* ce ton de vérité, cette poétique aisance qui nous avaient enchanté dans *les Amitiés Particulières*. Et il y a quelque chose d'un peu provocant, cette fois, dans l'immoralité de ses personnages. Jamais je n'ai lu un livre aussi riche en amours homosexuelles et en incestes. — On voudrait pouvoir s'arrêter plus longuement aux *Chemins du Long Voyage* d'André Dhotel *(Gallimard)*. C'est un livre d'errances nocturnes, où les personnages absents d'eux-mêmes et pourtant eux-mêmes agissent comme en songe. Sans doute la sensation de mystère qui se dégage si fortement du livre est-elle due en partie à l'ignorance où nous sommes de certaines circonstances qui ne nous sont révélées que dans les dernières pages. Mais il serait injuste d'insister sur une particularité qui ramènerait ce roman au rang des « policiers ». L'attirance qu'exercent sur nous Daniel, René, Irène ou Amélie est liée surtout à une intelligence profonde des clairs obscurs psychologiques. André Dhotel n'est pas de ceux qui limitent l'homme au seul dévidage de raisonnements conscients et logiques. Par sa facture, son sujet et sa force d'envoûtement ce roman mérite de retenir l'attention — Les très réelles qualités des *Chiens Enragés* de Gilbert Sigaux *(Julliard)* sont d'un tout autre ordre. Roman d'idées et de foi politique ce livre pourrait, d'un certain point de vue et pour la seule facilité du classement, se placer dans ligne de *Jean Barois*. L'auteur y décrit les tribulations de trois hommes qui sacrifient leur vie à la défense d'un accusé injustement condamné. Cette œuvre de libéral dirigée contre l'intolérance et l'esprit de dictature débute avec vigueur. La dernière partie est moins serrée et moins convaincante. Mais considéré dans son ensemble ce livre révèle de vrais dons de romancier.

AIMER PARIS

Lise Romains vient de réunir en un volume orné de charmantes gravures : *Paris des Hommes de Bonne Volonté (Flammarion)* les pages de la grande œuvre de son mari consacrées à notre ville. Romains aime Paris. Il en aime la beauté, la vie, la force, les mystères. Il ne manque pas une occasion de grimper sur les toits ou les collines pour rêver aux millions d'existences qui mitonnent sous l'immobile carapace des maisons. Il se plaît à imaginer le dédale des trois cent soixante-cinq demeures liées entre elles, pour les commodités de l'amour ou de la politique, par des couloirs secrets. Il s'enchante d'errer, comme en voyage, dans les faubourgs ; de mêler les amours humaines à l'amour de Paris ; de restituer

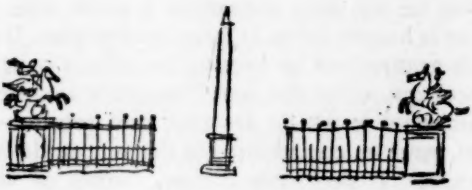
les itinéraires émerveillés des petits garçons et des épagneuls ; les promenades méditatives ou intéressées des hommes d'État, des courtisanes et des candidats à l'Académie.

De ce point de vue son œuvre s'inscrit dans une tradition qui, somme toute, est assez récente. L'amour de Paris ne surgit en littérature qu'avec Restif de la Bretonne. Ce « Hibou Spectateur » a été le premier à considérer Paris comme un terrain d'exploration, une réserve de chasse, un alcool, un narcotique, une maîtresse et un spectacle. Ses *Nuits de Paris* commencent en flâneries, se muent en vice et finissent en tragédie. L'amant de l'Ile Saint-Louis chérissait tellement sa ville que, se méfiant de la fragilité des livres auxquels il confiait la relation de ses aventures, il grava les sigles de sa vie sur les parapets de la Seine. Mariage de pierre.

La seconde apothéose littéraire de Paris, c'est la *Comédie Humaine*. Certes fidèle à la mode de son temps, Balzac a disséminé dans son œuvre les éléments d'une raisonnée et raisonnable *physiologie* de Paris, mais ses descriptions tournaient vite au colloque, à l'invective, à la scène d'amour. Au début de l'*Histoire des Treize* il évoque les rues *nobles*, les rues *déshonorées*, les rues *assassines*. Il écrit dans *Facino Cane* qu'en observant la vie des faubourgs il finissait par vivre le *rêve d'un homme éveillé*. Pour lui les quartiers s'affirment comme des êtres : l'*infâme* rue Pagevin colle à Ferragus comme une peau, la misère des courtisanes devient une plante inventée par la butte des Moulins ; et le Boulevard le confident des journalistes. Dans ses romans les maisons ne sont pas des décors ; elles suintent d'orgueil, de misère, de luxe ou d'avarice ; elles ruissellent de souvenirs historiques. Bref elles vivent comme les personnages dont elles sont la confession, l'œuvre ou le double. C'est lui, Balzac, en vérité qui, avant de commencer sa *Comédie*, aurait pu jeter à Paris le cri de Rastignac : « A nous deux maintenant ».

La situation de Jules Romains en face de la ville n'est pas absolument celle de ces deux intoxiqués de génie. Elle reste généralement plus intellectuelle, mais il suffit de lire cette nouvelle anthologie pour se convaincre que le Paris de Jules Romains restera, dans l'histoire de notre ville, la grande évocation littéraire de la première moitié de ce siècle.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Au milieu de novembre, M. Bidault jurait que nous aurions pour le 31 décembre « un budget honnête ». Laissons l'honnêteté de côté. Voici qu'approche la fin de janvier et le budget, après avoir manqué de s'enliser dans les sables de l'Assemblée, n'est pas, à l'heure où ces lignes sont écrites, encore sorti des méandres sénatoriaux.

A défaut, nous avons eu un spectacle intéressant. Quelque chose, grâce et beau langage en moins, comme une pièce de Marivaux avec feintes, faux-semblants, quiproquos, scènes de jalousie, brouilles et réconciliations.

Il s'agissait, en principe :

— Pour le Gouvernement, d'assurer l'équilibre dépenses-recettes et d'empêcher l'Assemblée d'accroître les premières tout en rognant les secondes ;

— Pour la majorité, d'esquiver cette responsabilité, de la rejeter sur le Gouvernement et de ne finir par voter les mesures impopulaires qu'après s'être fait longtemps prier ;

— Pour la Commission des Finances, de fournir l'alibi technique nécessaire en critiquant le budget proposé, tout en évitant de dire quelles économies on devait faire et quels impôts on pouvait subsituer à ceux dont on ne voulait pas ;

— Pour l'opposition, d'administrer la preuve de l'impuissance de l'Assemblée et de rendre ainsi sa dissolution inévitable.

Thème assez simple mais que sont venus compliquer des dissentiments internes. Dissentiment à l'intérieur du ministère : tandis que M. Petsche eût assez volontiers jeté son portefeuille à la tête des députés, M. Bidault, soutenu par M. Faure, entendait bien se maintenir au pouvoir, fût-ce au prix de graves concessions. Dissentiment au sein de la majorité comme au sein de la Commission des Finances : alors que les radicaux, sensibles aux protestations des petits contribuables, insistaient sur les économies,

les socialistes, attentifs surtout aux revendications des syndicats, s'opposaient en fait à ces économies et réclamaient plutôt des dépenses nouvelles. Dissentiment enfin au sein de l'opposition, dont force membres n'ont au fond nulle envie d'affronter, par anticipation, une campagne électorale.

La question de confiance posée à plusieurs reprises a fini par dénouer intrigues et contre-intrigues. M. Bidault a eu, d'extrême justesse, une majorité. Les socialistes ont reçu, dans l'ensemble, satisfaction. Les radicaux, moins bien traités, se sont divisés. Les républicains populaires ont poussé un soupir de soulagement. Les opposants se sont consolés de leur échec en espérant que la partie n'est que remise et que les électeurs leur sauront gré de leur attitude. Quant au budget, en dépit du vote de 100 milliards d'impôts nouveaux, en dépit des 150 milliards escomptés sur le produit d'hypothétiques emprunts, il présente toujours un trou de 20 milliards. Mais on espère que les économies, le Conseil de la République ou la Providence y pourvoiront. Aussi bien les hausses de salaires qu'il faut envisager rendront-elles illusoire, l'équilibre même s'il est réalisé sur le papier.

Nous avons eu aussi les débats sur les conventions collectives. Contrairement à la proposition du Gouvernement, l'arbitrage sera, non pas obligatoire, mais facultatif. En bon français, cela signifie qu'on n'y aura recours que lorsqu'une grève sera sur le point d'échouer...

Le public ne s'est pas passionné pour les représentations du Palais-Bourbon dont M. Édouard Herriot reste le régisseur général. Il a, estime-t-il, d'autres chiens à fouetter et l'affaire Revers-Mast l'excite davantage... On peut pourtant discerner chez lui une volonté, assez nouvelle, de voir mettre fin à la gabegie des services publics et cette volonté n'a pas été sans impressionner les acteurs. La crainte de l'électeur peut être un motif à surenchère. Elle peut être aussi le commencement de la sagesse.

A condition que dans le corps électoral le nombre des « parties prenantes » ne soit pas supérieur à celui des « cochons de payants ».

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

Jean-Louis Vaudoyer à l'Académie française. — Au trente et unième fauteuil, Jean-Louis Vaudoyer a succédé à Edmond Jaloux. C'est dans la *Revue de Paris* qu'avant 1914 Vaudoyer a publié, au temps des fameuses épreuves Ganderax, ses premiers vers et ses premiers romans (*L'Amour masqué, La Maîtresse et l'Amie*). Ils dépeignent une société raffinée et oisive, éprise de discussions d'art et de souvenirs d'Italie. « Jean-Louis », qui déjà au temps de son adolescence s'enivrait du *Lys Rouge* et du parfum des « *fleurs botticelliennes* », partageait alors la vie d'un groupe

de *pèlerins passionnés*, qui, en compagnie d'H. de Régnier, gagnait Venise à l'automne. A Paris, cette petite élite déclenchait le succès des ballets russes, puis des spectacles de d'Annunzio. En 1910, Vaudoyer publiait, encore dans la *Revue de Paris*, un article ébloui sur Nijinski, Karsavina, Pavlova, où il célébrait ces danseurs dans le style frémissant et poétisant de l'époque. S'associant à leurs jeux aériens, il devait bientôt écrire pour eux l'argument du *Spectre de la Rose*.

On restitue derrière tout cela la vie de quelques *happy few*, qui avaient mis au point un art de vivre : musées, livres, voyages, bonheurs « intelligents » ; et une large place accordée à l'amitié — ce à quoi Vaudoyer était plus disposé que personne, car il a toujours consacré temps, soins et pensées à ses amis, qu'ils s'appellent Régnier, Boylesve ou du Bos. Il leur a consacré aussi un livre : *Dédié au Temps et à l'Amitié*, où il a réservé une place d'honneur à Louis Metman, auprès duquel il travailla jadis aux Arts Décoratifs, « *courant* » joyeusement « *de vitrine en vitrine* », à cent pas « *du petit arc de triomphe rose et blanc qui vous invite sournoisement à des songes romains* ». Évocation d'années déjà lointaines où Jean-Louis, le soir, retrouvait P.-J. Toulet au bar de la Paix et ajustait, entre souvenirs littéraires, rêves d'art et sensations vécues, ce système de correspondances qui apparaît dans presque toutes les parties de son œuvre. Les héroïnes de ses premiers romans ont des innocences Fra Angelico, des recueillements Vermeer, des élans Rubens et des couleurs « Frago ». Dans un album tout récent, *l'Homme et les Dieux*, il s'amusait encore de rapprocher, avec une délicate ingéniosité, œuvres d'art et poèmes : Watteau et Ronsard, Tiepolo et Théophile de Viau.

Mais les temps ont bien changé depuis les soirées Diaghilew et la vie n'est plus de plain-pied avec les bals masqués. L'univers rose a graduellement fait place à un univers noir. Aussi les romans de Vaudoyer, après 14, sont-ils tournés vers le passé et voilés de mélancolie. Et leur auteur a recouru de plus en plus souvent aux cures de dépaysement dans l'espace et le temps. Tableaux d'Italie, d'après Stendhal. Évocations d'une Provence dont la beauté immuable brave les erreurs du siècle. Tendresses et fantaisies d'Alice Ozy. Mais c'est aux études d'art qu'il s'est surtout consacré. Nos lecteurs ont eu l'occasion d'apprécier récemment les pages pénétrantes qu'il a consacrées à Turner, Liotard, Vuillard, etc... C'est un très original mélange de critique et de dégustation. Il implique des connaissances techniques rares, un goût très sûr et un jeu de sensations proches de celles du gourmet. Je ne crois pas qu'on puisse pousser beaucoup plus loin l'analyse de conceptions esthétiques et celle des réactions qu'elles peuvent susciter. Vaudoyer excelle à évoquer les joies profondes, presque sensuelles, qu'une belle œuvre lui prodigue. Ses critiques sont non des pages de doctrine, mais une promenade dans un jardin enchanté. A l'art de savourer le présent, devenu décidément difficile, il substitue une sorte de méthode pour jouir de la Beauté, grâce

aux toiles des artistes aimés et aux livres de quelques écrivains disparus promus au rang de confidents et d'amis intimes. Voyages silencieux dans le monde de Chassériau, dans l'univers de Nerval. Il demeure ainsi fidèle à son idéal et organise entre bibliothèque et musées des évasions « délicieuses » qui remplacent les fêtes de l'Altana. Evasions, somme toute altruistes, puisque, en leur demandant son plaisir, il songe déjà à le faire partager. »

MARCEL THIÉBAUT

L'Exposition des livres d'Henri de Rothschild. — Les très beaux livres ne sont guère accessibles, et l'on se plaint souvent que les joies qu'ils procurent soient réservées aux grands bibliophiles ou, dans les bibliothèques publiques, aux lecteurs privilégiés admis à la « réserve ». Il n'est que trop vrai et, pour qui a la charge de conserver ces objets précieux, c'est là un problème quotidien, irritant, insoluble : les montrer et, cependant, garder leur fragilité de l'usure, veiller à la fraîcheur de ce papier immaculé, à l'éclat de cet impeccable maroquin.

Mais voici l'occasion d'admirer l'ensemble le plus magnifique qui ait été réuni de nos jours : pour quelques semaines encore, la Bibliothèque nationale expose, à la galerie Mazarine, les livres que lui a légués Henri de Rothschild, cadeau somptueux dont elle chercherait en vain l'équivalent dans tout le cours de sa longue histoire. Manuscrits à peintures, tel le chansonnier franco-italien de l'évêque de Viviers, Jean de Montchenu, dont le vélin orné de fines enluminures a la forme d'un cœur (vers 1470), ou le luxueux bréviaire, plus grave, de Martin d'Aragon (début du XVe siècle) ; dessins d'illustration, dont les originaux de Boucher pour le célèbre Molière de 1734, ceux de Moreau le Jeune pour le Rousseau de 1783, œuvre fameuse de cet artiste en qui se résume tout le XVIIIe siècle français. Innombrables éditions originales et livres à figures, français en majorité, du XVe siècle au XVIIIe. Reliures sévères ou, au contraire, éblouissantes de dorures et de couleurs, types achevés d'une technique où la France se maintient encore sans égale. Cent autographes enfin, tirés de la collection que le même généreux donateur avait remise à la Bibliothèque dès 1933, qui garnissent les murs d'une tapisserie sobre et glorieuse : Louis XI, Anne de Bretagne, Charles-Quint, François Ier, Marguerite d'Angoulême, Rabelais, Ronsard, Calvin, Malherbe, La Fontaine, Racine, Boileau Descartes, Bossuet, Fénelon, madame de

Sévigné... Enrichissement impressionnant pour notre grande « librairie » nationale et les vitrines ne contiennent qu'un dixième, à peine, de ce que lui a donné Henri de Rothschild!

J. PORCHER,
Conservateur du Cabinet des Manuscrits.

Carrière et le Symbolisme à l'Orangerie. — C'est une bien mauvaise exposition, mais très instructive. Elle nous prouve combien l'intrusion de la littérature est nuisible dans les conceptions des artistes. Tous ceux qui ont été influencés par l'esthétique du mouvement symboliste ont été amenés à faire de la détestable peinture.

Carrière avait des dons certains, un métier très sûr et une charmante sensibilité; il a peint des œuvres remarquables tant qu'il s'est servi comme tout le monde de la couleur. Mais lorsqu'il se laisse attendrir par les poèmes sociaux de François Coppée, lorsqu'il évoque à travers les brumes du songe des figures de femme souffreteuse ou d'enfant rachitique, il tombe dans des poncifs insupportables au lieu d'être original comme il le croyait.

Dans des genres différents, Gustave Moreau et Odilon Redon s'imprègnent de la poésie des symbolistes pour évoquer soit des scènes mythologiques, soit des femmes de rêve dont les figures nous apparaissent à travers des fleurs étranges. Malgré le talent de l'un et le génie inspiré de l'autre, tout cela, picturalement, est très mauvais.

Odilon Redon manque de goût, qualité qui sauve Bonnard et Vuillard qui restent toujours exquis. De même, Gauguin, qui aurait pu se perdre dans les procédés de l'esthétique « synthétiste », est sauvé par sa puissante personnalité, Puvis de Chavannes par une sensibilité plastique indéniable.

Mais, à côté d'eux, combien de peintres affublés d'oripeaux ridicules qui ont semblé alors élégants et originaux! Et en regardant toutes ces œuvres puériles et démodées, nous pensons à l'impression que causeront dans cinquante ans des peintures aujourd'hui louées et admirées, parce qu'elles correspondent à une esthétique à la mode, à un engouement littéraire.

Le déchet sera certainement encore plus grand, car jamais on n'a autant louangé les peintres, et s'il n'est pas encore acquis que Matisse et Picasso sont d'aussi grands génies que certains veulent bien se le faire accroire, je suis bien sûr que des centaines de suiveurs, abstraits ou non, nous sembleront aussi puérils et ridicules que les suiveurs symbolistes d'il y a cinquante ans.

GEORGES PILLEMENT

Le Cinéma. — Les Histrions historiques. — Le souci commercial pousse presque exclusivement vers le roman le cinéma qui néglige sa mission d'information historique, sans doute la plus précieuse pour les hommes De combien d'écrivains, d'artistes et de savants transmettrons-nous à la postérité la silhouette vivante et intelligemment commentée? Une poignée, si l'on n'y prend garde. Des lacunes urgentes restent à combler. De grands hommes meurent tous les jours.

Il y a moins de vides en ce qui concerne les « Politiques », dont les Actualités officielles s'occupent chaque semaine. On a découvert, pour le cas particulier d'Adolf Hitler, que les images officielles étaient abondamment complétées par de petits films officieux tournés par les familiers de Berchtesgaden. Ce qui a permis à Jean Marin de présenter un film fort curieux sur les deux aspects d'Adolf Hitler : le public et le privé.

Ce film, venant après quelques autres, répond à plusieurs questions assez angoissantes sur le pouvoir de fascination des grands personnages. Il est certain que, dans le calme d'une salle de projection, loin de l'atmosphère hystérique des réunions politiques, Hitler perd tout son magnétisme. Comment a-t-il pu séduire ou terroriser la moitié du monde? Cela est proprement incompréhensible pour qui regarde ce calicot poupin, dont toutes les mines et tous les gestes sont ridicules. Ce n'est certes pas l'aspect de sa maîtresse, Eva Braun, qui ajoutera à son prestige posthume. Simple et vulgaire petite midinette allemande, elle n'a sans doute dû tant de célébrité qu'à deux fossettes auxquelles on est libre de préférer le nez de Cléopâtre. Mais là, à nouveau, on rentre dans la conjecture. Cléopâtre vaudrait-elle Greta Garbo? Antoine n'apparaîtrait-il pas comme un soudard? César comme un cabotin efféminé? Napoléon comme un parvenu?

Car l'écran est impitoyable. Il supprime le prestige et même les magnétismes harmoniques. On juge alors suivant des canons simples. Malgré son ventre, Gœring a plus d'allure que Hitler, devant qui il tremblait. Mussolini en fuite reste un personnage et Keitel, dans la fameuse scène de l'armistice de Berlin, joue excellemment le rôle d'un maréchal prussien vaincu.

Là, une remarque s'impose. Le malheur sied aux grands de ce monde. Du haut de leur fortune, on ne voit que leurs ridicules et leur élévation paraît extravagante. Ils ne commencent à nous toucher que lorsqu'ils souffrent, lorsque la chute permet brusquement à l'angoisse de se glisser dans leur esprit. Mussolini est racheté par un regard de bête traquée et Keitel par tout ce poids de la défaite qu'il porte sur ses épaules. Il aurait fallu qu'une caméra fût dissimulée dans le bunker de la Chancellerie pour tirer enfin à Hitler, ce Charles Bovary, une expression shakespearienne. Faute de ce témoin, il n'aura même pas été Macbeth.

JEAN FAYARD

Music-hall. — C'est parce que le spectacle de Tabarin débute vers minuit qu'il est apprêté pour tenir en éveil un public nocturne. Un grand bruit de musique, des commentaires proclamés par haut-parleurs et confondus dans le tintamarre des cuivres. La diane à minuit, quand Vénus, retardataire, se lève à l'horizon! Une première partie prend pour prétexte le home, la maison et ses ornements. Au vrai, nos yeux sont quelque peu surpris lorsque s'ouvre la bibliothèque et que descendent de tant de livres empilés en escaliers, des personnages symbolisant les chefs-d'œuvre. Ce monstre féminin, verdi de drogue, aux ongles allongés de lettré chinois, c'est l'héroïne, sans jeu de mots, qui évoque les *Fleurs du Mal*; et ces Gretchen aux cheveux de lin ce sont les *Jeunes Filles en fleurs !...* Il n'est que de s'y habituer.

Si ce premier acte nous offre les illustrations d'un ouvrage qui se parcourt les soirs d'insomnie où trop d'attention irriterait nos nerfs, une deuxième partie conçue et réalisée par Pierre Sandrini avant son accident mortel relève singulièrement le spectacle.

Par le titre qu'il avait choisi « Synopsis », Sandrini soulignait son désir : résumer toute son œuvre depuis sa venue à Tabarin. Un « digest » comme on dit affreusement aujourd'hui. Il s'y était appliqué. Il ne recherchait plus que l'essentiel, ce dépouillement qui est au Music-Hall comme dans toute autre activité artistique, le suprême effort des maîtres. Ainsi, ce manège qui tourbillonnait autrefois avec lourdeur dans tous les spectacles, se déplie, fin et délicat comme l'ombrelle de soie rose au manche d'ivoire qui laissait si joliment les femmes jouer avec le soleil. Sandrini atténuait les coloris, les choisissait, les maniait plus efficacement et ses danseuses retenant leurs pas, n'évoluaient plus qu'en faisant des pointes comme des demoiselles de l'Opéra plus huppées. Tabarin préfère les poulettes aux petits rats et dédaigne les souris de Saint-Germain. L'habile technicien, après avoir une dernière fois montré son savoir-faire, n'abandonnait pas le principe revigorant des spectacles de nuit. L'exploit d'une acrobate jetée de sept hautes marches par son porteur et retombant en grand écart dix mètres plus loin, donne la secousse des réveils en sursaut. Et qui entendrait une horloge sonner deux heures du matin, quand s'élance ce French Cancan qui termine, toute fanfare dehors, jupes en l'air et jambes levées, ce divertissement nocturne?

SERGE VEBER

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

⁂ HISTOIRE ⁂ DU CATHOLICISME AMÉRICAIN

par Théodore MAYNARD

(Collection catholique, Éditions Le Portulan)

M. THÉODORE MAYNARD donne à l'un des chapitres de son livre ce titre : « Le siècle de Gibbons ». Ainsi dit-on : « Le siècle de Louis XIV ». De fait, le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, est le symbole retentissant des progrès du catholicisme aux Etats-Unis. De 1884, date de son élévation au cardinalat, à 1921, où il mourut, le nombre des catholiques passe de sept à vingt millions, celui des évêchés de cinquante-cinq à cent. Près de trois cents ordres religieux renforcent l'apostolat du clergé séculier. Et, depuis, les chiffres ne cessent de monter en flèche.

On a trop accoutumé, quand il s'agit des Etats-Unis, de s'en tenir au quantitatif. Il semble que tout y soit affaire de statistiques Le livre de M. Maynard a raison de cette inconsciente injustice. L'auteur met en vedette la période héroïque, celle des missionnaires et, particulièrement, des Jésuites français. Le difficile établissement, sous le signe de la pauvreté, d'enclaves catholiques en terres occupées par les sectes protestantes, la conquête de la liberté religieuse en un temps — 1790 — où les catholiques des Etats-Unis sont trente-cinq mille au plus, autant de triomphes encore *de la qualité*, sur lesquels, longuement et justement, insiste M. Maynard.

En conclusion, dans un chapitre intitulé : « Le Corps mystique du Christ », il nous parle de la vitalité spirituelle interne de l'église catholique aux États-Unis. Mais là, il nous laisse sur notre faim. On regrette qu'il ait limité à quelques pages, par trop insuffisantes, un thème pourtant particulièrement suggestif en un pays où, comme il le dit lui-même, le problème n'est plus la résistance protestante, mais l'opposition du paganisme matérialiste.

Je n'ai fait entrevoir qu'un aspect, essentiel il est vrai, d'un livre où foisonnent des aperçus historiques dont l'intérêt est de premier ordre.

GAETAN BERNOVILLE

L'ITALIE AU JOUR LE JOUR

par Roger LANNES *(Paul Morihien)*

ON ne compte plus les récits de voyage en Italie. Mais M. Roger Lannes a su renouveler un genre difficile et conserver à son témoignage qui tient du reportage, de l'essai et du journal intime, le mouvement de la vie.

Il raconte un voyage de plusieurs mois dans les principales villes de la péninsule : Rome, Naples, Palerme, Florence, Milan, Venise, au cours duquel il a noté, au jour le jour, les impressions qu'il a reçues des gens et des choses. A Rome, dans la même journée ou presque, il erre sur le Janicule, est reçu par le Pape, assiste à une séance du sénat à la villa Madame. A Naples, il rencontre Benedetto Croce, à Florence M. Berenson, à Venise M. Sarragat. A Palerme, il ne manque pas de s'informer du bandit Giuliano.

De la somme d'impressions glanées au cours de tant de promenades et d'entretiens, l'auteur conclut, qu'après ses désastres, malgré les graves difficultés intérieures et extérieures auxquelles elle n'échappe pas plus que ses voisins, l'Italie contemporaine, relevée de ses ruines, favorisée depuis 1945 par une stabilité politique où l'action de la Papauté n'est pas étrangère, « tient tête aux événements » et a même retrouvé avec une rapidité surprenante son rang de puissance importante dans le concert des nations occidentales.

Écrit dans un style cursif, en dépit çà et là de passages de bravoure où l'auteur use d'une écriture « artiste » un peu démodée, l'ouvrage de M. Lannes se lit avec un vif agrément.

S. DE LA BAUME.

□ □

GEORGES DE LA TOUR

par François PARISET *(Laurens)*

VOICI beaucoup de précisions et de vues nouvelles sur un peintre qui fut célèbre (Louis XIII avait un La Tour dans sa chambre), puis parfaitement oublié, avant de connaître une nouvelle gloire à notre époque. Sur les circonstances qui ont provoqué cette résurrection F. Pariset nous éclaire d'abord : à la base il y a des travaux d'érudits qui après la notice de Joly (1863) ont su rassembler les œuvres de La Tour éparses dans les musées et par-

Chronique Bibliographique

(Suite et fin)

fois attribuées à d'autres artistes. A partir de l'exposition des *Peintres de la Réalité* la faveur du public fut acquise. Depuis cette époque elle ne fait que grandir. Dans la vie même de l'artiste (1593-1652) F. Pariset a dégagé un élément fort curieux. Lorrain, La Tour jouit à Lunéville de la faveur des *occupants* français (Louis XIII occupa la Lorraine pendant six ans) et fut à ce titre détesté comme collaborateur. Sa conduite ne pouvait en effet passer inaperçue : il était très connu alors et groupait plusieurs élèves dans son atelier. Aux influences qui s'exercèrent sur La Tour, Pariset consacre une longue et importante étude : ce n'est pas seulement le Caravage, mais des peintres du Nord et des Lorrains qui marquèrent le talent de la Tour. Il y eut du reste de son temps, en Lorraine, un groupe de *peintres de la Nuit*. Le gros livre de F. Pariset, abondamment illustré, fera date dans la série de travaux consacrés à ce grand peintre.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Grau-Sala, Christian Bérard, Malclès, Claude Tolmer et Paul Bret,)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5816-2-50.

DESCLÉE & Cie
30, Rue St-Sulpice - PARIS-6e

VIENT DE PARAITRE

Un livre remarquable par un maître de l'histoire des religions sur un sujet trop peu connu du grand public cultivé.

LES RELIGIONS NON-CHRÉTIENNES

par G. BARDY

1 vol. in-18 de 362 pages : **320** Frs

VIENT DE PARAITRE

Collection ***"De quoi vivaient-ils ?"***

AUX ÉDITIONS DES DEUX-RIVES
13, Rue des Saints-Pères, 13 - PARIS-6e

DE QUOI VIVAIT BALZAC ?
par RENÉ BOUVIER
et ÉDOUARD MAYNIAL
Les comptes dramatiques du Père de La "Comédie humaine"
Un vol. **175** fr.

DE QUOI VIVAIT VOLTAIRE ?
par JACQUES DONVEZ
Ou l'auteur nous montre en Voltaire un des plus prodigieux hommes d'affaires qui aient jamais été
Un vol. **250** fr.

RENÉ BOUVIER
publie aux Nouvelles Éditions Latines, 1, Rue Palatine - PARIS-6e

COMÉDIE ROYALE
Le Mariage manqué du Prince de Galles Charles avec l'Infante Maria
Une histoire Shakespearienne dans l'Espagne du XVIIe siècle
Un vol. **200** fr.

Avez-vous fait ce calcul ?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 140 Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 108 Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 frs

Abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la

REVUE DE PARIS

114, Avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE DESFOSSÉS 1949

En DEUX VOLUMES
totalisant 3 200 pages

comprenant :

NOTICES COMPLÈTES SUR SOCIÉTÉS ET LISTE DES ADMINISTRATEURS

●

PRIX

A nos Bureaux	4 000 fr.
Franco	4 200 fr.
Étranger (franco)	5 000 fr.

TIRAGE LIMITÉ

●

Adresser commandes en joignant montant par chèque bancaire ou chèque postal 1889-86 PARIS, à

COTE DESFOSSÉS

42, rue N.-D.-des-Victoires — **PARIS** (2e)

Aucun envoi contre remboursement

CALMANN-LÉVY

FILIPPO ANFUSO

DU PALAIS DE VENISE AU LAC DE GARDE

Traduit de l'italien par E. BESTAUX

Un témoignage d'une qualité exceptionnelle sur l'évolution de la diplomatie internationale et de la politique italienne de 1937 à 1945, par un ancien ambassadeur de Mussolini.

Un volume grand format, 440 pages **630** frs

RAPPEL :

ARTHUR KOESTLER

ANALYSE D'UN MIRACLE

Un volume.. .. .. **600** frs

JULES MARGOLINE

LA CONDITION INHUMAINE

Un volume.. .. .. **630** frs

IMRE KOVACS

D'UNE OCCUPATION A L'AUTRE

Un volume.. .. .. **500** frs

R. H. MARKHAM

LA ROUMANIE SOUS LE JOUG SOVIÉTIQUE

Un volume.. .. .. **450** frs

H. B. GISEVIUS

JUSQU'A LA LIE

I. De l'Incendie du Reichstag à la crise Fritsch-Blomberg.

Un volume.. .. .. **630** frs

II. De l'Accord de Munich à l'Attentat du 20 juillet 1944.

Un volume.. .. .. **630** frs

NOUVEAUTÉS

PEARL BUCK

PIVOINE

« ... Une des créatures les plus attachantes qui soient jamais nées sous la plume de la romancière ».

G. GUILLEMINAULT.

375 fr.

C. MAC CULLERS

FRANKIE ADDAMS

« Le charme de ce petit roman est indicible ".

ROBERT KEMP.

270 fr.

SIGRID UNDSET

OLAV AUDUNSSŒN

★★

Un drame d'une intensité saisissante.

360 fr.

P. D. OUSPENSKY

FRAGMENTS D'UN ENSEIGNEMENT INCONNU

Réponse aux questions qui font mal.

1 vol. in-8° carré 750 fr.

STOCK

ÉDITIONS SULLIVER

76, Rue Bonaparte, 76 - PARIS-6e

JEAN ROUNAULT

MON AMI VASSIA

Souvenirs du Donetz

"Le témoignage capital sur l'U.R.S.S." • Préface de Gabriel-Marcel

JEAN-ALEXIS NÉRET

LE CAPITAINE JACQUES CARTIER

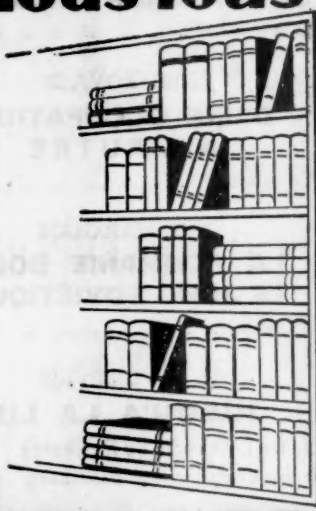
Une biographie complète du célèbre navigateur.

TRELAWNEY

MÉMOIRES D'UN GENTILHOMME CORSAIRE

Un extraordinaire récit d'aventures dans les Mers du Sud.

Commandez-nous tous vos livres.



— nous vous assurons une expédition rapide en France, aux Colonies, à l'Etranger et nous vous facturons aux prix pratiqués par les éditeurs.
— nous vous évitons des frais multipliés de port, de règlement, de correspondance et la perte d'un temps précieux.
— nous possédons une expérience de trente années et les meilleures références.

Renseignements gratuits contre timbre

Ouverture de compte courant sur demande
Abonnements sans frais à toutes les revues

Renseignements gratuits contre timbre

Nous invitons les Prêtres, Séminaires, Bibliothèques, Universités, Etablissements d'Enseignement, Congrégations..., tous acheteurs de livres, à centraliser toutes leurs commandes chez nous.

LIBRAIRIE PAILLARD

1, Place Alphonse Deville *(Ancien 51, Boul. Raspail)* - PARIS-VIe

C. C. Postaux 93-44 — Téléphone : LITtré 04-29

PUB. ESSOR PUBLICITAIRE

AUX PRESSES DE LA CITÉ

DUCHESSE D'EMPEREUR

MELISSA

LE BAL DES MAUDITS

AFIN QUE NUL NE MEURE

VIENT DE PARAITRE :

J. GALTIER-BOISSIÈRE

publie dans la nouvelle série de

CRAPOUILLOT

un numéro sensationnel

BOBARDS 1939-1945

Après l'accueil triomphal réservé par le public à l'HISTOIRE DE LA GUERRE 1939-1945, du célèbre écrivain et polémiste Jean GALTIER-BOISSIÈRE, après le succès qu'à connu LE MONDE DES RÊVES, voici un sensationnel numéro sur les BOBARDS 1939-1945, bien dans la tradition du magazine non conformiste qu'est CRAPOUILLOT.

Voici cinq années, de bourrage de crânes, présentées avec lucidité verve et pittoresque. BOBARDS 1939-1945 constitue en outre un document d'un incontestable intérêt historique.

Le numéro.. .. .. **300** fr.

RAPPEL :

HISTOIRE DE LA GUERRE 1939-1945

en 5 tomes illustrés

TOME I : **Les Causes secrètes..** .. .. **250** fr.
TOME II : **La Campagne de France..** .. .. .. **250** fr.
TOME III : **De Gaulle et Pétain..** .. .. **250** fr.
TOME IV : **La Collaboration. Le débarquement en Afrique du Nord..** .. .. **300** fr.
TOME V : **La Résistance et la Libération..** .. **300** fr.

LE MONDE DES RÊVES

NUMÉRO SPÉCIAL.. .. .. **300** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS LES KIOSQUES

ABONNEMENTS (aux quatre tomes) - **Sur surglacé :**
France.. .. .. **1.200** fr. - **Colonies..** .. .. **1.400** fr.
Étranger (recommandé).. .. .. **1.500** fr.

Édition originale de luxe, limitée à 450 ex. numérotés sur beau couché :
France et Colonies.. .. .. **2.300** fr.
Étranger.. .. .. **2.500** fr.

L'ÉDITION ORIGINALE N'EST VENDUE QUE PAR ABONNEMENT

■

Les ordres d'abonnement (édition sur surglacé et édition sur couché) ***doivent être adressés exclusivement à la*** **LIBRAIRIE DU CRAPOUILLOT,** 3, place de la Sorbonne, PARIS (5e).

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉS

"Les Grandes Études Historiques"

ÉMILE VUILLERMOZ

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

L'histoire de la musique est indissolublement liée à l'histoire de la facture instrumentale. C'est en fonction de cette interdépendance que M. Émile Vuillermoz suit le développement de la musique depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Ainsi les biographies des grands musiciens prennent leur place marquée dans un déroulement ininterrompu.

Un volume.. .. .. 500 frs

◆ ◆ ◆

PIERRE DOURNES

DANIEL-ROPS
OU
LE RÉALISME DE L'ESPRIT

Dans cette étude consacrée à Daniel-Rops, l'auteur veut faire saisir le dessein général qui fait l'unité d'une vie et d'une œuvre et aussi rattache ce dessein aux perplexités et aux réalités du monde moderne.

Un volume.. .. .. 300 frs

◆ ◆ ◆

"Connaissance de l'Histoire"

MARCEL BRION

DE CÉSAR A CHARLEMAGNE

Cet ouvrage paraît dans la collection verte « Connaissance de l'Histoire ». L'auteur y traite avec talent cette période si vivante mais souvent mal connue.

Un volume.. .. .. 350 frs

VIENT DE PARAITRE

GÉNÉRAL WEYGAND
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE GÉNÉRAL FRÈRE

Un Chef - Un Héros - Un Martyr

Un volume : 350 francs

Collection "L'HISTOIRE"

ÉMILE DARD
DE L'INSTITUT

LA CHUTE DE LA ROYAUTÉ

Un volume : 350 francs

Collection "LES GRANDES BIOGRAPHIES"

JULES BERTAUT

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

Un volume : 450 francs

ANDRÉ BILLY
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LE NARTHEX

Roman

Un volume : 340 francs

DANIELLE ROLAND

L'ANGE AUX CRAPAUDS

Roman

Un volume : 325 francs

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS

CONCERT D'ÉTÉ

Un volume : 300 francs

FLAMMARION

VIENT DE PARAITRE

O.-P. GILBERT

LES PORTES DE LA SOLITUDE

In-16. ROMAN 240 fr.

EDMOND JALOUX

de l'Académie française

LE DERNIER ACTE

In-16. ROMAN 240 fr.

ÉLIZABETH MYERS

Mrs CHRISTOPHER

ROMAN, traduit de l'anglais par JACQUELINE SELLERS

Collection **"Feux-Croisés"**

In-16. 270 fr.

ANDRÉ VÉRA

L'HOMME ET LE JARDIN

Collection **"Présences"**

In-16 avec 6 illustrations hors-texte 270 fr.

LES ARCHIVES SECRÈTES DE LA WILHELMSTRASSE

I

De Neurath à Ribbentrop

(Septembre 1937 - Septembre 1938)

Traduit de l'allemand par MICHEL TOURNIER

In-8° carré 795 fr.

PLON

ÉDITIONS DU PAVOIS

COLLECTION ÉTRANGÈRE

GIOVANNI PAPINI

LETTRES AUX HOMMES

DU PAPE CÉLESTIN VI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
JULIETTE BERTRAND

PRÉFACE DE MARCEL BRION.

Un maître livre de notre temps

Un volume in-16 de 272 pages.. .. .. **240** fr.